

Montreal
164
v 2
EMRC

BRUNE

ET BLONDE.

II.

DU MÊME AUTEUR :

Études sur la Bretagne,

Romans Historiques.

JEANNE DE MONTFORT (époque guerrière : — 1342).

MICHEL COLUMB, LE TAILLEUR D'IMAGES (époque des arts : 1490)

ALIÉNOR, ABBESSE DE **LOK-MARIA** (époque de la Ligue : 1524).

CONAN-LE-TÊTU (époque maritime : — 1694).

MLLE DE KERSAC (époque révolutionnaire : — 1795).

ALIX-LES-YEUX-BLEUS (mœurs intimes: — 1840).

FÉES ET REVENANTS (traditions fantastiques).

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
1, RUE D'ERFURTH.

BRUNE

ET

BLONDE

PAR

PITRE-CHEVALIER,
Auteur des Etudes sur la Bretagne

TOME SECOND.



PARIS.
W. COQUEBERT, EDITEUR,
48, RUE JACOB.

1841

BLONDE.

VOYAGE SENTIMENTAL

D'UN LION.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bruneetblonde02pitr

Être ou ne pas être, voilà la question.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Quid levius plumâ, pulvis; quid pulvere, ventus;
Quid vento, mulier; quid muliere, nihil.

VOYAGE D'UN LION.

Première Partie.

LES PREMIÈRES ESCARMOUCHES.

I

Deux cents louis.

Vous le rencontrez tous les jours sur le boulevard des Italiens, devant le café Tortoni, à l'avant-scène et au foyer de l'Opéra ou des Bouffes, au milieu des Champs-Élysées, dans les allées du bois de Boulogne, ou à l'hippodrome du Champ-de-Mars.

Il peut avoir aujourd'hui trente-deux ans; sa taille est haute et dégagée, son visage expressif, ses cheveux noirs, sa barbe entièrement rase, ses yeux légèrement éteints et cernés par les veilles, son chapeau à la mode de la semaine prochaine. S'il est en voiture, il manie avec dextérité les guides d'un attelage prompt comme le vent; s'il est à pied, il porte d'une façon particulière une canne imperceptible, à poignée d'ambre gris. L'autre jour, à la reprise de *Don Juan,* vous aurez remarqué dans la loge infernale un jeune homme qui cachait un tout petit lorgnon d'écaille au coin de son œil droit : c'était peut-être lui.

Dans ce temps-là, il n'avait que vingt-cinq ans. Loin d'être un lion parisien, ce n'était encore qu'un lionceau de province. Il habitait Nantes, où il mangeait son patrimoine, en attendant l'héritage d'un oncle d'Amérique (vous voyez qu'il y a encore des

oncles d'Amérique). Il venait chaque hiver à Paris prendre les dernières modes pour ses pantalons, pour ses chapeaux, pour ses habits, pour ses chevaux et pour sa voiture. Il avait été un des fondateurs de la *Société des Beaux-Arts;* je crois même qu'il en avait été président. Quand il traversait le cours Saint-Pierre, le dimanche; quand il passait à cheval sous les arbres de la Fosse; quand il descendait de son tilbury devant les colonnes de la Bourse, on se le montrait du doigt, et on ne l'appelait que le beau ***; nous trouverons son nom tout à l'heure.

Malgré les prétentions de cent mères de famille à le marier convenablement, il se contentait du titre d'homme à bonnes fortunes, et il faisait des ravages affreux dans le cœur de toutes les femmes de trente ans. Ce n'était pas qu'il fût un lovelace consommé, mais il savait se jouer de l'honneur

des dames, ce qui est un des plus sûrs moyens de leur plaire.

En un mot, c'était un lion qui promettait beaucoup, et qui n'était pas trop hérissé pour un lion de Bretagne.

J'allais oublier de vous dire son nom : il s'appelait Albert Thorigny.

Or, un jour que Thorigny, au retour d'un voyage à Naples, achevait de dîner au café Molière avec quelques jeunes tigres de sa ménagerie privée, voici la conversation qui s'engagea d'eux à lui, entre le vin de Chypre et le vin de Champagne.

— La première jolie femme que nous rencontrerons en sortant d'ici?

— La première jolie femme!

— Mariée ou non?

— Mariée ou non!

— Nous fixerons nous-mêmes le temps que tu prendras pour lui plaire?

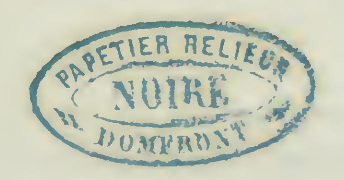
— Vous le fixerez vous-mêmes!

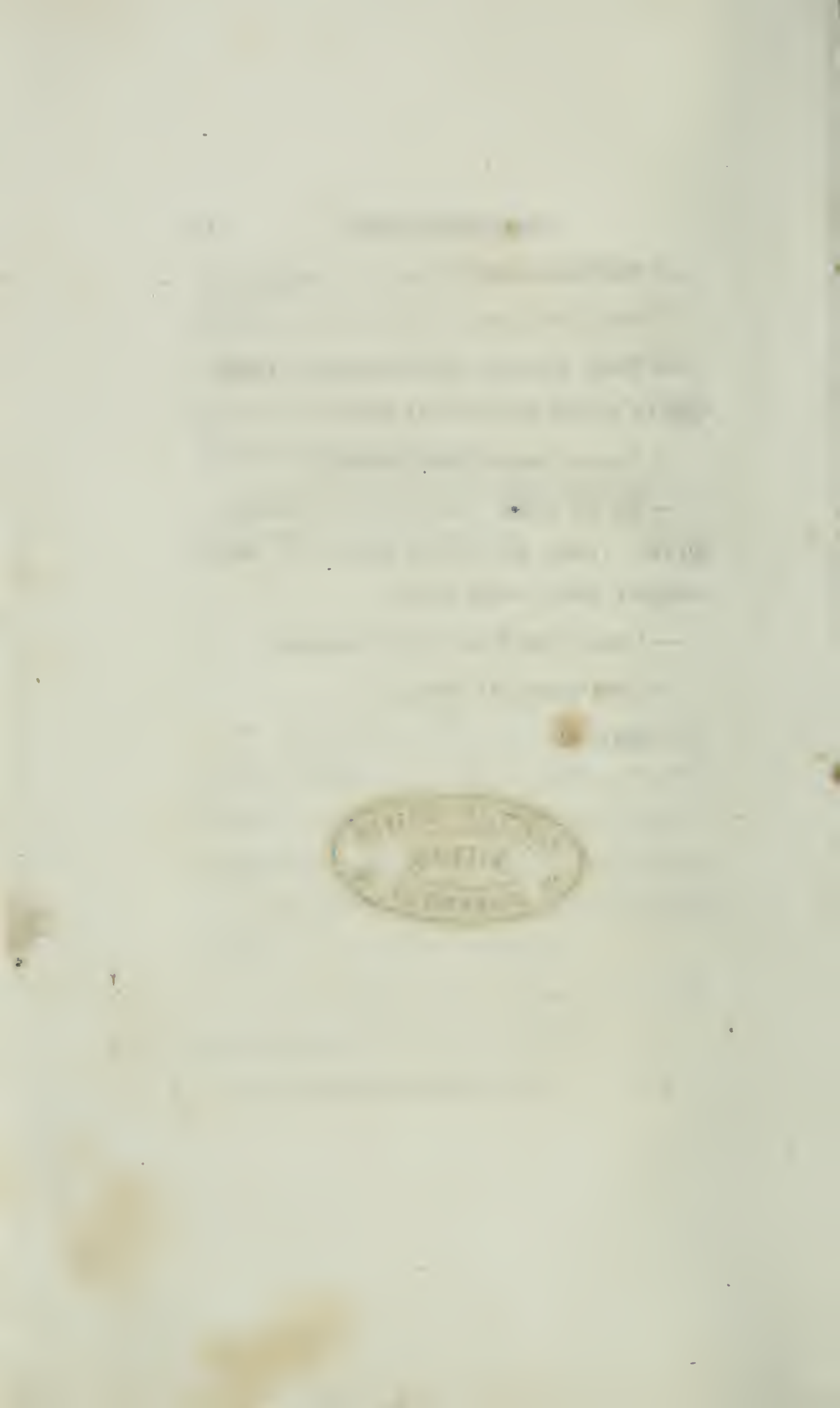
— Et tu nous fourniras la preuve... qu'elle t'aura plu, sous peine de nous compter deux cents louis!

— Deux cents louis : c'est entendu.

— C'est entendu! Sortons!

— Sortons!





II

Un habit marron.

Il est près de huit heures du soir; nous sommes au mois de juin; la soirée est aussi fraîche que la journée a été brûlante; un vent doux et caressant court sur la Loire; les voiles et les pavillons des navires flottent mollement; les matelots chantent dans les

hunes; un grand brick qui arrive tire un coup de canon dans le lointain, et les plus beaux cavaliers promènent sur le quai de la Fosse les plus belles dames de Nantes.

Parmi cette foule indolente et parée, voyez-vous cet homme au visage encore jeune et aux manières déjà graves, qui donne le bras à cette admirable femme de vingt ans? Cet homme est le capitaine Bergerac.

Bergerac est un marin breton fixé depuis peu de temps à Nantes, autant qu'un marin se fixe quelque part.

Ce n'est pas un de ces loups de mer qui ont fait avec l'élément liquide un mariage de passion, qui veulent passer leur vie sur l'eau et trouvent la terre inutile dans la création, comme ce bon *Tom Coffin* du *Pilote* de Cooper. Ce n'est pas non plus un de ces cadets de marine qui ont conclu

avec l'Océan une union de convenance, parce que leurs pères étaient capitaines de vaisseau, ou parce que M. le ministre leur a dit qu'ils deviendraient amiraux, en leur pinçant la joue, pour flatter leurs tendres mères.

Ex-lieutenant de frégate, privé de son grade à la suite d'un duel malheureux, et homme du monde peut-être autant qu'homme de mer, Bergerac s'est jeté dans la marine du commerce, à moitié par goût, à moitié par raison. Il ne voulait pas interrompre ses voyages, et il sentait le besoin de faire fortune de bonne heure : double but qu'il a atteint en peu d'années par de nombreuses courses et par des spéculations heureuses.

Aujourd'hui Bergerac est regardé comme le plus habile capitaine de Nantes, et il est

connu pour le plus riche et le plus merveilleux.

Ce trois-mâts qui domine de ses barres de cacatois toutes le mâtures de la rade, est à la fois le navire et la propriété de l'heureux capitaine; et cette jeune femme qui lui donne le bras est une héritière d'Ancenis, qui lui a porté en dot, il y a quelques mois, trois cent mille francs et une beauté qu'un pacha payerait le double.

En ce moment, Bergerac allait appareiller pour Smyrne, une ville qu'il ne connaissait pas encore; et, en attendant, il promenait sa femme sous les arbres du quai de la Fosse. L'homme qui porterait à son bras, à travers la foule, la couronne de diamants de l'empereur du Brésil, n'attirerait pas plus d'attention que n'en attirait le capitaine, en passant, avec sa femme au côté, sur ce

quai, au milieu de ce concours de curieux, aux lueurs fuyantes et mystérieuses de ce beau soir d'été.

A chaque groupe qui arrivait auprès d'eux, c'étaient des regards ardents ou envieux jetés sur cette femme charmante, des gestes de surprise, de petits cris d'admiration.

Madame Bergerac, en effet, était d'autant plus belle qu'elle était moins parée. Vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, très-ample et très-moelleuse, où ses formes exquises semblaient flotter comme dans un nuage de vapeurs transparentes, coiffée, suivant la mode du moment, d'un chapeau de paille d'Italie, très-ouvert et très-relevé, qui laissait voir ses abondants cheveux blonds dans toute leur soyeuse richesse, et ses traits harmonieux dans toute leur délicate pureté; elle marchait, — suspendue et balancée au

bras de son mari, — lui murmurant de joyeuses confidences, et paraissant jouir de la fraîcheur du soir et du plaisir de la promenade, beaucoup plus que de l'admiration publique.

Le capitaine, de son côté, savourait d'autant mieux cette dernière jouissance, que son insouciante compagne y prenait moins garde. Pendant que sa main gauche jouait négligemment avec la chaîne d'or qui traversait son gilet blanc, et que sa tête s'inclinait doucement vers madame Bergerac, pour mieux entendre sa voix, son regard souriant et satisfait suivait imperceptiblement les moindres mouvements des promeneurs autour de lui, et son oreille ne perdait pas une seule des paroles flatteuses qui s'échappaient sur son passage...

Sa bouche restait muette, mais ses yeux,

sa démarche, toute sa personne disaient à chacun : « Ce trésor est à moi, à moi seul ! « je vous permets de le regarder pendant « une heure ; regardez-le, et mourez d'en- « vie ! »

L'imprudent ! il ne se doutait pas que sa joie pouvait se convertir en douleur, que cette promenade triomphale pouvait devenir le chemin de son supplice, et que cette envie qu'il se plaisait à provoquer dans les autres, pouvait enfanter dans son propre cœur une passion mille fois plus terrible et plus dévorante : la jalousie !

Au troisième tour que le capitaine fit sur le quai, des jeunes gens, qui semblaient s'être arrêtés pour l'attendre, s'avancèrent

jusqu'auprès de madame Bergerac, et la désignèrent à l'un d'entre eux.

Celui-ci, la regardant en face, ne put retenir un cri, qui émut à la fois la pudeur et la vanité de la jeune femme, et qui fit vivement retourner la tête au capitaine.

— Vive Dieu! c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue! s'était écrié le jeune promeneur.

Cette exclamation venait de remuer au cœur de Bergerac tout autre chose que de la joie et de l'orgueil.

Il chercha des yeux l'observateur téméraire et indiscret, sans pouvoir distinguer dans la foule autre chose qu'un habit marron.

Il se mordit involontairement la lèvre, reprit avec sa femme sa conversation indif-

férente, et tous deux continuèrent leur silencieuse promenade.

Cependant deux émotions aussi fortes que diverses les ébranlaient intérieurement l'un et l'autre. Les plus petits événements deviennent immenses par les circonstances et les pressentiments. Madame Bergerac, qui venait de recevoir un témoignage d'admiration si étrange et si énergique, après n'avoir entendu depuis longtemps que ces éloges froids ou intéressés qu'on appelle des compliments, se sentait agitée d'une curiosité craintive et d'une satisfaction secrète qu'elle n'avait pas connues encore; et Bergerac, troublé tout à coup dans sa sécurité intime, éprouvait quelque chose comme cette inquiétude vague et inattendue qui dut s'emparer de César, lorsqu'en se rendant triomphalement au sénat, il entendit des voix l'avertir de trembler, et vit dans la

foule des poignards se cacher sous les toges. Cette idée funeste : qu'en fait de femmes comme en fait d'argent, l'envie mène au vol, et que les amants ne sont pas moins nombreux que les voleurs, venait de traverser pour la première fois l'esprit du capitaine; et son trouble était d'autant plus réel, que la cause en était plus incertaine et prêtait davantage aux plus folles conjectures. Car le moyen de trouver un inconnu sur le signalement d'un habit marron? M. Gisquet et M. Vidocq y eussent perdu leurs finesses. Quelle histoire sensée bâtir sur un habit marron? Et, par conséquent, quel roman ne pas y bâtir! Cela n'est rien, et cela est tout, comme le ruban d'Agnès. Bergerac cependant employa deux tours de promenade à passer en revue, du coin de l'œil, les gens qui regardaient sa femme; mais comme tous la regardaient également, que beaucoup

avaient des habits marrons, et que d'ailleurs la nuit tombante enveloppait les objets de la même couleur confuse, il fallut renoncer à toute recherche et se contenter de faire des romans en rentrant chez soi.

Ainsi fit le capitaine, affectant, du reste, une profonde insouciance, et se gardant bien de laisser seulement soupçonner à madame Bergerac les sottes idées qui lui trottaient par la tête.

Et pourtant, s'il l'avait interrogée, elle aurait pu lui en apprendre bien plus long qu'il n'en savait.

D'abord, — comme une femme a des yeux de lynx pour distinguer celui qui la trouve belle, — elle avait, tout en baissant ses pudiques paupières, assez bien vu l'homme à l'exclamation pour remarquer en lui ce qu'on appelle un charmant cavalier, et pour

être sûre de le reconnaître désormais partout.

Ensuite, elle l'avait revu deux fois, seul, repasser auprès d'elle, plus silencieux, mais non moins extasié que la première fois.

Enfin, au moment où son mari soulevait, pour rentrer, le marteau de leur maison, un jeune homme, qui semblait arriver derrière elle par hasard, laissa tomber sa canne, et, en se baissant pour la relever, baisa doucement l'écharpe de la jeune femme...

III

Une Résolution.

Bergerac, en s'établissant à Nantes, ne s'était rien refusé de ce qui pouvait compléter son bien-être et flatter son amour-propre. Sa maison était une des plus belles de la ville, à l'extérieur, — et une des plus confortables, à l'intérieur. Le capitaine ai-

mait le grand air et les fleurs; la toiture d'ardoises était devenue une terrasse bordée d'orangers, de camélias, de lauriers roses et de jasmins. Une cour garnie de hangars souillait les derrières de son habitation; la cour s'était métamorphosée en jardin anglais. Une petite maison voisine masquait la vue de la rade; la petite maison, payée au poids de l'or, avait été démolie sans pitié jusqu'au rez-de-chaussée, et s'était convertie en salle de billard. Ainsi du reste; l'Amérique, l'Inde, la Chine, toutes les contrées du globe, avaient fourni leur tribut aux appartements du riche capitaine. Tout ce qu'il avait trouvé de beau, de curieux ou d'original dans ses nombreux voyages, il l'avait accaparé; et il pouvait se flatter d'avoir (pour parler son langage) écumé les deux hémisphères au profit de son intérieur.

Par exemple, la chambre à coucher, où il

s'enferma avec sa femme au retour de leur promenade, était boisée de panneaux de citronnier; le mari endossa une robe de chambre en étoffe de paille, apportée de Canton, pendant que la femme mettait à ses pieds des pantoufles qui avaient dû appartenir à la sultane favorite; enfin le lit où ils s'étendirent conjugalement était une gondole d'ébène, drapée, au lieu de rideaux, de deux cachemires blancs.

Or, voulez-vous savoir ce que firent M. et madame Bergerac en entrant dans ce lit nuptial ou plutôt royal?... Ils ne se regardèrent, en effet, pas plus que le roi et la reine.

L'une, au lieu de songer, suivant son usage, qu'elle avait un mari dont le cœur était aussi généreux que la bourse, découvrit pour la première fois qu'elle avait des distractions auprès de lui... Et l'autre, au

lieu de se dire, comme de coutume, qu'il était bien heureux d'avoir à lui seul une femme dont les quatre parties du monde ne lui avaient point montré l'égale, s'aperçut tout à coup qu'il devenait jaloux comme le More de Venise.

Là-dessus tous deux s'endormirent, et chacun fit son rêve.

Madame Bergerac vit d'abord défiler devant elle — comme au fond d'une lanterne magique — tous les visages qui lui étaient apparus dans le monde; puis, du milieu de cette foule indifférente, se dégagea lentement et insensiblement, — comme un astre qui sort d'un nuage, ou comme une tête qui s'anime dans un bloc de marbre, à travers les ébauches du ciseau, — une figure moins banale et moins insignifiante... une figure de jeune homme, qui s'approchait

doucement d'elle, la regardait avec des yeux fixes, poussait un cri adorable, et s'arrêtait pétrifié de surprise et d'admiration. La jeune femme, aussi curieuse et aussi tremblante devant cette apparition que l'oiseau devant le serpent qui le fascine, plaçait bien vite son mari entre elle et la vision; mais, à mesure que son rêve continuait, Bergerac s'effaçait peu à peu et s'éloignait pour faire place au jeune homme. Quelquefois tous deux apparaissaient en même temps, comme pour se mettre en parallèle; et alors, madame Bergerac avait beau donner dans le fond de son cœur la préférence au capitaine, une fatalité irrésistible, ou peut-être un méchant lutin, lui faisait remarquer malgré elle que la physionomie de l'inconnu était plus vive, ses yeux plus tendres, son front plus doux, sa bouche plus prête à sourire, son teint plus frais, son air plus

jeune — et même sa voix plus vibrante... car cette voix ne cessait de faire entendre l'exclamation flatteuse et passionnée, qui éveillait dans l'esprit de la jeune femme un souvenir si vague, et qui lui faisait à la fois plaisir et peur...

Peu à peu ce vague souvenir se débrouillait, et madame Bergerac reconnaissait en frissonnant, dans le fantôme de son rêve, le bel inconnu qui l'avait tant regardée sur le quai, qui l'avait suivie jusqu'à sa porte, et qui avait osé en passant baiser son écharpe.

Alors, la pauvre femme se réveillait en sursaut, et se réfugiait, tout émue de remords et d'effroi, auprès de son mari... jusqu'à ce que le sommeil ramenât le rêve doux et terrible...

Bergerac, de son côté, était le jouet d'un véritable cauchemar. Un petit démon à deux

faces, l'une grimaçante et ridicule, l'autre farouche et menaçante, tenant d'une main un poignard nu, et secouant de l'autre une marotte et des grelots, se plaçait debout sur son lit, l'envisageait longtemps en silence, excitant tour à tour son amour-propre par des moqueries, et sa colère par des menaces ; puis, se penchant à son oreille, et lui montrant du doigt sa femme endormie, il murmurait d'une voix aigre et stridente des confidences comme celles qui suivent :

« Sais-tu, capitaine, que tu as une femme « jeune, belle, adorable ? une femme dont « chaque regard peut allumer une passion « dans le cœur le plus froid, chaque sourire « égarer l'esprit le plus sage, chaque parole « faire tourner la tête la plus solide et la « mieux rivée à la vertu ?...

« Sais-tu que, si tu pars demain, pendant

« ton absence, tout le monde aura le droit « de l'admirer, de la trouver belle et de le « lui dire; que tu as des amis plus jeunes, « plus beaux, plus riches, plus séduisants « que toi, qui la verront tous les jours, et qui « pourront bien oublier qu'elle est ta femme « et qu'ils sont tes amis?

« Sais-tu qu'il y a plus d'oisifs passant leur « vie à séduire les femmes que de principes « pour protéger ces dernières; que la majo- « rité des célibataires vit aux dépens de la « minorité des maris, comme les loups aux « dépens des bergers, et les frelons aux dé- « pens des abeilles; qu'il y a, sous le regard « dont cet inconnu d'hier a toisé madame « Bergerac, et sous la rougeur qui a couvert « les joues de celle-ci, plus d'abîmes et plus « de mystères que sous la surface mobile de « l'impénétrable Océan? — Si tu ne sais pas

« cela, apprends-le ! et, si tu le sais, son-
« ges-y bien ! »

Ainsi parlait le petit démon, donnant à chaque mot la pointe d'une flèche ou le tranchant d'un poignard... Puis, désignant encore au capitaine sa femme endormie, il se retirait en agitant son arme et ses grelots, et en montrant l'un après l'autre sa bouche ricaneuse et son regard terrifiant.

Alors Bergerac rêvait que son navire n'attendait plus que lui pour mettre à la voile et voguer vers l'Orient. Cette idée le consolait un instant de sa fatigante hallucination; mais aussitôt le rêve redevenait cauchemar, et le poursuivait sous mille formes.

En disant adieu à sa femme, le capitaine croyait prendre sur ses lèvres, à la place des souhaits et des baisers accoutumés, les paroles mordantes du petit démon. Il les em-

portait malgré lui, en lui-même, comme un poison actif et dévorant. Au moment où, son trois-mâts déployant ses voiles, il perdait de vue le mouchoir que la jeune femme agitait à sa fenêtre, cette idée : Désormais madame Bergerac peut me trahir si elle le veut ; elle le peut sans qu'il lui en coûte une seule précaution, une seule crainte, un seul remords : elle a deux ans de sécurité pour cela; cette idée s'emparait de lui invinciblement. Il traversait l'Océan poursuivi par cette idée fixe, comme un insensé par sa folie ; elle devenait ombre et fantôme pour s'attacher à lui du matin au soir, pour lui murmurer à l'oreille des choses qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête, pour couvrir, dans la tempête, la voix de la foudre et de l'ouragan.

Et quand venait le soir, quand le capitaine croyait se réfugier contre l'infernale

obsession, dans le calme et le sommeil, l'idée-fantôme se couchait côte à côte avec lui dans son hamac, et, toute la nuit durant, lui montrait sa femme assiégée d'amours illégitimes qui naissaient en foule sous ses regards, se défendant à peine des mains qui cherchaient sa main, des pas qui suivaient ses pas, des lèvres mielleuses qui lui parlaient bas dans l'ombre... Et le malheureux s'imaginait entendre autour de lui, dans l'air, des mots passionnés, des serments, des promesses, des noms familiers et tendres, des éclats de rire ironiques... Et il bondissait comme un lion d'Afrique qui sent le froid de l'acier dans son flanc, et ses doigts crispés, croyant saisir un poignard, frappaient de toute la force de son bras les criminels complices.

Mais il se réveillait (toujours dans le rêve) en sueur et sans haleine, poussant un cri

de douleur, car il n'avait fait que se meurtrir le poignet sur les angles de sa cabine.

Et il reconnaissait, à son compas, qu'il était à huit cents lieues de la terre, et que son navire filait dix nœuds à l'heure!...

Au point du jour, madame Bergerac fut très-empressée, et Bergerac très-pensif.

— Pourquoi faut-il que tu partes pour Smyrne? murmura la femme.

— Si j'emmenais Juliette avec moi?... se demanda le mari.

Et tous deux se levèrent comme ils s'étaient couchés, comme le roi et la reine.

Pendant tout le jour, Bergerac crut voir des gens mystérieux rôder autour de sa

maison, et le soir, en revenant de son bord, il aperçut de loin un jeune homme (dont l'habit marron lui parut assez semblable à celui du promeneur de la veille) arrêté devant sa porte, parlant bas à son domestique, et faisant le geste de lui remettre quelque chose.

Il pressa le pas pour l'atteindre et le regarder de près, mais l'inconnu disparut encore avant qu'il eût pu voir seulement le bout de son nez.

— C'est égal, se dit le capitaine, ce doit être mon habit marron !

Et, courant au domestique qui fut tout stupéfait de se trouver si près de lui :

— Qu'est-ce que cet homme vous a remis tout à l'heure? demanda-t-il en déguisant son agitation sous une insouciance affectée.

Le domestique comprit qu'il n'était pas

possible de mentir, et aimant mieux trahir l'inconnu que de passer pour son complice :

— Il m'a prié de porter ce billet à madame, répondit-il, en feignant à son tour une indifférence philosophique.

Le sang du capitaine ne fit qu'un tour, mais il eut la force de se contenir ; et, toujours avec la même tranquillité apparente :

— Donnez ! dit-il au domestique en lui prenant le billet des mains ; je vais chez madame, je lui remettrai cela moi-même.

Le domestique se laissa enlever le papier, sans avoir l'air de remarquer que son maître le froissait entre ses doigts ; et Bergerac, après avoir franchi son escalier et son appartement avec des palpitations inconnues, s'enferma dans son cabinet, s'arrêta, la main sur la clef, ouvrit le billet et lut ces lignes :

« Madame,

« Je ne vous connais pas encore, mais je
« vous ai vue et je vous aime; et je vous pré-
« viens que je vous le prouverai par tous les
« moyens qui sont au pouvoir d'un homme;
« si ma démarche vous offense, mon pardon
« est écrit sur la glace de votre miroir.

« T***. »

— Décidément, dit le capitaine, dévorant des yeux le papier dans tous les sens, décidément c'est mon...

Il s'arrêta court en s'apercevant avec rage qu'il allait dire : mon habit marron!

Il se reprochait maintenant de n'avoir pas, la veille, pris l'insolent au collet, pour le regarder en face et lui demander son nom et son adresse.

Au même instant, un petit homme de quarante ans entra dans le cabinet de Bergerac. C'était son lieutenant, ou son second, comme on dit dans la marine du commerce.

M. Ledru venait, tout essoufflé, annoncer que le chargement du navire était au complet, que les expéditions seraient prêtes dans vingt-quatre heures, et qu'on mettrait à la voile le surlendemain.

Le surlendemain! Jamais homme n'avait cru apporter une meilleure nouvelle, et jamais homme n'en avait apporté une plus saugrenue.

— C'est bien, répondit Bergerac en faisant tous ses efforts pour avoir l'air de partager l'enchantement de M. Ledru.

— Demain, reprit celui-ci en se frottant

les mains, je vous apporterai la liste des passagers.

Le capitaine ne répondit pas, et sembla n'avoir pas entendu.

— Demain, reprit encore le second, je vous apporterai...

— Oui, oui, interrompit Bergerac, et vous aurez soin, ajouta-t-il après un silence, de faire préparer le second lit de ma cabine!

— Ah diable! fit curieusement le second, vous aurez un camarade de cabine?

— J'emmène ma femme avec moi! dit solennellement le capitaine.

Le lieutenant resta pétrifié de surprise. Bergerac répéta la phrase en appuyant sur chaque syllabe, comme un homme qui brûle ses vaisseaux pour n'avoir plus à reculer; puis il congédia M. Ledru, et il se rendit tout droit chez sa femme.

La mère de madame Bergerac était avec elle ; c'était une vieille coquette, nervo-vaporeuse, qui avait la prétention d'adorer sa fille, tandis qu'elle se bornait à détester son gendre.

C'était pour savoir quand partait celui-ci qu'elle venait rendre visite à celle-là.

Bergerac, qui la connaissait, devina parfaitement son intention, et, comme il avait l'excellente habitude d'être à cheval sur ses droits, la présence d'un tel adversaire ne fit que lui donner un nouveau courage.

Il commença par annoncer son départ très-prochain ; puis, coupant court aux doléances simulées de la belle-mère, il se mit à se féliciter du beau temps que la saison lui garantissait ; de la veine de vents favorables qui promettaient à son navire une rapide et heureuse traversée ; du magnifique pays

qu'il allait voir pour la première fois; du doux climat de Smyrne, des curieuses et poétiques singularités de la vie musulmane; en un mot, de l'occasion facile et commode qu'il avait, de faire sans frais et sans dangers, dans son propre navire, et en quelque sorte sans sortir de chez lui, ce bienheureux voyage en Orient, le rêve et l'ambition de tous les cosmopolites!

De là, à la proposition de partir avec lui, il n'y avait qu'un pas : il le franchit à demi, en rappelant à sa femme le désir qu'elle lui en avait souvent témoigné, et en lui demandant si elle ne serait pas curieuse de visiter l'Orient et les Orientaux.

La mère et la fille, ne voyant dans cette question du capitaine qu'une plaisanterie et un sujet de conversation, donnèrent à plein collier dans le piége et firent à l'envi de la poésie orientale.

La jeune femme s'écria avec une charmante franchise qu'elle serait enchantée de voir Smyrne; et la belle-mère, faisant écho, s'oublia jusqu'à dire que les hommes étaient trop heureux d'avoir le privilége des voyages.

C'était s'enferrer elles-mêmes à qui mieux mieux. Le capitaine, profitant du moment, les prit toutes deux au mot, en annonçant à madame Bergerac que son vœu serait exaucé, qu'elle partirait avec lui le surlendemain...

Alors la jeune femme s'évanouit de surprise, de terreur et de joie, la belle-mère eut une attaque de nerfs, et le capitaine, après avoir sonné une suivante et demandé de l'eau de fleur d'orange, sortit de la chambre en vainqueur qui laisse l'ennemi sur le champ de bataille.

IV

Les Passagers.

Quelques heures après, — grâce aux discrètes confidences du second et aux doléances de la belle-mère, — toute la ville de Nantes sut que Bergerac emmenait sa femme à Smyrne; et, le lendemain, ce dernier ne pouvait plus changer d'avis sans dé-

mentir le bruit public, lorsque M. Ledru vint lui remettre la liste des passagers.

M. Ledru attachait une grande importance aux passagers par une raison bien simple : Bergerac lui abandonnait les profits de cette spéculation, qui enrichissait peu à peu l'honnête lieutenant.

Or, ces passagers étaient :

1° M. Champlein, célibataire, sans profession, voyageant pour son plaisir. (Lisez banqueroutier.)

2° M. et madame d'Argentières, négociants retirés, allant à Smyrne, avec leur petite fille âgée de neuf ans, pour toucher la succession d'un parent qui s'y était établi autrefois, et qui *devait* y être mort sans héritiers. (Lisez Béotiens.)

3° Mademoiselle Hyacinthe, modiste, voyageant seule, exportant en Orient les

modes élégantes et les belles manières de la rue Vivienne. (Lisez tout ce que vous voudrez.)

4° Deux Smyrniotes, retournant ruinés dans leur pays, après être venus se civiliser en France. (Question d'Orient.)

5° Enfin M. Henri d'Harcourt, artiste de Paris, allant peindre chez les Turcs des portraits et des costumes. (Lisez Albert Thorigny.)

En voyant l'âge et la profession de ce dernier, — qui ne s'était présenté que le matin à M. Ledru, sous prétexte qu'il emportait seulement avec lui sa malle et ses cartons, — Bergerac ne put retenir une certaine grimace, et se repentit presque de n'avoir pas, cette fois, reçu et examiné lui-même les passagers...

Mais, comme de toutes les maladies, la jalousie est celle qu'on ose le moins montrer aux yeux, le capitaine passa outre, et donna à son second ses derniers ordres pour l'appareillage.

V

Bon Voyage !

Un navire est bien beau, quand il s'élance du chantier dans les flots; il est bien beau, quand il s'endort sur ses ancres dans une rade pure et tranquille; il est bien beau en pleine mer, gonflant toutes ses voiles au vent, et se balançant sur la vague, comme

un écuyer sur les reins de son cheval au galop; il est bien beau surtout, quand il lutte avec l'ouragan, quand il disparaît entre les vagues, comme s'il se laissait défaillir, pour reparaître aussitôt, ruisselant et frémissant comme un intrépide plongeur... Mais il n'est peut-être jamais aussi beau qu'au moment où il quitte le port et prend son essor vers un autre monde.

Alors tout concourt à le rendre magnifique : rien ne manque à sa toilette, toutes ses peintures sont fraîches, tout son gréement lisse et luisant, toutes ses voiles déployées, tous ses pavillons flottants, tous ses cordages tendus, tous ses officiers en grand uniforme, tous ses matelots épars sur le pont, dans les haubans, au bout des vergues, au sommet des mâts.

Voyez *le Magnifique* qui vient d'appareiller

(c'est le nom que la rade de Nantes tout entière avait donné au trois-mâts de Bergerac). Comme il s'avance avec majesté au milieu de ces lougres, de ces dogres, de ces gabarres, qui se rangent pour faire place à leur roi! Comme sa proue divise puissamment cette nappe argentée, en faisant poudroyer autour de ses flancs des milliers de perles humides! Comme ses cacatois plongent, — minces et dégagés, — dans ce ciel pur et bleu!

La barre change : l'avez-vous vu obéir avec souplesse et docilité à l'ordre du gouvernail, se relever peu à peu, endormi qu'il semblait sur le flanc gauche, pour se recoucher mollement sur le flanc droit, en faisant tourner toute son immense voilure, et en l'inclinant à tribord, avec la coquette aisance d'un capitaine de lanciers, qui met son panache sur l'oreille?

Mais le voilà qui prend le vent et qui commence à se bercer sur le fleuve. C'est maintenant que, poussé par les bouffées d'air que lui envoient les sinuosités du fleuve, il va glisser sur la surface ridée de la Loire, entre ces riantes maisons étagées sur les deux rives.

En avant donc, *Magnifique!* en avant sur ces vagues paisibles! le temps est beau, le ciel est tout d'azur, la brise est fraîche et carabinée. Le soleil monte à l'horizon et te regarde aller, beau navire! En avant! tu peux enfin te rafraîchir à l'aise, après deux mois de hâle et d'ennui le long d'une cale maudite; tu peux plonger en frissonnant dans la houle tes épaules et tes flancs; tu peux t'y baigner jusqu'à la ceinture.

En avant! déjà tu ne vois plus Nantes que comme un grand brouillard à l'horizon.

Encore quelques bordées, et tu seras en mer! En mer! d'avance tu en frémis de joie; tu crois déjà sentir l'eau salée monter en courant jusqu'à ta préceinte, tes grands huniers s'arrondir aux brises amères, et le ressac retomber en pluie d'argent sur ta tête, après avoir heurté ta puissante épaule. Quel bonheur d'entendre fléchir et craquer sa mâture, de fendre les masses roulantes du vieil Océan, de s'élancer à pic sur leurs crêtes, ou de descendre en triomphe leurs longues pentes liquides, et de les voir bouillonner, vaincues et rugissantes, derrière son couronnement!

Bon voyage donc, *Magnifique!* Que la mer te soit toujours aussi soumise, la brise aussi docile, et, avant deux mois, ton canon saluera les chauds rivages de l'Orient.

Mais pendant que tu vogueras dans ta

majesté tranquille, je crains bien que ta paix intérieure ne soit violemment troublée; pendant que l'atmosphère t'enveloppera de ses molles et paisibles caresses, prends garde que des orages terribles n'éclatent dans l'étroit espace de ton entre-pont.

Ils fermentaient en effet, ces orages ! Et cependant il eût été difficile de trouver des visages plus pacifiques et plus amis que ceux qui figuraient sur le pont du *Magnifique*, à son départ pour Smyrne; c'étaient, outre le capitaine, le lieutenant et l'équipage, les sept passagers dont on a donné la liste.

Les deux Smyrniotes regardaient avec bonheur fuir loin d'eux cette douce terre de France, où ils venaient de se ruiner si profondément. M. et madame d'Argentières, caressant leur petite fille, comptaient, dans leur impatience, les écus du vieux parent qui devait être mort !

M. Champlein comblait de politesses tout le monde, surtout la modiste; et celle-ci demandait s'il était bientôt temps de se disposer au mal de mer.

Tous ces personnages se regardaient et se rapprochaient peu à peu pour se reconnaître et s'éprouver, ce qui donnait à leurs physionomies l'apparence de la plus charmante politesse et du plus merveilleux accord.

Mais pendant que cette scène insignifiante se passait sur le pont, une autre scène, d'autant plus vive qu'elle était sans témoins, se passait sous la dunette, dans l'appartement du capitaine.

Une femme, assise sur le canapé, près des fenêtres de l'arcasse, semblait lutter avec un trouble intérieur, dont elle dissimulait la cause à une femme de chambre, empressée auprès d'elle.

Cette femme était madame Bergerac.

Elle prétendait que l'émotion qui l'avait forcée de descendre sous la dunette n'était autre chose que la crainte et l'inquiétude qui accompagnent toujours un départ.

Mais voici la vérité.

Madame Bergerac venait de reconnaître, dans le dernier passager qui avait mis le pied à bord, dans cet artiste de Paris allant faire des études à Smyrne, le jeune homme qui l'avait tant remarquée et tant suivie le soir de cette promenade, le lion du café Molière : Albert Thorigny.

Après l'engagement pris avec ses commensaux, de joindre à l'écrin de ses bonnes fortunes la nouvelle perle de Nantes; après les premières escarmouches qu'on a vues : la promenade, le baiser, le billet doux, Albert

avait appris tout à coup le projet malencontreux qu'avait conçu le capitaine d'emmener sa femme à Smyrne.

Étourdi d'abord d'une telle nouvelle, il avait été sur le point de renoncer à son entreprise; mais harcelé bientôt par les défis de ses compagnons, il avait juré, le plus étourdiment du monde, de mener l'aventure à fin, fallût-il faire le tour du globe ; et, n'ayant pas heureusement le temps de la réflexion, il était accouru s'inscrire chez M. Ledru parmi les passagers du *Magnifique*.

VOYAGE D'UN LION.

Deuxième Partie.

LES ENNEMIS EN PRÉSENCE.

VI

Premières Observations.

Voilà donc comment le mari, la femme et l'amant se trouvèrent face à face sur le pont de ce navire, absolument comme dans un roman quelconque. Seulement on devine déjà et l'on verra bientôt tout ce qu'une telle position empruntait d'original aux circonstances.

Au moment de s'embarquer à bord de l'ennemi, Albert s'était déguisé assez habilement pour n'être pas reconnu du capitaine, en cas que celui-ci eût remarqué son visage à la promenade, et pour l'être cependant par l'œil plus pénétrant de madame Bergerac. Pendant que sa blouse et son bonnet grec ne désignaient que l'artiste Henri d'Harcourt aux regards distraits, la finesse de ses bottes, la coupe de son gilet, le nœud de sa cravate, et surtout ses manières, laissaient deviner l'homme du monde à une observation plus délicate et plus exercée.

C'est ce que madame Bergerac avait remarqué tout d'abord. L'élégant promeneur du quai de la Fosse lui apparut dans tout son éclat, à travers le négligé modeste du peintre nomade, et on ne saurait mieux définir l'impression que lui faisaient cette rencontre et cette reconnaissance, qu'en

comparant la rêverie inquiète où elles la plongeaient tout éveillée, au rêve qui avait suivi la première apparition de Thorigny.

Quant à ce dernier, aucune des émotions de la jeune femme à sa vue ne lui était échappée; de sorte que, la voyant aller cacher sous la dunette son trouble et son épouvante, il crut avoir à se féliciter d'un premier succès, et jugea convenable d'aborder aussitôt le capitaine.

Il l'accosta avec tout l'aplomb qu'un rival a devant l'homme qui ne le soupçonne pas de l'être, et avec tout l'avantage qu'un amant a sur un mari en général.

Bergerac, qui tenait de son côté à pousser une reconnaissance sur le jeune passager, profita de l'occasion pour étudier son caractère, sans songer à dissimuler le sien propre; et, au bout d'une demi-heure de con-

versation, tous deux se serrèrent cordialement la main, également enchantés d'avoir fait connaissance, et se méconnaissant l'un l'autre le plus parfaitement du monde.

Dès que madame Bergerac fut remise, elle remonta sur la dunette, et son mari lui présenta M. d'Harcourt, qui la salua avec le plus admirable sang-froid, comme une personne qu'on a pour la première fois l'honneur de rencontrer.

Après un entretien insignifiant, entremêlé de regards très-significatifs, tous trois se quittèrent avec des opinions différentes.

— M. d'Harcourt me fait l'effet d'un jeune homme sans conséquence, se disait le capitaine, les yeux fixés sur son navire.

— J'ai affaire à un mari qui n'est point jaloux, et à une femme qui a déjà peur de

moi, pensait le lion en arpentant la dunette.

—Me voilà enfermée pour deux mois dans ce navire avec un jeune homme qui m'aime à la folie, soupirait madame Bergerac, en proie à une terreur pleine de coquetterie, et regardant d'un œil rêveur le ciel et les flots.

Elle seule, comme on voit, disait entièrement vrai.

Plusieurs jours se passèrent ainsi : madame Bergerac fut un peu malade, Bergerac la combla de tasses de thé, et Albert l'accabla de petits soins; ce qui l'aida à découvrir chez elle deux choses infiniment précieuses pour lui : un cœur excellent et une tête romanesque.

Partant aussitôt de ces deux points, il jugea qu'il fallait poser pour le moment en

homme qui se meurt de la poitrine ou qui se consume d'amour.

Ce rôle lui était d'autant plus facile à jouer qu'il le savait depuis longtemps par cœur. Ajoutez à cela qu'il était encore fatigué de son voyage de Naples, et que l'air de la mer le pâlissait à ravir!...

VII

Le Portrait ressemblant.

Pour faire la guerre avec quelques chances de succès, il faut d'abord étudier les lieux qui en sont le théâtre : François Ier n'aurait pas été vaincu à Pavie, s'il avait mieux connu ce champ de bataille.

Pénétré de cette vérité, d'Harcourt, puis-

que c'est maintenant son nom, employa plusieurs jours à l'examen attentif de la distribution du *Magnifique* et des petits appartements occupés par les passagers.

Excepté les deux Smyrniotes, tous étaient logés à l'arrière. La modiste et M. Champlein, par un heureux hasard ou par une convention tacite, occupaient les deux premières cabines en avant de la dunette. La cabine de l'artiste venait ensuite. Puis, la dunette se divisait en trois parties : 1° la chambre de M. d'Harcourt, de madame et de mademoiselle d'Argentières ; 2° celle de madame Bergerac ; 3° enfin la pièce commune, servant à la fois de salon et de salle à manger. Cette dernière pièce communiquait avec la chambre de madame Bergerac, et toutes deux recevaient également le jour par les fenêtres de l'arrière.

Tous les matins, à dix heures, chacun

arrivait de sa cabine, et l'on déjeunait. Madame Bergerac et madame d'Argentières étaient les seules qui se dispensaient quelquefois de cette règle commune, en se faisant servir dans leurs chambres. Après déjeuner, on montait habituellement sur la dunette pour se promener, causer ou lire. A cinq heures et demie avait lieu le dîner, auquel tout le monde assistait régulièrement, et qui se terminait par une conversation générale durant jusqu'à la nuit. Alors ceux qui voulaient travailler ou se coucher rentraient dans leurs chambres respectives, et ceux qui préféraient veiller ensemble demeuraient dans le petit salon jusqu'à onze heures ou minuit.

Après avoir profondément réfléchi sur cette distribution des lieux et du temps, d'Harcourt eut la douleur de reconnaître qu'il lui était extrêmement difficile, pour ne

pas dire impossible, de se trouver seul avec madame Bergerac pendant plus de dix minutes, et de l'entretenir d'une manière avantageuse et suivie.

Alors il comprit qu'il fallait remplacer les déclarations par des soins et les paroles par des faits. Pour cela il s'agissait de saisir au vol, sans se trahir, ces milles petites occasions dont les amants profitent d'autant mieux que les indifférents les remarquent moins. C'est ce qu'il fit pendant quelques jours; mais, comme son exaltation croissait à mesure qu'il la concentrait davantage, il ne put supporter longtemps cette contrainte de chaque minute, et il se creusa l'esprit pour créer un moyen d'en sortir par quelque démonstration significative.

Ecrire à madame Bergerac? — Ressource de ceux qui n'en ont point. D'ailleurs, con-

vaincu que la jeune femme avait reçu le billet aventureux qu'il lui avait envoyé à Nantes, d'Harcourt croyait avoir des raisons de présumer qu'elle l'avait mal pris, et il trouvait, par conséquent, que c'était déjà trop d'avoir écrit une fois.

Enfin, il lui vint une idée qu'il accueillit comme une inspiration. Son déguisement en artiste n'était pas sans fondement, et il peignait et dessinait réellement assez bien.

Il prépara donc un jour, à diner, une transition habile pour offrir à madame Bergerac de faire son portrait au pastel. Le capitaine appuya la proposition, et l'artiste avait déjà peine à contenir sa joie, lorsque la jeune femme le punit de cette confiance prématurée, en refusant nettement de se faire peindre.

Cet échec abattit Albert, et lui donna une

véritable inquiétude pour l'avenir; mais, quand un homme d'esprit est dans l'embarras, il se trouve toujours un sot qui l'en retire.

— Ah! mais c'est juste, s'écria M. d'Argentières, monsieur est artiste! pardieu, je n'y pensais plus; et je suis fort aise que cette circonstance me le rappelle.

Puis, se tournant vers sa femme, le négociant retiré lui adressa un sourire qui découvrit toutes ses dents, en faisant reculer ses deux oreilles :

— Madame d'Argentières, dit-il, tu ne seras pas si dédaigneuse que madame Bergerac, n'est-il pas vrai? et nous prierons monsieur de te faire au pastel.

M. d'Argentières, outre la manie d'appeler son épouse madame, tout en la tutoyant, avait la fureur de la faire faire en peinture,

comme il disait. Elle avait déjà été faite au crayon, à l'estompe, à l'aquarelle, à l'huile, sur toile, sur papier, sur bois, sur métal. Il ne lui manquait plus que d'être faite au pastel; et voilà que le Ciel lui envoyait un artiste au milieu de l'Océan pour la faire de cette façon.

Or, madame d'Argentières était peut-être la plus laide créature qu'on pût rencontrer d'un pôle à l'autre.

Appartenant à ce type odieux qu'on pourrait appeler la *grosse dame*, elle avait le front plat, les yeux verts, le teint couperosé, les dents longues... et le sourire de son mari.

Mademoiselle d'Argentières, en grandissant, promettait d'être la digne fille de sa mère. Aussi l'heureux père l'avait déjà fait faire au crayon, et il disait habituellement à sa femme :

— Madame d'Argentières, ta fille sera ton dernier et ton plus beau portrait !

En entendant la motion flatteuse de son mari, madame d'Argentières répondit par le sourire qui leur était commun.

— Certainement, je serai trop heureuse d'être faite par monsieur, dit-elle en reportant au peintre ce sourire, revu et augmenté pour plus de séduction.

— Ce sera ton dix-neuvième, maman, observa la petite fille d'un air très-spirituel.

— Effectivement ! ajouta M. d'Argentières.

Après avoir écouté avec assez de dédain la grotesque proposition du négociant, d'Harcourt allait s'en débarrasser par quelque défaite ironique, lorsqu'il se ravisa tout à coup en homme inspiré, et assura M. d'Argentières, avec une politesse charmante,

qu'il serait trop heureux d'exécuter le dix-neuvième portrait de madame.

— Eh bien, madame d'Argentières, veux-tu commencer tout de suite? dit le mari empressé en se levant de table.

Sa grosse épouse allait l'imiter aussitôt, si l'artiste ne l'eût retenue du geste.

— Que madame ne se dérange pas, dit-il, elle est sous un jour très-favorable.

Il ne put s'empêcher de sourire en lui-même de cette contre-vérité. La bonne dame était assise près de madame Bergerac, ce qui la faisait ressortir dans toute sa monstruosité.. Mais l'artiste avait ses raisons pour maintenir ce voisinage.

En deux minutes, il eut ses crayons, son papier, et il fut installé sur le divan parallèle au fond du navire, en face de madame d'Argentières et de madame Bergerac.

— Comment madame veut-elle poser? demanda-t-il avec distraction.

— Ah ! c'est juste, s'écria le mari; quelle pose vas-tu choisir, madame d'Argentières?

— Je crois que j'aurai de la peine à en trouver une que je n'aie pas encore prise, dit en minaudant la grosse dame.

— Cependant, reprit-elle en se retournant à demi, si monsieur veut les trois quarts?

— C'est comme cela que tu as été faite la dernière fois, maman ! fit observer de nouveau la petite fille.

— C'est juste, repartit le mari en se frappant le front; cette enfant-là a une mémoire incroyable !

— Alors, madame d'Argentières, pose de

profil, continua-t-il en tournant lui-même la chaise de sa femme.

— J'aime mieux de face, reprit cette dernière.

Et elle étala derechef devant la table ses volumineux appas et sa figure empourprée.

— Êtes-vous décidée, madame, et puis-je commencer? demanda d'Harcourt, qui s'était vivement impatienté de tous ces retards et de toute cette délibération de famille.

M. et mademoiselle d'Argentières entr'-ouvrirent encore la bouche pour hasarder une dernière observation; mais la grosse dame leur imposa silence d'un geste solennel, et, braquant son regard et son sourire sur l'artiste, elle lui offrit la véritable personnification d'un magot de la Chine.

A sa gauche était madame Bergerac, qui semblait absorbée dans une rêverie profonde, et à sa droite se tenait sa fille, qui lui donnait gravement la main, et qui gardait une immobilité de statue, comme si elle eût posé aussi.

M. d'Argentières s'était levé de table pour juger de l'effet que produisait, au point de vue, l'attitude de sa femme; il l'avait trouvée à ravir; et, après l'avoir complimentée par un mouvement de tête excessivement gracieux, il était venu se jeter sur le divan près de d'Harcourt, disant qu'il désirait suivre à la fois des yeux l'original et la copie.

Mais cette heureuse idée ne parut pas convenir à l'artiste.

— Monsieur, dit-il, votre impatience est bien naturelle; mais je crains vraiment que mon attention ne souffre de la vôtre, et dans

mon intérêt, comme dans celui de madame, je désirerais ne vous montrer mon travail que quand il sera terminé.

— C'est juste ! s'écria le mari en s'éloignant avec une docile précipitation ; je conçois cela, la distraction ! l'influence ! Il y a un très-grand peintre qui m'a déjà fait la même observation ; t'en souviens-tu, madame d'Argentières, cet artiste qui te fit sur ivoire, dans le bateau à vapeur de Tours à Saumur ?

Madame d'Argentières hocha légèrement la tête, et fit signe à son mari de ne plus l'interroger.

— Papa, dit la petite fille, tu sais bien que maman ne parle pas quand elle pose.

— C'est juste, dit M. d'Argentières. Et il se mit à se promener, ou plutôt à tourner

sur lui-même dans un coin du petit salon. Puis, remarquant que ses bottes faisaient trop de bruit sur le parquet, il alla s'asseoir avec précaution en face de sa femme, à quelque distance du peintre.

D'Harcourt s'était mis à l'ouvrage. Il maniait ses crayons avec une promptitude et une vivacité qui faisaient l'étonnement de tout le monde. M. d'Argentières surtout n'en revenait pas. Jamais il n'avait vu un crayon semblable! Ce qu'il admirait le plus, c'est que l'artiste considérait à peine son modèle.

En effet, Albert semblait plutôt regarder tout le monde et causer avec chacun qu'examiner et peindre la grosse dame. On eût dit qu'il affectait, non-seulement de ne point tourner les yeux vers elle, mais de ne les fixer nulle part...

C'est qu'il craignait de laisser remarquer le point qui les attirait de préférence, le seul objet qu'il regardât véritablement et attentivement, à travers cette distraction et cette légèreté apparentes.

Cet objet (est-il nécessaire de le dire?), c'était madame Bergerac.

Albert Thorigny peignait celle qu'il aimait, pendant que le prétendu d'Harcourt feignait de peindre madame d'Argentières.

Pour qui eût été dans ce secret, rien n'eût paru plus divertissant que la gravité souriante de la grosse dame, l'admiration extatique et les exclamations du mari, l'immobilité solennelle de la petite fille, et l'attente de tout le monde.

— Morbleu ! répétait M. d'Argentières, ce n'est plus le crayon de monsieur qui m'é-

tonne, c'est son coup d'œil qui me met hors de moi.

Cependant, comme il fallait bien, pour les autres, que l'artiste eût l'air d'examiner son modèle supposé, et comme il voulait réellement examiner pour lui-même son véritable modèle, il avait soin de prendre quelquefois son lorgnon, sous prétexte de mieux analyser la délicatesse des lignes dans la figure de madame d'Argentières; alors son œil pouvait, sous ce voile transparent, saisir les traits exquis et purs du visage de madame Bergerac.

Elle était précisément, en ce moment-là, dans la pose abandonnée où Albert l'aimait le mieux. Portée plutôt qu'appuyée sur sa chaise, et mollement ployée en deux, son buste se penchait légèrement en avant, pendant que sa tête se trouvait relevée par

un mouvement naturel et facile, sans que son beau cou en éprouvât la moindre altération dans ses harmonieux contours, ni le moindre pli à sa transparente surface.

Ses abondants cheveux blonds, rejetés en arrière, balançaient au-dessus de ses épaules leurs boucles de soie et d'or, dont la chaude lumière du soleil couchant, qui entrait par les fenêtres, semblait, par instants, tirer des étincelles.

Ses yeux, à peine ouverts, étaient fixés droit devant elle sans rien regarder, de sorte que ses prunelles, voilées à demi, paraissaient nager sous ses paupières, en même temps que son esprit nageait dans ses pensées.

Sa main droite, cachée sous le bord de sa pèlerine, comme pour compter en secret les battements de son cœur, soutenait dou-

cement son coude, pendant que son autre main allait jouer avec les derniers anneaux de sa chevelure.

C'était ce tableau suave et poétique que d'Harcourt s'efforçait de traduire, tandis que madame d'Argentières déployait vainement devant lui sa physionomie grotesque et ses lourdes poses.

L'immobilité dans laquelle madame Bergerac était maintenue par sa rêverie servait à merveille le projet mystérieux du peintre. Déjà l'ovale angélique du visage était tracé, l'arc soyeux des sourcils se courbait au-dessous du front, les yeux allaient étinceler, la bouche s'apprêtait à sourire... Encore un peu de lumière sur ces cheveux d'or, et l'admirable tête allait sortir vivante des poussières mortes du crayon.

L'artiste, enchanté de son propre ouvrage,

reportait sur la copie l'admiration que lui inspirait le modèle; et il s'applaudissait de l'heureux succès de son stratagème, lorsqu'un incident faillit tout trahir et tout perdre.

M. d'Argentières, qui se tenait depuis une demi-heure sur sa chaise, sans pouvoir obtenir, aux questions qu'il lui échappait d'adresser à sa femme, d'autre réponse que la remontrance dont sa fille l'avait déjà gratifié, commençait à trouver la séance longue et à perdre patience. Il grillait de jeter un coup d'œil au portrait, pour voir au moins où en était l'artiste.

Après avoir cherché dans sa tête quelque moyen ingénieux et délicat de désobéir à l'injonction du peintre, il crut avoir trouvé merveille, en s'imaginant d'aller écarter les petits rideaux de la fenêtre, sous prétexte d'augmenter un peu le jour.

Ravi de son idée, il se lève comme pour reprendre sa promenade, envoie à sa femme un quart de sourire, annonçant qu'il va faire une malice, se dirige en biais vers la fenêtre, se penche derrière d'Harcourt, et regarde le papier de celui-ci par-dessus son épaule, tout en entr'ouvrant les rideaux.

Le surcroît de lumière qui pénètre dans le salon frappe l'artiste; il se détourne, et aperçoit sur son dos les gros yeux de M. d'Argentières, qui dévorent le portrait inachevé.

Au même instant, le négociant retiré, triomphant du tour flatteur qu'il croit avoir joué à l'artiste, lui pousse aux oreilles un grand éclat de rire, en s'écriant, d'un ton plein de finesse :

— Ah! ah! vous voilà bien attrapé, monsieur le peintre, j'ai tout vu!

Albert ne doute pas que sa ruse ne soit découverte; le crayon lui tombe des mains, il pâlit en jetant à madame Bergerac et à son mari un regard rapide et inquiet, qu'il reporte furieux et menaçant sur M. d'Argentières.

— Monsieur, reprend celui-ci, stupéfié de ce coup d'œil, si je vous ai offensé, je vous assure que c'est tout à votre avantage.

Puis se tournant vers sa femme, et faisant signe au peintre de continuer son ouvrage :

— Frappant! s'écrie-t-il, frappant! madame d'Argentières, tu n'as jamais été aussi ressemblante!

A ce mot, d'un béotisme si superlatif, et auquel il était si loin de s'attendre, Albert comprend que le malicieux mari a pris le plus bel ange du ciel pour le plus vilain diable de l'enfer; et, au lieu des excuses qu'il s'ap-

prêtait déjà à faire, il remercie le négociant de ses éloges, en retenant de son mieux, dans sa joie ironique, l'éclat de rire qui lui épanouit la poitrine.

Puis, il se remet à la besogne, pendant que M. d'Argentières murmure à l'oreille de la grosse dame :

— Tu n'as jamais été faite comme cela, ma chère ; seulement, je crois que ton peintre veut se mettre bien avec toi, car, entre nous, il t'a un peu flattée, et tu es légèrement rajeunie. Voilà le seul défaut du pastel.

Le sourire que le commencement de cette confidence avait développé sur les lèvres de madame d'Argentières, cède la place, à la fin, à une moue farouche, qui fait retomber le mari déconcerté sur sa chaise.

Averti par cette leçon, d'Harcourt se hâte

de mettre la dernière main au portrait de madame Bergerac. Puis, n'y trouvant plus rien à retoucher, il le couvre adroitement d'une nouvelle feuille de papier, sur laquelle il esquisse madame d'Argentières en trois coups de crayon... et telle qu'elle est! c'est-à-dire une caricature complète!

Alors, la grosse dame, sortant enfin de sa pose fatigante, pousse un énorme soupir, et permet à chacune de ses lèvres d'aller rejoindre l'autre, ce qui s'exécute au grand avantage de ses dents.

M. d'Argentières se lève en se frottant les mains avec convulsion, la petite fille saute de joie dans les bras de sa mère, tout le monde se range autour de l'heureuse et intéressante famille, et l'artiste met le portrait en regard de l'original.

Je suis sincèrement désolé de n'être pas

peintre moi-même, et peintre à la manière de Biard ou de Charlet, pour croquer ici les diverses grimaces que l'exhibition de l'esquisse de d'Harcourt fit épanouir sur tous les visages.

La ressemblance était frappante, comme avait dit M. d'Argentières, sans se douter que sa bêtise allait devenir une prédiction.

Tout le monde fut obligé d'en convenir tacitement, et il s'agit, pour chacun, de décliner sa conviction avec plus ou moins de politesse ou de rage : politesse du côté des commensaux, rage du côté des d'Argentières.

Ce fut d'abord un silence général, plein de stupeur et d'embarras ; bientôt se produisirent quelques rires étouffés, d'une part, quelques grognements sourds, de l'autre.

Enfin, il fallut bien parler; M. d'Argentières commença.

— C'est particulier! dit-il, prenant le papier des mains de sa femme, se tournant au jour et se frottant les yeux pour mieux voir; c'est inconcevable! Je reconnais bien... ma femme; c'est-à-dire... car enfin... enfin, je la reconnais, parce que... je sais que c'est elle!... mais, ce qui me déroute..., c'est que je ne reconnais pas du tout le portrait que j'ai vu tout à l'heure aux mains de monsieur!... On ne se figurerait jamais que deux coups de crayon puissent changer un ouvrage de cette manière!... Je crains que monsieur n'ait trop léché, trop fini cela!... Il y a des artistes qui ont cette manie!... c'est un défaut... qui a ses qualités, sans doute; mais!...

Et ne trouvant plus rien à ajouter, il ren-

dit le pastel à sa femme, en lui demandant, comme s'il venait de dire quelque chose d'intelligible :

— N'es-tu pas de mon avis, madame d'Argentières ?

Madame d'Argentières reprit à regret le papier, qu'elle aurait voulu jeter par la fenêtre ; elle fit semblant de l'examiner de nouveau, roula ses gros yeux, remua la langue pour parler ; et, à travers une grimace assez semblable à celle d'un enfant glouton qui vient d'avaler du sel en croyant manger du sucre, elle laissa sortir ces mots entrecoupés :

— Je ne prétends pas nier le talent de M. d'Harcourt... assurément, au contraire !... mais il me semble, au moins, d'Argentières, que tu t'es trompé, en disant que j'étais rajeunie !

— Certainement! certainement! s'écria le mari, j'avais dit cela avant le dernier coup de crayon!... je ne pouvais pas prévoir!...

— Mais, voyons, ajouta-t-il, ne sachant plus encore ce qu'il voulait dire, consultons ces messieurs et ces dames; M. d'Harcourt pourrait, d'après leurs avis, — en retouchant quelque chose...

Il fit circuler le pastel de main en main. Madame d'Argentières s'agitait sur sa chaise, comme un martyr sur le gril.

— Je trouve, dit madame Bergerac, que les traits du modèle sont là, mais qu'ils sont exagérés, surtout que madame est vieillie.

Et, après avoir donné un regard consolant à la pauvre dame, elle en lança un autre au peintre, lequel voulait dire : — Que vous êtes méchant!

D'Harcourt comprit : — Que vous êtes

malin ! Ce qui faisait un compliment au lieu d'un reproche ; et peut-être ne se trompait-il pas tout à fait.

— Je ne me connais pas en peinture, dit Bergerac, mais ce n'est pas ainsi que je ferais peindre ma femme.

Albert ne put s'empêcher de sourire, tout en pressant sous son bras le petit carton où était enfermé le portrait de madame Bergerac.

— Moi, dit gravement un des deux Smyrniotes qui n'avait pas encore parlé, je suis de l'avis de M. d'Argentières, le portrait est trop léché!

Le brave homme avait remarqué ce mot sans le comprendre, et il s'en servait d'autant plus volontiers, pour se donner l'air d'un profond connaisseur.

— Je trouve que c'est tout à fait madame,

dit méchamment mademoiselle Hyacinthe, la modiste, qui avait ses raisons pour détester madame d'Argentières.

— Ah! fi donc! s'écria M. Champlein, le galant célibataire, c'est la caricature de madame!

M. Champlein avait divisé sa journée et ses amours en deux parties : le matin, il adorait la modiste ; le soir, il faisait la cour à madame d'Argentières. Il était sept heures du soir, le portrait venait à propos.

— Et vous, ma mignonne? reprit-il d'un ton doucereux, en passant le pastel à la petite fille.

— Oh! maman, s'écria l'enfant, qui n'y mettait pas de finesse; c'est si bien toi, que je t'embrasserais!

Et elle le fit comme elle disait.

L'avis de mademoiselle Hyacinthe avait

été un coup d'épingle pour madame d'Argentières; celui de sa fille fut un vrai coup de poignard.

Elle mit fin à son supplice en se levant et en proposant de monter sur la dunette; ce que tout le monde fit avec empressement.

D'Harcourt suivit des yeux la grosse dame; et il la vit froisser le malencontreux pastel, puis le jeter convulsivement à la mer.

— Eh bien! maman, cria la petite fille, que fais-tu donc?

— Ah! mon Dieu! dit madame d'Argentières, ce papier m'est échappé des mains; j'en suis désolée! D'Argentières, va donc faire mes excuses à M. d'Harcourt.

M. d'Argentières courut à ce dernier, et se confondit en doléances.

Il demanda même devant lui au capitaine s'il ne serait pas possible de repêcher le portrait en lançant un canot à la mer.

— Non, non! répondit en riant d'Harcourt, voyez comme les flots ont déjà froissé le papier.

VIII

La Déclaration.

Quand les passagers arrivèrent sur la dunette, le soleil achevait de se coucher. Son disque, coupé en deux par l'horizon, paraissait à moitié enfoncé dans les flots, tandis que l'autre moitié les dominait encore, et jetait à travers leur immensité une longue

traînée de flammes. Chacun se récria d'admiration devant ce magnifique spectacle, et se plaça, pour l'admirer à l'aise, suivant son caprice ou sa commodité.

Les deux Smyrniotes s'assirent sur les lisses, le dos tourné au navire et les pieds en dehors pendants au-dessus de la mer. Ces braves gens avaient régulièrement la manie de faire des tours de force, et de s'exposer à tomber à l'eau ou à se casser les reins cent fois par jour. Ils ne pouvaient garder cinq minutes une posture qui ne fût pas singulière ou périlleuse, et leur félicité suprême était de grimper aux cordages, de se percher dans les hunes, de se suspendre au bout des vergues, toutes les fois que la manœuvre exigeait ces évolutions chorégraphiques et acrobatiques à bord du bâtiment. Les matelots les laissaient faire d'autant plus volontiers, que cela leur était d'un véritable

secours, et leur épargnait une partie de leur besogne.

Pendant que les deux Smyrniotes s'installaient, le plus périlleusement possible, en dehors des bastingages, M. d'Argentières, dont la poltronnerie contrastait avec les fanfaronnades de ces bravaches, se tenait appuyé à la roue du gouvernail, près du timonier qu'il comblait de compliments et de questions sur son art. M. d'Argentières pensait qu'il n'est pas permis à un homme de quelque mérite et de quelque importance de traverser les mers, sans apprendre les curieuses particularités de la science de la navigation. Il n'y avait donc pas, à bord du *Magnifique,* un anneau, un bout de corde, une planche, un clou, dont il ne demandât le nom, d'heure en heure, au timonier.

Celui-ci, fort heureusement, aimait autant

à étaler ses connaissances nautiques que son perpétuel interrogateur aimait à les acquérir; sans quoi M. d'Argentières se serait fait relancer vertement, comme cela lui était arrivé avec plusieurs matelots, avant de mettre la main sur le complaisant timonier.

Moins curieuse que son mari, madame d'Argentières, assise à sa droite, se contentait d'écouter avec distraction les renseignements que ce dernier lui transmettait, à mesure qu'il les avait reçus; et, de plus, elle retenait par sa robe la petite fille qui se livrait au plaisir de cracher dans la mer pour y faire des ronds.

Placé derrière l'intéressante famille, M. Champlein, pour satisfaire à son programme galant, s'épuisait en compliments gracieux sur la mère et la fille; sans venir à bout de se faire écouter de l'une ni de

l'autre, mais non sans exciter le dépit de mademoiselle Hyacinthe, qui boudait à quelque distance de lui, se promettant de se venger le lendemain matin, quand son tour serait revenu.

Pendant ce temps-là, le capitaine, emmené vers l'avant par son second, était absorbé dans l'examen d'une manœuvre importante du mât de misaine : et madame Bergerac, convaincue que son mari ne tarderait pas à la rejoindre, se trouvait seule à l'extrémité de la dunette. Le siége qu'avait quitté Bergerac était vacant auprès d'elle.

D'Harcourt se dirigea vers la jeune femme, tenant sous son bras le petit carton où était le portrait.

Arrivé derrière elle, il s'arrêta un instant à la contempler.

Elle était étendue dans son fauteuil avec une douce nonchalance, se laissant aller aux balancements insensibles du navire. Au premier abord, elle ne paraissait pas s'occuper d'autre chose que de suivre à travers le ciel les nuées floconneuses fuyant vers le couchant, et d'écouter le bruit mélancolique des vagues, mourant et renaissant tour à tour et sans fin, à mesure que l'une fuyait devant l'autre ; mais, en l'observant avec attention, le peintre remarqua que la même méditation, dans laquelle il venait de la surprendre et de la peindre, avait de nouveau isolé son âme, et qu'entre son regard et les nuages, entre son oreille et le murmure des flots, passaient et repassaient des ombres et des voix mystérieuses.

Albert était-il pour quelque chose dans cette méditation ? Son ombre glissait-elle parmi ces ombres et sa voix parmi ces voix ?

Il osa l'espérer, et il s'avança avec confiance jusqu'auprès de la belle rêveuse.

Madame Bergerac tressaillit et rougit sous le premier coup d'œil du peintre, comme si ce coup d'œil avait surpris sa pensée intime.

— Madame, dit ce dernier, vous voilà bien seule ?

Elle fut tentée de répondre : — J'attends mon mari ; mais un instinct qu'elle trouvait en elle-même pour la première fois l'avertit qu'il est ridicule à une femme de jeter d'abord le nom de son mari à un autre homme. Madame Bergerac était étonnée des mille petites choses qu'elle avait apprises, comme par révélation, depuis sa promenade sur le quai de Nantes ; et, comme elle ne pouvait douter que d'Harcourt ne

fût l'auteur de cette révolution qui s'opérait dans ses idées, elle était obligée de reconnaître, sans comprendre encore pourquoi, que cet homme exerçait sur elle une singulière puissance.

— Monsieur, répondit-elle, il y a des moments où la solitude est chère...

— Quand on souffre, ou quand on rêve? reprit d'Harcourt, empressé de l'enfermer dans cette alternative, pour se donner l'avantage de la plaindre ou de faire avec elle de la mélancolie.

— Quand on rêve! repartit naïvement madame Bergerac, qui s'effraya aussitôt du sens qu'on pouvait prêter à cette espèce d'aveu.

— Allons, se dit Albert, va pour la mélancolie!

Il s'appuya au dos de la chaise laissée par

le capitaine, et il se pencha vers la jeune femme pour indiquer qu'il allait parler d'une chose grave et mystérieuse.

Madame Bergerac frissonna comme la sensitive à l'approche de la main qui la cherche. Elle comprenait vaguement qu'un moment décisif était arrivé pour elle; et, agitée en sens divers par l'attente et la peur, elle ne savait si elle devait s'éloigner ou rester à sa place. Mais la conversation était engagée, et le peintre ne lui donna pas le temps de partir.

— Madame, demanda-t-il à demi voix, et d'un ton qui annonçait plutôt une prière qu'un reproche, pourrais-je connaître le motif qui vous a fait refuser d'être peinte par moi?

— Je ne vous croyais pas, monsieur, si habile à tracer le portrait des dames! répon-

dit madame Bergerac, espérant s'exempter d'une réponse directe, par cette allusion au portrait de madame d'Argentières.

Mais le jeune homme ne prit pas le change. Il renouvela sa question sous une autre forme; et la jeune femme, ne pouvant avouer ses véritables motifs, aima mieux convenir qu'elle avait cédé à un caprice, et qu'elle n'avait aucune raison véritable pour rejeter la proposition de M. d'Harcourt.

— Alors, continua celui-ci, mon pardon est obtenu d'avance pour l'indiscrétion que je me suis permise.

La jeune femme ne le comprit pas, et le considéra d'un air sérieux et intrigué.

Il profita du moment pour s'asseoir près d'elle, sur la chaise à laquelle il s'appuyait; il mit sur ses genoux le carton qu'il avait

sous le bras, et il l'ouvrit, en jetant autour de lui un regard furtif.

Madame Bergerac commençait à deviner; elle sentit monter à ses joues une vive rougeur, qui devint plus vive encore, lorsque l'artiste la mit en quelque sorte en présence d'elle-même, en lui montrant son portrait.

Ce portrait reproduisait la beauté de madame de Bergerac aussi exactement que celui de madame d'Argentières avait reproduit sa laideur. C'était elle tout entière, telle que sa glace la réfléchissait; ou plutôt elle ne s'était jamais vue si belle, car, outre les traits purs et réguliers qu'elle se connaissait, elle avait là, de plus, ce regard, ce sourire, cette expression de physionomie, toutes ces choses qu'on ne se connaît point, parce qu'on ne les a que pour les autres, et

qui rendent les portraits si flatteurs, quand elles sont fidèlement rendues !...

Aussi, il serait difficile de définir l'émotion que cette surprise fit éprouver à madame Bergerac. Il y avait — de la confusion de s'être ainsi laissée surprendre, — de l'orgueil de voir sa beauté si bien comprise et si admirablement reproduite, — de l'effroi de savoir qu'un homme avait pu lire dans son âme à travers sa figure, assez clairement pour faire rayonner la première sur la seconde avec quelques coups de crayon ; — enfin et surtout une sorte d'admiration attentive et tremblante pour cet inconnu qui, depuis le moment où il l'avait distinguée dans la foule, savait chaque jour, par une influence croissante, faire un nouveau pas vers elle, et entrer invinciblement dans sa pensée.

— Quoi! monsieur, balbutia-t-elle, pen-

dant que cette pauvre madame d'Argentières se fatiguait à poser devant vous....

— C'était vous que je peignais, vous qui ne posiez pas : voilà pourquoi j'ai eu le bonheur de vous faire assez ressemblante.

Madame Bergerac, ne sachant quelle contenance prendre, fit semblant de sourire de la mystification de la grosse dame ; mais sa position vis-à-vis de d'Harcourt devenait trop claire et trop précise pour qu'elle en pût sortir par un tel détour ; et d'ailleurs, elle sentait qu'il fallait revenir au portrait et en parler franchement, ne pouvant le laisser aux mains du jeune homme, sans lui abandonner une sorte de droit sur elle ; aussi ce fut du ton le plus sérieux qu'elle lui dit :

— Monsieur, puisque c'était pour mon mari qu'il avait été question de me peindre,

je vous prie de lui faire partager promptement ma surprise, en lui remettant ce portrait de ma part... et de la vôtre.

— Ah ! madame, repartit le peintre avec feu, c'est pour moi que je l'ai fait, celui-là ! Il m'appartient d'autant mieux que j'aurais été incapable de le faire aussi bien pour un autre. Laissez-le-moi donc comme récompense, si vous ne me l'accordez pas à un autre titre...

La jeune femme sentait son trouble croître en raison de l'inutilité des efforts qu'elle faisait pour le cacher et de l'animation nouvelle que son interlocuteur mettait dans ses paroles; elle regardait si personne n'était là pour faire diversion, et si le capitaine ne revenait point.

Mais le capitaine avait bien autre chose à faire, ma foi! M. Ledru venait de lui dé-

montrer que le hunier de misaine avait une poulie dont le rias ne fonctionnait plus! Et il fallait que cela fût réparé à l'instant même, sans quoi la sûreté du *Magnifique* était compromise.

— A quel titre, monsieur, reprit la jeune femme, en s'armant du regard le plus sévère qu'elle pût trouver dans ses beaux yeux, à quel titre puis-je vous laisser mon portrait? et qu'est-ce que cela signifie?

Albert s'avança au bord de sa chaise, de manière à toucher presque madame Bergerac, et à se trouver en quelque sorte agenouillé devant elle.

— Cela signifie, madame, dit-il d'une voix de plus en plus vibrante, qu'il est temps pour nous deux de cesser une feinte inutile... puisque vous savez combien je vous aime, et pourquoi je suis ici.

— Monsieur, vous n'êtes pas ici, je pense, pour me faire de tels aveux?

— Eh ! pourquoi ma bouche ne les feraitelle pas quand mon cœur en est plein et ne peut plus les contenir, quand ils se lisent dans mes yeux, et quand ils sont écrits sur mon front ?

— C'est bien abuser, monsieur, du hasard qui nous a rapprochés dans ce voyage.

Cette parole ne contenait-elle que le reproche qu'elle exprimait, ou ne renfermaitelle pas aussi une question implicite sur tous les mystères que la jeune femme brûlait d'approfondir ?

L'artiste eut l'esprit ou la témérité de l'interpréter dans ce dernier sens.

— Le hasard ! s'écria-t-il, avec une chaleur d'autant plus remarquable qu'il était

plus obligé de la contenir; ah! madame, apprenez enfin ce dont m'a rendu capable mon amour pour vous, et l'espoir de vous le faire partager! Je n'aurais jamais songé à traverser les mers, si je ne vous avais rencontrée sur ce quai de Nantes, pendant cette promenade qui sera le plus grand événement de ma vie, et si je n'avais appris le lendemain que vous partiez pour Smyrne. Alors j'ai senti que mon bonheur, que mon existence ne serait plus au pays qui allait vous perdre, mais sur vos pas, madame, quelque part que vous les portiez; et je n'ai point hésité à quitter pour vous suivre, pour vous voir, pour vivre du même air que vous, mes amis, ma famille, mes projets, et toutes les jouissances que peuvent assurer le nom que je porte et la fortune dont je dispose. Et j'ai bien fait, madame; car, quel que soit le sort que vous réservez à mon amour, la félicité

que d'Harcourt le peintre a déjà trouvée depuis trois jours dans la seule contemplation de votre beauté, vaut mille fois tous les plaisirs que le monde eût jamais offerts au riche Albert Thorigny!

— Albert Thorigny! répéta à demi-voix madame Bergerac, qui avait souvent entendu prononcer ce nom, fameux dans les salons de Nantes.

Et, son mari étant survenu, elle s'arrêta, troublée, sur ce mot; laissant le jeune homme dans une incertitude qui n'était plus sans espérance.

Albert se leva et salua Bergerac avec un sang-froid qui aida la jeune femme à retrouver le sien.

—Pardon, capitaine, dit-il, en lui rendant sa chaise, je crois que j'avais pris votre place.

L'ironie involontaire de cette politesse fit sourire l'artiste en lui-même, et amena sur le visage de madame Bergerac une rougeur qui la força de détourner la tête.

—On ne se douterait jamais, dit gravement Bergerac, de la surveillance qu'il faut exercer à bord; si mon lieutenant n'avait pas remarqué cette poulie, nous pouvions sombrer au premier coup de vent.

En disant cela, il se remit auprès de sa femme, et il fit offrir un nouveau siége à d'Harcourt. Mais celui-ci savait trop bien que ce n'était pas le moment de rester en parallèle avec le mari; il trouva donc un prétexte pour s'éloigner, et il redescendit à sa chambre après avoir fait quelques tours sur la dunette.

IX

Fatalité.

Quand la laideur, la sottise, ou le despotisme des maris ne se joignent pas aux séductions des amants pour attaquer la vertu des femmes, soyez sûrs que la fatalité s'en mêlera, et que le diable n'y perdra rien.

Bergerac n'était dans aucun des trois pre-

miers cas ; il tomba nécessairement dans le dernier. Sa femme avait un seul moyen de résister à l'obsession d'Albert, et d'arrêter en elle la fermentation des paroles passionnées qu'elle avait entendues : c'était d'éloigner de sa pensée l'image de l'un et le souvenir des autres. Eh bien, ce soir-là, le capitaine ne prononça pas un mot qui ne rappelât Albert Thorigny. Le malheureux conspira contre lui-même, sans le savoir, avec une persévérance qu'aurait enviée son plus mortel ennemi.

Deux heures après la scène que je viens de raconter, tous les passagers étant rentrés sous la dunette, Bergerac donna sur le pont ses ordres pour la nuit, organisa le quart, s'assura de la disposition favorable du temps, et rejoignit sa femme dans leur chambre commune.

Cette petite pièce était un résumé char-

mant des riches merveilles qui ornaient la maison du capitaine à Nantes. Occupant la moitié de l'extrémité de la dunette à l'arrière, elle formait un carré long; le jour y entrait par deux étroites fenêtres ouvertes dans le tableau du navire, décorées au dehors d'élégantes sculptures, et garnies au dedans de petits rideaux de mousseline de l'Inde, à chefs d'or, croisés sous des draperies de vieux damas. Tout l'ameublement d'une chambre à coucher se trouvait là, réduit à sa plus petite, mais aussi à sa plus jolie forme. Les deux lits, à moitié cachés dans leurs cabines, représentaient deux barques plates, et les garnitures figuraient deux voiles à demi carguées sur leurs vergues. Auprès de chaque lit, était posé un fauteuil-table-bureau, de l'invention du capitaine. Les autres meubles étaient incrustés dans la boiserie, et ne paraissaient que lorsqu'ils étaient ouverts. Le tout se

composait de bois d'ébène et de citronnier, du plus beau fil et des nuances les plus riches.

En entrant, Bergerac trouva sa femme assise devant un volume qu'elle semblait lire, mais qu'elle ne lisait nullement.

— Ah! vous voilà! dit-elle, en se soulevant vers lui par un mouvement gracieux et empressé.

Elle était heureuse de se sentir protégée par la présence du capitaine contre les mille pensées qui assiégeaient son cœur et brûlaient sa tête.

Une femme pour qui son mari n'est pas ou n'est plus un amant, embellit remarquablement du jour où quelqu'un lui a dit : Je vous aime. C'est comme une nouvelle vie qui éclate dans ses yeux, qui s'épanouit sur ses joues, qui étincelle à son front; c'est la

lampe dont un souffle mystérieux a ranimé la flamme; c'est l'ange oublié de Dieu et rappelé tout à coup à lui, qui reprend ses ailes et son auréole. Tant ce mot : Je vous aime, de quelque part qu'il vienne et de quelque manière qu'il soit écouté, a de puissance magique et irrésistible ! Tant cette seconde existence : l'amour, est la véritable existence de la femme!

Bergerac, tout en portant à la sienne, et en recevant d'elle une affection sincère, tendre et profonde, la plus grande enfin dont tous deux s'étaient crus capables, non-seulement n'était plus, mais n'avait jamais été pour elle ce qu'on peut appeler un amant. L'amour, proprement dit, venait donc de se révéler pour la première fois à cette dernière.

Aussi, le capitaine n'avait jamais trouvé

à madame Bergerac autant de beauté qu'il lui en trouva, en la voyant assise, pour ainsi dire, à ses genoux, et renversée sous son regard, dans cette petite chambre solitaire et silencieuse, à la lueur pâle et douce d'une lampe d'albâtre.

Il la laissa appuyer sur les bras qu'il lui avait tendus sa tête blonde et radieuse, avec la jouissance inexprimable d'un avare qui reçoit dans ses deux mains un trésor ; puis il l'admira longtemps sans lui rien dire, souriant à son propre bonheur, et se félicitant, dans le fond de son âme, d'avoir en quelque sorte embarqué ce bonheur avec lui en emmenant sa femme, au lieu d'emporter à sa place les sombres et dévorantes inquiétudes qu'il s'était créées la veille de son départ.

— Juliette, lui dit-il enfin, sais-tu quelle est la meilleure idée que j'aie eue de ma

vie? c'est de t'avoir emmenée avec moi dans ce voyage.

Un nuage rapide passa sur le front de la jeune femme; l'image d'Albert, que l'arrivée de son mari avait chassée, venait de reparaître subitement.

— N'est-il pas vrai, Juliette? reprit le capitaine.

— Oh oui, dit-elle d'un son de voix faible et doux.

Bergerac le trouva tendre, et il s'assit auprès d'elle.

Plus d'une fois, depuis le moment de son départ, sentant sa jalousie céder la place à la quiétude la plus complète, et se reprochant presque d'avoir craint pour la fidélité d'une femme qui semblait heureuse de traverser les mers avec lui, Bergerac avait eu

la tentation funeste de lui avouer le motif qui l'avait empêché de la laisser à Nantes. Cette idée lui revint à l'esprit, en ce moment où il se trouvait plus rassuré que jamais, et plus porté à expier, par une confiante franchise, le doute passager dont il avait secrètement offensé l'honneur de madame Bergerac.

Il prit donc la main de cette dernière par un geste simple et affectueux, et, la regardant dans les yeux avec le sourire naïf et bon qui lui était habituel :

— Juliette, reprit-il, tu ne m'as jamais demandé pourquoi je t'ai emmenée cette fois-ci plutôt que toute autre?

La pensée d'Albert revint nécessairement à la jeune femme, avec le souvenir qui l'avait déjà ramenée.

— Mon ami, répondit-elle avec distrac-

tion, j'ai pensé que tu avais choisi ce voyage parce que tu le jugeais le mieux fait pour m'être agréable.

—Assurément, cette raison est excellente, et elle m'aurait suffi... mais j'en avais une autre.

— Ah ! voyons donc!

Et elle se rapprocha de lui avec une impatience curieuse, sûre de trouver dans la confidence qu'elle allait recevoir une diversion nouvelle aux préoccupations de son âme, et d'oublier l'amant en écoutant le mari.

Pauvre femme!

— J'avais la folie d'être jaloux, dit le capitaine, en reprenant son excellent sourire.

— Jaloux, toi? s'écria madame Bergerac, souriant à son tour, non sans embarras...

— C'était un tort, autant qu'une folie; j'en suis sûr maintenant, et je te l'avoue pour que tu me pardonnes.

— Et de qui donc étais-tu jaloux? demanda la jeune femme, cherchant dans ses souvenirs, et tout à fait délivrée cette fois de celui d'Albert.

— Tu te souviens, reprit Bergerac, de cette promenade que nous fîmes sur le quai de la Fosse, deux jours avant notre départ?

— Oui, répondit-elle à demi-voix, se sentant retomber malgré elle sous la funeste obsession, qui datait précisément de ce jour-là.

— Figure-toi, continua le mari, que je m'étais imaginé qu'un jeune homme t'avait remarquée plus que de raison à cette pro-

menade, et avait témoigné à ta vue une admiration peu discrète.

Madame Bergerac eut beau faire; le brillant fantôme d'Albert reparut devant elle dans tout son éclat.

— Je ne m'étais pas trompé, reprit le capitaine, poursuivant son œuvre fatale de la meilleure foi du monde. Le lendemain matin, en revenant de mon bord, j'aperçus devant ma porte un individu, que je crus reconnaître pour mon jeune homme de la veille.

— Vous aviez donc vu son visage à la promenade? demanda madame Bergerac, effrayée et intriguée tout à la fois.

— Hélas, non! répondit le mari, à qui la réminiscence de l'habit marron revint comme un remords; et je ne le vis pas davantage à ma porte, car le drôle disparut

avant que je l'eusse atteint, en remettant un billet à mon domestique.

— Un billet !

— Pour toi. Je m'en emparai, comme bien tu penses.

— Et vous l'avez encore ?

— Le voici.

Et, le tirant de son portefeuille, il le mit dans la main de sa femme, qui le lut, en proie à mille émotions indéfinissables.

Si ce billet eût été remis à madame Bergerac avant la conversation qu'elle venait d'avoir avec Albert, elle eût découvert peut-être, dans ses phrases lestes et suffisantes, la preuve que l'amour de ce dernier n'était qu'une fantaisie de libertin habitué à franchir tous les obstacles; mais, comme elle avait en ce moment la tête remplie des pro-

testations passionnées de l'artiste, et qu'elle voyait surtout en lui l'amant aventureux et intrépide qui traversait l'Océan pour la suivre, elle ne remarqua dans sa lettre que ces mots : « Je vous prouverai mon amour par tous les moyens qui sont au pouvoir d'un homme ; » et elle y vit la confirmation irréfragable de ce qu'elle venait d'entendre sur la dunette.

Albert gagna donc dans son opinion autant qu'il aurait dû y perdre ; et, pendant que le capitaine lui faisait ses excuses de s'être alarmé pour elle d'un danger si vague, — tout en se félicitant néanmoins d'y avoir trouvé l'occasion de l'emmener avec lui, elle n'entendit rien de tout ce qu'il put dire, et ne songea pas plus à lui que s'il eût été à cent lieues d'elle ; tant la pensée inévitable d'Albert avait envahi son âme, et

tant ses paroles avaient recommencé d'y retentir de plus belle !

La pauvre femme fit d'inutiles efforts pour entraîner son mari vers tout autre sujet de conversation. Il parla toute la soirée de sa folle jalousie, de l'inconnu du quai de la Fosse, de la lettre anonyme, de sa sécurité et de son bonheur depuis son départ, etc.; toutes choses qui rappelaient forcément et perpétuellement à madame Bergerac Albert Thorigny, rien qu'Albert Thorigny, toujours Albert Thorigny !

Elle espéra vainement se réfugier dans le sommeil; le capitaine l'endormit avec ses éternelles excuses, et il fallut qu'elle rêvât d'Albert Thorigny!

X

Les Deux Progressions.

Rien ne va vite et loin comme l'imagination, en général, et comme l'imagination des femmes, en particulier. Donnez-leur un mot, elles en feront un roman; un atome, elles y trouveront un monde. Mais, si à cette faculté créatrice et infatigable, vous ajoutez

des circonstances propres à développer encore sa fécondité et son activité : l'isolement, la solitude, le silence, l'uniformité de la vie; alors elle absorbera toutes les autres facultés à son profit, et ne connaîtra plus de bornes dans son essor, plus de mesure dans ses exagérations; tout lui sera glace ou feu, haine ou amour, sottise ou génie, faiblesse ou héroïsme.

Que sera ce donc, si vous placez la femme dans ces mêmes circonstances, à cent lieues de tout ce que la nature et la société peuvent offrir de distractions : au beau milieu de l'Océan!

Tel était le cas de madame Bergerac. Aussi, Dieu sait combien son imagination travailla! Elle ne pouvait pas avoir un point de départ plus élevé, ni un champ plus vaste; sa position était claire et indéclinable : en-

fermée jour et nuit, sans terme assuré et sans issue possible, dans le même espace de vingt pieds carrés, dans le même appartement, presque dans la même chambre, avec un jeune homme qui l'aimait, qui s'était embarqué pour un autre hémisphère afin de le lui prouver, qui venait de le lui dire, qui aurait vingt occasions par heure de le lui répéter; et cela sous les yeux et en face d'un mari! Jamais héroïne de roman fut-elle dans une situation plus intrigante, plus périlleuse, plus dramatique? Je vous le demande.

C'est aussi ce que madame Bergerac se demandait à elle-même; or, une fois lancée dans le roman, il n'y avait plus de raison pour qu'elle s'arrêtât. Croyant à la sincérité et à la profondeur de l'amour d'Albert, elle devait en faire, dans son idée et dans ses rêves... tout ce qu'elle en fit : un de ces Ro-

land qui guerroyaient dix ans de par le monde, pour la glorification de leur belle ; un de ces preux qui allaient ramasser le gant de la dame de leurs pensées sous la gueule d'un lion démuselé et rugissant, afin d'être récompensés par un sourire. Si d'Harcourt fût né dans ces temps chevaleresques, et qu'elle eût été sa contemporaine, n'aurait-il pas fait tout cela pour un regard d'elle? Ou plutôt, n'était-il pas un de ces modèles de l'amour pur, dévoué, unique, éternel, des siècles primitifs, ressuscité exprès pour elle? Abandonner ainsi tout ce qu'il avait au monde pour la suivre! Exposer sa vie (une vie déjà si frêle et déjà menacée par une complexion délicate!) à tous les périls et à toutes les vicissitudes d'une navigation lointaine, pour être auprès d'elle, pour la voir et l'entendre! Car, avait-il le droit d'espérer une autre récompense? Quelle abné-

gation! Quel désintéressement! Quel héroïsme!

Ainsi la jeune femme, livrée à ses méditations forcées et solitaires, attribuait à d'Harcourt plus de mérite encore qu'il ne s'était vanté d'en avoir, et réalisait naïvement des espérances qu'il avait à peine conçues dans sa présomption.

Cependant elle n'était encore qu'éblouie par la passion prétendue d'Albert. Il lui manquait, pour être tout à fait fascinée, de le comparer à son mari sous des rapports qui donnassent le dessous à ce dernier. C'était là le difficile; car, toute romanesque, toute inexpérimentée que fût madame Bergerac, elle avait des principes, et son affection pour le capitaine était fondée sur la plus haute estime et la plus sincère reconnaissance.

La seule pente sur laquelle elle pût glisser assez loin pour s'oublier, du moins passagèrement, c'était de mettre en parallèle d'Harcourt et son mari, au point de vue des avantages extérieurs et de ces petites qualités de détail, dont chacune n'est rien et dont la réunion constitue l'homme aimable. La fatalité s'en mêla de nouveau ; et, comme la fatalité n'est pas obligée d'être morale, elle servit encore l'amant aux dépens de l'époux. Voici comment.

Le jour du départ et les jours suivants, d'Harcourt avait gardé le modeste costume d'artiste, sous lequel il avait cru devoir se déguiser, tandis que Bergerac avait conservé la grande tenue dont la politesse lui faisait une obligation pour recevoir ses passagers et leur faire les honneurs de sa dunette. Le premier avait dû tout observer en silence, en s'observant lui-même; le second n'avait

eu qu'à parler à chacun, qu'à être prévenant envers tout le monde. Mais bientôt, l'ordre étant établi à bord tel qu'il devait y régner durant tout le voyage, Bergerac redevint peu à peu le commandant du *Magnifique*, et le prétendu artiste céda insensiblement la place au lion Thorigny.

Cette double métamorphose, ou plutôt ce double retour de l'un aux exigences de sa profession, et de l'autre à celles de sa nature, se manifesta par des modifications successives dans la tenue et dans les manières de tous les deux.

La navigation est un combat perpétuel contre les deux éléments les plus inconstants et les plus intraitables : l'air et l'eau. L'homme qui est assez savant et assez courageux pour y consacrer sa vie, a besoin d'être incessamment prêt à la lutte. Or, les

armes qu'emploie le marin contre ses terribles adversaires ne sont ni légères, ni élégantes, ni même très-propres. Ce sont (pour appeler les choses par leur nom le moins farouche) le chanvre, le bois et le fer, à leur état le plus simple et le plus rude ; le tout frotté, noirci, imprégné de poix, de bitume et de goudron.

Il faudra que cela soit ainsi, jusqu'à ce qu'on puisse traverser la mer en ballon.

Dans cette nécessité, et sous cette sujétion de chaque seconde, le moyen qu'un capitaine de navire, obligé de mettre souvent la main aux manœuvres, conserve dans son extérieur toute l'élégance désirable? Le moyen même qu'il y songe sans folie ou sans ridicule? Que ferait un bel habit parmi ces câbles et ces toiles, ces barres et ces anneaux de fer? Quels gants tiendraient contre

ces planches goudronnées? Ajoutez toutes les intempéries de l'air et des saisons, plus rigoureuses et plus inévitables là que partout ailleurs; l'eau qui tombe du ciel et l'eau qui rejaillit de la vague, les brouillards périodiques du matin et du soir, la grêle, les vents, la foudre, qu'il faut braver sans défense et sans abri possibles.

Aussi, le même homme qui se fait beau pour vaincre ou mourir, le poignard d'une main et le porte-voix de l'autre, quand un vaisseau étranger le menace ou l'aborde et qu'il s'agit de l'honneur de son drapeau; ce même homme se dépouille de ses insignes ou les couvre avec soin, lorsqu'il n'est question que de se battre contre la tempête et de défendre les planches de son navire. Le sang de l'ennemi ou le sien embellirait son uniforme; l'eau et le goudron ne feraient que le tacher.

Ceci explique le changement forcé qui dut s'opérer dans l'extérieur de Bergerac, à mesure qu'il rentrait dans ses fonctions et dans ses habitudes de capitaine.

Ce changement fut aussi sensible et aussi convenable que possible chez un homme habitué au luxe comme Bergerac; mais ce qui en fit ressortir toutes les gradations et finit par le rendre frappant, ce fut la métamorphose qui eut lieu en même temps, et en sens inverse, dans la tenue d'Albert Thorigny.

Madame Bergerac, sur qui cette double progression pouvait produire un effet si dangereux, à l'état où était déjà son âme, la remarqua surtout, à partir du jour où elle eut avec son mari la scène qu'on vient de lire; et ce fut malheureusement dès lors que la comparaison devint plus désavantageuse au capitaine.

Jusque-là, ayant trouvé le temps sûr et abandonné à M. Ledru la responsabilité du commandement, Bergerac s'était contenté de substituer à son habit une redingote quelque peu négligée, mais encore élégante. Le lendemain, il endossa une houppelande de bord, vêtement très-confortable, sans doute, mais dans lequel l'agréable commençait à être sacrifié à l'utile, et qui avait pour le capitaine, — attendu son embonpoint naissant, — l'inconvénient spécial de gâter sa belle et haute stature.

Au moment même où il parut pour déjeuner, dans ce costume, d'Harcourt sortit de sa chambre, vêtu d'un pantalon de casimir noir et d'un habit vert, à boutons d'or ciselé ; fermé jusqu'au milieu de la poitrine, de façon à dessiner sa taille élancée, et à laisser voir les bords d'un gilet de soie blanche, croisé sur le linge le plus fin et le plus blanc.

En entrant dans le salon, il commença par saluer madame Bergerac, d'assez près pour se faire remarquer d'elle; puis il sourit légèrement, en donnant la main au cataine, et il fit en sorte de s'asseoir à table auprès de lui, en face de sa femme, afin que le contraste ne pût échapper à cette dernière.

Quelques jours après, Bergerac, s'étant vu forcé par le gros temps de substituer à sa houppelande un vêtement plus solide encore, et de se coiffer de la casquette plate à mentonnières, qui entre dans la petite tenue des officiers de marine, Albert saisit l'occasion pour s'armer, de pied en cap, de sa toilette la plus nouvelle et la plus irrésistible.

Enfin, un autre jour, madame Bergerac se tenait assise toute seule sur la dunette;

elle était occupée à lire dans les nuages, suivant sa coutume, depuis que sa gaieté avait cédé la place à la mélancolie ; et elle rêvait aux nouvelles instances dont Albert l'avait poursuivie pendant toutes les journées précédentes.

Il était environ quatre heures de l'après-midi ; le soleil, après avoir embrasé l'atmosphère, venait de disparaître, enveloppé dans d'épaisses et lourdes vapeurs ; la mer, qui moutonnait au loin, imprimait de temps en temps de fortes secousses au navire, et tout présageait un orage.

La jeune femme contemplait, avec un plaisir sombre et inquiet, cet état convulsif et incertain de la nature, si bien en rapport avec celui de son âme.

Tout à coup le tonnerre commence à gronder dans l'éloignement, et de larges

gouttes d'eau s'étalent çà et là sur le parquet de la dunette. Madame Bergerac sort en sursaut de sa contemplation pour s'apercevoir que la pluie va gâter sa robe ou déranger sa chevelure, et elle se hâte de gagner l'escalier.

Mais, au moment où elle met le pied sur la première marche, quelque chose de noir et de luisant, qui monte rapidement vers elle, la fait reculer de surprise et de peur.

— Ah! c'est toi, Juliette? descends vite, car voici un coup de temps qui ne plaisantera pas, dit une voix brusque, que la jeune dame est tout étonnée de reconnaître pour celle de son mari.

C'était Bergerac en effet.

Ayant prévu l'orage de plus loin que sa femme, il venait de s'affubler du costume

analogue à la circonstance : un chapeau de cuir bouilli, un manteau de toile cirée, et de grosses bottes pour se maintenir contre le roulis; costume qui le rendait fort beau comme capitaine, mais épouvantable comme mari.

Tout cela froissa au passage la robe de soie et le fichu brodé de la jeune femme, de façon à lui faire pousser un cri plein d'une terreur coquette.

Le capitaine sourit de son émotion; il la baisa au front, tout en la heurtant un peu du bord de son chapeau; et s'élançant d'un bond sur son banc de quart, il envoya, d'une voix tonnante, à travers son porte-voix, un ordre baroque, fortifié d'un juron qui fit retentir tout le navire.

Le juron est encore un de ces inconvénients du métier, auquel l'officier de marine

le plus délicat ne peut se soustraire, attendu que c'est pour le matelot le souverain mobile de l'obéissance.

La belle dame se précipita sous la dunette, toute frissonnante encore de ce qu'elle venait de voir; et, en entrant dans le petit salon, quelle fut la première chose qu'elle aperçut? Albert Thorigny, seul, à demi étendu sur le divan, dans le négligé le plus ravissant du monde, et parfumant toute la pièce avec la fine essence qu'il respirait dans un petit flacon d'or, pour chasser l'odeur du brouillard!...

Pauvre Bergerac!

XI

Un Baiser sur la Main.

Quelques jours plus tard, à la même heure et presque à la même place, Bergerac était sur la dunette. Le ciel et la mer étaient redevenus calmes et purs, et *le Magnifique* filait vent arrière, toutes voiles dehors.

Le capitaine, à demi renversé sur le banc

de quart, les jambes nonchalamment croisées, tenait de sa main gauche une riche pipe d'écume, montée en or, et appuyait sa main droite à la roue du gouvernail.

C'était plaisir de le voir savourer ainsi le double bonheur de fumer son plus pur Saint-Christophe et de gouverner lui-même son beau trois-mâts.

Passant d'une jouissance à l'autre, tantôt il aspirait lentement les délicats parfums du long tuyau de sa pipe, pour les renvoyer en grosses bouffées de fumée blanche et tournoyante, au milieu desquelles il se noyait avec délices, comme un pacha dans le nuage embaumé du narguiléh; tantôt il se faisait un jeu d'imprimer une direction nouvelle à son navire, de soumettre à son caprice cette énorme machine flottante, de la voir obéir aux moindres mouvements de

son bras, comme un cheval obéit à la bride, comme un jouet cède à la main d'un enfant. En un mot, le capitaine avait tout l'air, en ce moment, de l'homme le plus satisfait des quatre parties du monde; et quiconque eût pu lire dans son âme y eût trouvé plus de contentement encore que n'en exprimaient son visage et son attitude.

« En vérité, se disait-il en lui-même, je « suis un enfant gâté du sort, et je ne sau« rais demander au Ciel plus qu'il ne me « donne. J'ai sous les pieds, et à moi seul, « le plus magnifique bâtiment d'une des plus « grandes rades de France; je m'y fais por« ter d'un bout du monde à l'autre, non « point, comme la plupart de mes confrères, « pour vivre et accomplir ma destinée, mais « comme un roi dans sa litière, pour me « distraire et me promener suivant ma fan« taisie; ce qui ne m'empêche point de ver-

« ser dans mon coffre-fort, au retour de
« chaque campagne, quelques milliers de
« bons quadruples.

« J'ai, dans ce beau navire, une femme
« plus belle encore, qui changerait en plai-
« sirs de chaque jour, de chaque minute,
« les fatigues et les ennuis de la navigation,
« si la navigation en avait pour moi. Je
« m'en vais de Nantes à Smyrne avec cette
« femme près de moi, à mes pieds, sur mes
« genoux, dans mes bras; je n'entends que
« sa voix, quand le vent mugit; je ne vois
« que son regard et son sourire, quand le
« ciel est sombre et menaçant; je ne sens
« que ses caresses, quand la mer me secoue
« en grondant sous ma dunette; car cette
« femme m'aime assez pour être heureuse
« de traverser avec moi l'Océan.

« Après avoir tremblé un instant pour
« elle, je suis d'autant plus tranquille sur

« sa fidélité, d'autant plus assuré que son « cœur est à moi seul, que toutes les pen- « sées de son âme m'appartiennent, aussi « bien que toutes les perfections de sa « beauté. »

En formulant cette dernière idée dans sa tête, Bergerac abaissa son regard vers une petite ouverture vitrée, pratiquée dans le parquet de la dunette pour donner du jour au salon. Il venait d'y laisser sa femme, et pendant que son esprit s'occupait d'elle, ses yeux cherchèrent naturellement à la revoir.

Il la vit en effet; mais, autant que le permit le nuage de sang qui passa sur sa vue, il ne la vit pas seule comme il l'avait quittée.

Quelqu'un était à genoux devant elle, et ce quelqu'un était Henri d'Harcourt!

Le jeune artiste, allant chez les Turcs

peindre des portraits et des costumes, s'occupait pour le moment à baiser la main de madame Bergerac...

Il est vrai que celle-ci s'en défendait de son mieux, et le repoussait avec une vertueuse indignation !

L'homme qui verrait un éclair traverser un ciel serein, et la foudre tomber à ses pieds, ne serait pas plus horriblement surpris que ne le fut notre capitaine.

Il bondit sur son banc de quart par un mouvement électrique, et, pendant que sa pipe tombait sur le parquet, brisée en mille éclats, — une pipe de vingt-cinq louis ! — la roue du gouvernail, abandonnée par sa main, tourna sur elle-même, au point d'imprimer au navire une brusque et dangereuse déviation.

— Eh bien ! cria le timonier accouru de l'avant, vous vous endormez, capitaine?

— Au contraire, dit sourdement Bergerac, je me réveille!...

— Timonier, ajouta-t-il, reprenez la roue.

Le matelot obéit, tout étonné d'avoir pu trouver en défaut la science et le sang-froid de son commandant.

Alors celui-ci se dirigea vers l'entrée de la dunette, paraissant rouler dans son esprit un projet sinistre...

Heureusement quelqu'un le rencontra au bord de l'escalier.

Si c'eût été d'Harcourt... il était mort peut-être! Mais c'était madame Bergerac. Le capitaine se contint. Sa femme se dérobait évidemment aux instances du peintre; il trouva dans cette persuasion quelque adoucissement à sa colère, et il eut la force de parler à Juliette, comme s'il n'eût pas remarqué

combien elle était émue, et comme s'il n'eût pas été lui-même bouleversé dans tout son être.

— Où allez-vous? demanda madame Bergerac d'une voix tremblante, qu'elle s'efforça vainement de raffermir.

— Je cherche... mon lieutenant, répondit au hasard le capitaine, d'un ton qui la rassura pleinement; car elle ne comprit pas la terrible ironie de cette parole!

XII

La Pièce de Conviction.

Bergerac était un de ces puissants caractères qui ont d'autant mieux appris à se dominer qu'ils se connaissent plus violents.

Quelques tours sur le pont calmèrent les bouillonnements de son sang, et le mirent en état de raisonner avant d'agir.

Deux questions bien simples se posaient devant son esprit : d'Harcourt était-il seul coupable, ou madame Bergerac l'avait-elle encouragé ? Le second cas lui sembla si peu probable, qu'il s'y arrêta à peine, sauf à y revenir plus tard par un examen sérieux. C'était donc la première question qu'il fallait approfondir.

D'abord quel était au juste M. d'Harcourt? Les mystères, les métamorphoses et les contradictions que le capitaine avait jusqu'alors prises pour des originalités du personnage, commençaient à acquérir, dans son idée, une signification plus grave. Il y soupçonnait vaguement des ruses et des procédés de séduction ; il n'eut même pas besoin de réfléchir longtemps sur certaines particularités de la tenue et des manières de son jeune passager, pour présumer que l'artiste pouvait bien ne pas en être un. Seulement, à

partir de cette donnée, ses conjectures devenaient plus confuses et plus inquiétantes, et il arrivait à s'adresser cette question :

— Cet homme se serait-il donc déguisé et embarqué pour faire la cour à ma femme? Et alors où cela remonterait-il?

Pente funeste et sans limite, par laquelle le capitaine se sentait retomber dans le labyrinthe de soupçons furieux et d'incertitudes poignantes, qu'il avait si péniblement pressentis à Nantes, la veille de son départ.

En tous les cas, la première chose à éclaircir dans ce chaos, c'était le mystère dont s'enveloppait d'Harcourt.

L'honnête second, M. Ledru, qui l'avait reçu et inscrit comme passager, pouvait fournir quelques renseignements sur cet objet; le capitaine alla le trouver.

M. Ledru était un de ces hommes droits, simples et francs, qui ne connaissent que leur consigne, et qui ne sortent jamais de leur métier ; n'ayant pas trop pour ce double objet de la dose d'intelligence et de sentiment que leur a départie le Créateur.

Aucune société, aucune affaire, n'irait sans ces gens-là, qui ont un seul mérite, mais un mérite immense : l'abnégation.

M. Ledru poussait la sienne jusqu'à ne se croire que l'instrument passif de son capitaine (ou *captaine,* comme il disait dans son langage inculte et concis), alors même que celui-ci lui abandonnait tout soin et toute responsabilité à bord. Bergerac, d'ailleurs, plein d'une juste estime et d'une sincère amitié pour son lieutenant, lui faisait partager depuis plus de dix ans les bénéfices de ses voyages, en lui abandonnant, comme on

sait, toute espèce de gain sur la pension des passagers. Aussi, quand ceux-ci étaient assez nombreux pour remplir les chambres de la dunette, M. Ledru s'immolait de la meilleure grâce du monde à leur commodité et à son propre intérêt, en se logeant dans une étroite et sombre cabine qu'il s'était fait pratiquer, pour ces occasions-là, à l'arrière de l'entre-pont.

C'est ce qui était arrivé pour le voyage de Smyrne, et ce fut dans cette humble cellule que Bergerac rendit visite à son lieutenant.

Il le trouva occupé à revoir, à la lueur d'une lampe fumeuse, les registres du comptable.

En entendant venir quelqu'un, M. Ledru, suivant son usage, mit sa main sur son œil pour s'assurer qui ce pouvait être.

— Ah ! c'est vous ? captaine, dit-il, aussitôt qu'il eut reconnu Bergerac.

Il se leva de sa chaise, l'offrit obséquieusement à son supérieur, et s'assit lui-même sur l'unique escabeau qui complétait son mobilier.

Bergerac, qui maniait à son gré l'esprit du digne homme, amena en deux tours de phrases la conversation sur Henri d'Harcourt.

M. Ledru en dit toute sorte de bien. Le brave homme passait sa vie à faire l'éloge de tout le monde en général, et des passagers en particulier.

— Il m'est venu un soupçon, dit le capitaine, d'un ton assez indifférent pour dissimuler parfaitement son arrière-pensée, — chose facile, du reste, avec le lieutenant.

— Quel soupçon, captaine ?

— J'ai des raisons de croire que ce jeune homme nous a trompés sur le but de son voyage, sur sa qualité, et peut-être même sur son nom.

M. Ledru ouvrit ses petits yeux gris, de manière à les rendre ronds et inquiets comme des yeux de lapin ; et, posant ses deux mains sur ses cuisses, il regarda quelque temps Bergerac.

— Vraiment, captaine ? dit-il enfin d'un ton peu convaincu ; eh ! qui peut vous faire penser cela ?

— Bien des choses, répondit Bergerac.

Et allant tout droit au fait :

— Monsieur Ledru, reprit-il, comment ce M. d'Harcourt s'est-il présenté à vous pour s'embarquer à notre bord ?

— Ma foi, captaine, comme tout le monde se présente dans ce cas-là ; seulement il m'a paru fort empressé de partir avec nous, quoiqu'il s'en fût avisé un peu tard, et il n'a point marchandé sur le prix du passage, comme M. d'Argentières.

— Il ne vous a pas montré ses papiers ?

— Ses papiers, captaine ? Vous sentez bien que cela regarde la police, et qu'il n'est pas dans nos procédés...

— C'est juste.

— Je me suis contenté de le prier de s'inscrire, à la suite de ses compagnons de voyage, sur mon livre des passagers. J'ai ce livre ici, captaine ; si vous voulez y jeter un coup d'œil, rien n'est plus facile.

Et, sans attendre la réponse de Bergerac, l'honnête second tira de dessous son hamac

un livret relié en parchemin et fermé par deux bouts de ficelle goudronnée.

Il l'ouvrit à la page où s'était inscrit Henri d'Harcourt, et il mit cette page sous les yeux de son chef, en l'éclairant du mieux qu'il put avec sa petite lampe.

— Voici, captaine, dit-il... une jolie petite écriture, originale et chiffonnée comme celle d'une femme.

Bergerac avait d'abord jeté sur le registre un regard distrait et négligent, n'espérant rien y découvrir.

Mais, en parcourant la page, ce regard s'anima tout à coup et sembla dévorer chaque mot...

Un souvenir subit, un rapport étrange, venait de frapper l'esprit et les yeux du capitaine.

Cette écriture, trop caractéristique, trop individuelle pour être confondue avec toute autre, était la même que celle du billet intercepté par Bergerac à Nantes!

Il s'en assura tout à fait par une confrontation aussi rapide qu'attentive, et sortant tout à coup, il laissa M. Ledru stupéfié de cette scène, mais incapable de chercher à en deviner la cause par la réflexion la moins indiscrète.

Bergerac sait donc tout! Et il peut apprécier la valeur d'un pressentiment! Ce jeune homme qu'il vient de voir, baisant la main de sa femme, est le même qu'il avait remarqué sur le quai de la Fosse, qui s'était récrié d'admiration devant la beauté de Juliette, qui avait cherché le lendemain à lui faire parvenir ce billet doux.

Ainsi, cet homme n'est pas un artiste voya-

geant pour étudier des costumes ! C'est quelque don Juan au petit pied, courant après les femmes pour les séduire ; c'est un de ces adversaires du bonheur et du repos de Bergerac, que le petit démon à deux faces lui a signalés pendant ce cauchemar dont on se rappelle les tortures ! Le séducteur s'est embarqué sur le navire de Bergerac pour faire la cour à madame Bergerac ! En croyant fuir l'ennemi, le capitaine l'a pris à son bord ; il l'a enfermé pour deux mois avec lui et sa femme ! Fatalité ! fatalité !...

Que fera-t-il ? Ira-t-il frapper le traître, comme un voleur qu'il a surpris la main dans sa bourse ? Lui dira-t-il en face qu'il est un imposteur, et se battra-t-il avec lui ? — Non ! car Bergerac avait déjà tué un homme !...

Il faudra du moins, certes, qu'il se venge d'une façon ou d'une autre !

Mais avant tout, où en est la fidélité de sa femme? Où en est son propre honneur?

Quand Bergerac eut bien roulé toutes ces pensées en lui-même, comme un blessé qui tourne le fer dans sa plaie, il comprit que, pour sa sûreté comme pour sa vengeance, le plus grand sang-froid lui était nécessaire, et il trouva encore la force de réfléchir.

Il n'eut pas besoin de le faire longtemps pour se poser ce dilemme : — Ou ma femme est plus ou moins complice de la ruse de cet homme, ou elle n'est que l'objet passif et innocent de ses coupables poursuites. Dans le premier cas, elle est indigne de moi, car elle est alors d'une dissimulation qui va jusqu'à la fourberie; dans le second cas, elle n'a besoin que d'être garantie d'une importunité offensante, ou d'une fascination

sans conséquence. — Demain matin, ajouta-t-il pour conclusion, je saurai à quoi m'en tenir !

Là-dessus, il rejoignit sa femme sur la dunette, et il alla dîner ; dissimulant assez bien pour lire dans l'âme d'Albert et de madame Bergerac, sans laisser à personne le moyen de lire dans la sienne.

VOYAGE D'UN LION.

Troisième Partie.

LE COMBAT ET LA VICTOIRE.

XIII

Un Homme précieux.

Honnête lecteur et pudique lectrice, qui avez la bonté de prendre intérêt à la vertu de madame Bergerac, je me hâte de calmer les craintes que vous avez pu concevoir sur le sort de cette fleur délicate, au-dessus de laquelle voltige depuis un mois un papillon si perfide et si séduisant.

La fleur a résisté noblement jusqu'ici, mais le papillon, repoussé avec douceur, voltige plus près que jamais de la fraîche corolle qui attire ses ailes.

En d'autres termes (puisqu'il faut que ces sortes de choses soient clairement établies), madame Bergerac aurait peut-être, avec un peu de fermeté, empêché Albert de lui baiser la main, mais elle ne lui en a certes point donné la permission.

Cela s'est fait par surprise, de façon à ce que la jeune femme n'ait pas de remords, et le jeune homme pas de découragement.

Du reste, la fascination de la première est complète ; il lui faut tous ses principes pour se défendre; et, si les occasions se renouvellent, et que Bergerac ne fasse pas bonne garde, je ne sais pas trop ce qui arrivera...

Après une observation profonde des ma-

nières de d'Harcourt envers sa femme, et une conversation plus ou moins adroite avec celle-ci, le capitaine se trouva confirmé dans la conviction que son honneur n'avait souffert aucune atteinte, et que la vérité était dans la seconde supposition du dilemme qu'il s'était posé. Cette assurance, en lui inspirant plus d'indulgence pour sa femme, ne fit qu'ajouter à son indignation contre son rival; mais il comprit qu'un éclat prématuré ne ferait que lui ôter les avantages immenses que ses découvertes lui donnaient sur son ennemi.

Alors il conçut un projet de châtiment, mystérieux et neuf, également propre à satisfaire sa vengeance, à humilier son rival, et à dessiller pour jamais les yeux de madame Bergerac.

Ce projet n'avait qu'un défaut, c'est qu'il

ne pouvait s'exécuter immédiatement (on verra pourquoi); mais voici ce que se dit le capitaine :

— D'ici à quelques jours, rien d'aussi facile, dans l'étroit espace de ma dunette, que de surveiller mon homme d'assez près pour lui rendre matériellement impossible toute tentative offensante contre ma femme, et même tout entretien particulier avec elle. Si, dans cet intervalle, j'entrevois la moindre occasion de le châtier avec avantage, je serai toujours à même d'en profiter; sinon, mon projet devient merveilleux, et l'honneur de la guerre me reste bien plus sûrement encore, car j'aurai obtenu le grand point : j'aurai évité l'éclat!

Le raisonnement était certes parfait; mais l'entreprise était bien hardie, et Bergerac, malgré toutes ses certitudes et toute son ha-

bileté, ne laissait pas que de jouer fort gros jeu !

Il s'agissait pour lui, principalement et avant tout, d'organiser dans les moindres détails sa surveillance quotidienne, de manière à la rendre aussi sûre qu'invisible, sans avoir besoin de se fier à d'autres qu'à lui-même. Pour cela il fallait renoncer aux fonctions de commandant, et abandonner entièrement la direction et le sort du *Magnifique* au lieutenant et à l'équipage ; chose praticable tant que le navire continuerait sa course aussi heureusement qu'il l'avait commencée ; mais si un accident fâcheux, si une de ces tempêtes inattendues, trop fréquentes dans les parages où ils allaient entrer, venait à interrompre subitement cette traversée paisible et à réclamer à la fois toute la science et tout le talent du chef, toute l'expérience et toute l'activité des subalternes, Bergerac au-

rait-il la force, aurait-il le droit, de confier à un autre la responsabilité d'un moment si critique et le salut de son équipage, de ses passagers et de sa femme?

Le capitaine ne deviendrait-il pas alors le rival le plus terrible du mari? Le soin du navire et le soin de l'honneur ne se combattraient-ils point? Et lequel l'emporterait sur l'autre?... Cruelle alternative qu'il fallait s'épargner, intérêts également graves, qu'il était urgent de concilier d'avance.

Mais comment concilier ce qui semblait inconciliable? Bergerac eut beau se creuser la tête, il ne trouva qu'un moyen pour cela : l'admission d'un second dans ses affaires.

Il n'aurait pu, néanmoins, se décider à cette mesure extrême, s'il n'avait eu à son bord un homme fait exprès pour le cas en question : un homme capable de partager la

surveillance sans songer seulement à partager le secret.

Cet homme unique était le contre-maître Anspect.

Quoiqu'il arrive un peu tard dans cette histoire, l'importance du rôle qu'il va jouer commande quelques détails sur son compte, et d'ailleurs la figure vaut certes le portrait.

Maître Anspect ne brillait pas par le physique, et sous ce rapport c'était bien le *loup de mer le plus culotté* qui fût à bord du navire de Bergerac.

Figurez-vous une tête plate, plus large que longue ; point de crâne, — ou si peu, que les cheveux et les sourcils se confon-

daient, étant d'ailleurs les uns et les autres d'un rouge également doré; — une paire de favoris du même rouge, clairs et frisés naturellement, donnant au tour du visage, par leur prolongement, la forme d'un triangle isocèle; deux yeux jaunes, dont les paupières retournées montraient leur doublure rose; une bouche si large, qu'elle laissait à peine de la place aux joues; un nez écrasé, rivalisant de largeur avec la bouche, et, par-dessus tout cela, une peau plus dure et plus racornie que du cuir passé trois fois au tan.

Ces différentes parties formaient un tout dont il serait difficile de donner une idée; et, comme si maître Anspect n'eût pas trouvé encore sa physionomie assez caractéristique, il avait l'habitude d'entasser, dans les concavités de ses mâchoires, une telle quantité de chiques de tabac, que leur vo-

lume ajoutait à la joue une proéminence énorme.

Cette loupe factice était d'un effet d'autant plus prononcé, qu'à son sommet s'élevait une verrue à triple tête, ornée de quelques poils respectés du rasoir.

Du reste, le contre-maître jouissait d'une taille qui était loin de répondre à cette tête imposante ; il avait en tout quatre pieds neuf pouces; de sorte qu'un chien de Terre-Neuve, dont il avait fait son compagnon, à la vie à la mort, était obligé de se baisser pour baiser maître, quand il se dressait devant lui sur ses pattes de derrière.

Cette supériorité du chien semblait quelquefois humiliante à maître Anspect; mais l'homme pardonnait à la bête, en faveur d'une amitié de dix-sept ans.

Cette amitié touchante vous représente déjà le caractère de maître Anspect, et vous

annonce qu'il était beaucoup mieux doué au moral qu'au physique.

En effet, maître Anspect était le meilleur enfant du bord. Il n'aurait pas donné un soufflet au moindre mitron, et il était idolâtré des mousses, qui passaient leurs loisirs à lui sauter sur le dos ou à se faire porter debout sur ses deux mains.

Cette espèce de tour de force était la récréation habituelle du contre-maître, et le seul bonheur qu'il parût apprécier ici-bas, après celui de chiquer du caporal.

Je me trompe, maître Anspect connaissait encore une jouissance supérieure à ces deux dernières, c'était celle d'obéir à ses chefs. L'obéissance ponctuelle et passive était sa manie. Quand ses supérieurs n'avaient rien à lui commander, il allait se faire donner des ordres par ses inférieurs; et, si cette ressource lui manquait encore, il re-

courait à son chien, qu'il avait dressé à cet effet.

Cette faculté d'obéissance était accompagnée, chez le contre-maître, d'une faculté non moins rare, celle de ne jamais raisonner sur ce qu'on lui commandait. Il exécutait l'ordre le plus étrange, le plus inattendu, le plus difficile, sans que son esprit s'en occupât, avec la machinale docilité d'un automate ; et quand la chose était faite, il ne s'en souvenait pas plus que s'il n'en eût jamais été question.

Vous jugez maintenant, pour revenir à Bergerac, quel homme précieux c'était pour lui que maître Anspect.

Au moment où le capitaine fit demander

le contre-maître, celui-ci était occupé à servir le déjeuner de son chien.

Il suspendit ces touchantes fonctions, en entendant prononcer le nom de son capitaine, donna un petit coup de main sur la tête de l'animal, comme pour lui faire ses excuses et l'engager à déjeuner seul; passa deux doigts dans ses favoris, et courut vers l'arrière.

Bergerac, qui attendait Anspect au bas de la dunette, l'accueillit avec un sourire de bienveillance, auquel le maître ne parut pas prendre garde, préoccupé qu'il était de l'ordre dont il allait être gratifié.

— Qu'est-ce que vous avez à me commander, mon capitaine? demanda-t-il, suivant sa formule ordinaire.

Bergerac lui fit signe d'approcher; et, le prenant par un bouton de sa veste, — fa-

veur qui l'aurait fait rougir, si la chose eût été possible :

— Maître Anspect, lui dit-il à demi-voix, il y a longtemps que je vous connais pour un matelot exact et fidèle.

Le contre-maître ne répondit rien; il ne comprenait pas les éloges : cela n'était pas un ordre, et il attendait un ordre.

— J'ai à vous confier, reprit le capitaine, une mission...

Une mission?... Quoique ce mot fût bien honorable, il annonçait quelque chose. Le brave homme commença à dresser l'oreille, comme un chien qui sent le gibier : il avait senti venir le commandant.

— Une mission, continua Bergerac, qui exige toute votre attention et toute votre ponctualité...

Mission... attention... ponctualité, tout cela était fort beau... mais l'ordre ! l'ordre ! quand donc arrivera-t-il ? Maître Anspect aurait volontiers crié : Au fait ! au fait ! comme le juge des *Plaideurs.*

— Écoutez-moi, dit le capitaine après une pause.

— Enfin ! pensa le matelot.

— Oui, mon capitaine, répondit-il avec l'aplomb d'un homme qui rentre dans son droit.

— Vous voyez bien ce signe que je vous fais ?

Bergerac porta sa main droite vers son épaule, comme pour indiquer quelque chose derrière lui.

— Je vois, mon capitaine.

— Vous reconnaîtrez ce signe toutes les fois que je le ferai ?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien ! toutes les fois que je le ferai, voici ce que vous ferez vous-même :

Les yeux de maître Anspect rayonnèrent de joie, et toute son attitude exprima le bien-être; il allait entrer en pleine jouissance.

Le capitaine reprit d'une voix accentuée :

— Vous irez vous placer, sans faire semblant de rien, — comme pour exécuter une manœuvre que je vous aurai commandée, — dans le canot qui est suspendu à l'arrière, au-dessous du couronnement.

— Oui, mon capitaine.

— On peut voir de là, sans être vu, par les sabords de l'arcasse, ce qui se passe dans le salon de la dunette et dans ma chambre.

— Oui, mon capitaine.

— Vous regarderez de tous vos yeux dans l'un et dans l'autre.

— Oui, mon capitaine.

— Si une femme s'y trouve, et que vous y voyiez paraître quelqu'un avec elle, vous m'avertirez immédiatement par un petit coup de sifflet.

— Oui, mon capitaine.

— Et vous vous laisserez tuer, plutôt que de rapporter un seul mot de ce que je viens de vous dire ?

— Oui, mon capitaine.

— Allez... c'est entendu... quand je vous ferai ce signe !...

Bergerac espérait bien n'être jamais obligé de le faire ; mais tout se trouvait ainsi prévu, dans le cas où il serait forcé de négliger sa femme pour son navire.

Maître Anspect s'en retourna comme il était venu, n'ayant retenu des paroles du capitaine que ce qui constituait rigoureusement sa consigne, et n'y trouvant pas plus de sujet de réflexion que si on lui eût dit d'aller prendre un ris dans le grand hunier.

A partir de ce moment, on put voir, à toute minute, sur le pont du *Magnifique*, un homme invariablement tourné vers le capitaine, et le suivant des yeux dans ses moindres gestes et ses moindres mouvements.

C'était le contre-maître Anspect qui attendait le signe convenu.

Cette occupation absorbait tellement le digne homme, qu'il en oubliait le boire et le manger, et qu'il négligeait jusqu'à son chien de Terre-Neuve.

XIV

Encore le Diablotin.

Trois jours se passèrent sans autres événements, à bord du *Magnifique,* qu'une migraine de madame d'Argentières, la chute d'un de nos Smyrniotes, à la suite d'un tour de force trop caractérisé, et quelques scènes de dépit amoureux entre M. Champlein et mademoiselle Hyacinthe.

Pendant ce temps-là, le navire avait poursuivi sans accident sa course rapide, et il commençait à se rapprocher des belles rives de la Méditerranée, dont sa proue fendait paisiblement les eaux bleues et transparentes.

Bergerac voyait avec une joie inquiète arriver le moment d'exécuter son mystérieux projet; mais, en attendant, il avait beau savourer, par anticipation, le plaisir de la vengeance; il avait beau assurer par lui-même le présent et compter sur l'avenir : sa sécurité était compromise et son bonheur empoisonné. Il avait des accès de chagrin, il avait même des moments de remords, et il s'accusait sérieusement de s'être créé des sujets de jalousie véritable par une première jalousie sans objet réel.

Une nuit que, fatigué d'une journée brû-

lante, il s'était endormi d'un sommeil agité, après avoir vainement cherché un baume à sa plaie secrète sur le front toujours pur de sa femme, il fit un rêve qui pourra donner une juste idée du nouvel état de son âme.

Il lui sembla revoir ce petit démon qui l'avait tant tourmenté l'avant-veille de son départ, dans ce cauchemar que vous vous rappelez sans doute.

Le lutin, armé toujours de sa double face grimaçante et farouche, de son poignard et de ses grelots, se tenait, comme la première fois, debout sur le lit du capitaine, le narguant et le menaçant tour à tour; puis, tournant vers lui son visage sérieux, et lui montrant encore Juliette endormie, il lui murmurait les paroles suivantes :

« Tu t'es trompé, mon capitaine, tu t'es « trompé, en croyant mettre ta femme à l'a-

« bri des amoureux dans ton navire. Les « amoureux se trouvent partout où il y a « une belle femme; et tu vois qu'en croyant « les dérouter merveilleusement, tu n'as « fait qu'enfermer le plus dangereux dans « ton ménage.

« Comment as-tu fait cela, mon capitaine? « Si tu n'avais plus ta raison, pourquoi n'as-« tu pas préféré pousser la folie jusqu'au « bout en emmenant ta femme seule avec « toi; et, si tu étais encore dans ton bon « sens, comment n'as-tu pas compris qu'il « valait mille fois mieux la laisser à Nantes, « au milieu de cent adorateurs, que de l'em-« barquer dans ton navire avec un seul « jeune homme?

« A Nantes, elle aurait eu plus de distrac-« tions encore que de courtisans; elle au-« rait eu le monde, dont les frivolités sau-« vent vingt fois plus de vertus qu'elles n'en

« perdent. Si elle avait reçu, le matin, dans « son salon, les déclarations de tes rivaux, « elle n'aurait pas eu le temps d'y songer « pendant le reste du jour; si elle les avait « reçues le soir, au milieu du tourbillon de « la contredanse ou de la valse, elle n'aurait « pas eu la force d'y rêver pendant le reste « de la nuit. Du moins, l'une aurait fait ou- « blier l'autre, ou cela serait devenu un jeu, « et c'est en jouant, mon capitaine, qu'on « pèche le moins ici bas!

« Au pis aller, ta femme aurait peut-être « fait un peu la coquette pour se désen- « nuyer de ton absence; elle se serait laissé « adorer par quelque beau soupirant bien « niais, qui se serait nourri de sa propre ex- « tase, et qu'un coup d'éventail sur les doigts « y aurait fait rentrer s'il s'était avisé d'en « sortir : — le beau malheur pour toi, mon « capitaine!

« Au lieu de cela, qu'as-tu fait de ta femme?
« Tu l'as emprisonnée pour deux mois avec
« un jeune homme, sans autre distraction
« pour son esprit que l'aspect de vagues pas-
« sant, l'une après l'autre, le long d'un na-
« vire, et la conversation de braves gens plus
« monotones que ces vagues; — sans autre
« distraction pour son cœur que les petits
« soins d'un mari qui n'en est plus un, tant
« il est forcé d'être, avant tout, capitaine à
« son bord!

« Comment n'as-tu pas prévu les mille
« dangers d'une position pareille? Comment
« n'as-tu pas songé que ta femme a vingt
« ans à peine, que son imagination (ta plus
« redoutable ennemie) serait obligée de suf-
« fire seule à toute l'activité de son âme, dans
« cette vie uniforme et calme d'une traver-
« sée, au milieu des solitudes immenses de
« l'Océan? — Que cette imagination, privée

« d'aliments, s'emparerait nécessairement « de ce jeune homme, placé face à face avec « elle, pour en faire un Adonis, s'il avait « quelque beauté; un héros de roman, s'il « avait de la mélancolie au cœur et de la pâ- « leur au visage?

« Comment n'as-tu pas songé que ce jeune « homme, fût-il de glace, ne trouverait rien « de mieux à faire que d'aimer ta femme, et « rien de si naturel que de le lui dire,—quand « ce ne serait que pour passer le temps et « jeter quelque intérêt sur son voyage; et « comment n'as-tu pas deviné que, dans un « tel cas, cette femme ne pourrait se dis- « penser d'entendre, s'empêcher de voir, « se défendre de rêver... si elle ne faisait pas « davantage; — que, si ton honneur n'é- « tait pas atteint, ton repos du moins serait « troublé, et que ce n'était pas la peine alors « d'emmener ta femme à Smyrne!... »

Ces remontrances du diablotin étaient d'autant plus poignantes pour Bergerac, qu'il y reconnaissait vaguement le nouveau langage de sa conscience.

Il avait subi pendant plus de deux heures la présence du lutin et l'obsession du fatigant sommeil qui l'avait amené, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par une réalité non moins désagréable que son rêve.

Une voix, qu'il reconnut pour celle de M. Ledru, hélait par un porte-voix, de l'ouverture de la dunette, cet appel significatif :

— Capitaine ! le vent vient de sauter, et voici un GRAIN BLANC * qui ne promet rien de bon !

Au même instant, comme pour justifier cette prédiction sinistre, l'arrière du navire reçut une secousse si violente, que tous les

* Tempête soudaine et terrible.

passagers, réveillés à la fois, poussèrent un même cri dans la dunette, et que Bergerac, qui commençait à se lever, faillit rouler du haut de son lit au beau milieu de la chambre.

La peur, chacun le sait, est le meilleur réveil-matin. En moins de dix minutes, tout le monde fut sur le pont du *Magnifique*.

Le jour commençait à poindre dans le levant, et il ne tarda pas à éclairer les scènes à la fois les plus grotesques et les plus terribles.

XV

Le To-hu-bo-hu.

Je préviens les lecteurs qui ont l'excellente habitude d'éviter le chapitre inévitable de la tempête dans les romans maritimes, qu'ils peuvent faire une exception en faveur de ma tempête à moi, et cela pour plusieurs raisons également concluantes.

D'abord, on me doit cette justice, que j'ai fait mon possible pour rendre cette histoire aussi peu maritime que le comportait le sujet; que j'ai négligé mille occasions de tremper ma plume dans le goudron et dans le suif, quand je n'avais pour cela qu'à étendre la main; en un mot, que j'ai employé la couleur locale avec une réserve et une propreté, devenues rares en littérature.

Ensuite ma tempête sera loin d'être, suivant l'usage, un hors-d'œuvre, une superfétation dans mon récit; elle en sera au contraire une des parties les plus intégrantes, et, je l'espère, un des faits les plus dramatiques; — sans quoi je proteste que je m'en serais passé le mieux du monde.

Enfin, elle aura l'avantage d'être une pure et simple tempête, telle que j'en ai vu, et non point telle que j'en ai lu; — ce qui lui don-

nera un caractère entièrement neuf, et la rendra, en quelque sorte, instructive pour le plus grand nombre. Ainsi, par exemple, vous remarquerez que je la laisse arriver au point du jour, tandis que, jusqu'à présent, toutes les tempêtes avaient été enveloppées des ombres de la nuit ; j'en retranche encore les montagnes d'eau et autres agréments de la sorte, plus ou moins empruntés à cette fameuse tempête du premier livre de l'Énéide, créée et mise au monde par Virgile, ce loup marin de la cour d'Auguste, qui mourut, comme on sait, d'un mal de cœur, en allant par mer à Naples.

Je préviens même, avec toute la candeur dont je suis capable, que j'espère sauver tous mes héros du naufrage, et que la seule chose pour laquelle je vous permette de trembler avec moi, c'est cette vertu de madame Bergerac, que pourtant je désirerais

bien voir triompher, dans l'intérêt de la morale et pour le repos de mon capitaine.

Le tableau que présenta le pont du *Magnifique*, au lever du jour, eut deux aspects distincts, en raison de la diversité des personnages. D'un côté, c'étaient les passagers ; de l'autre, les hommes composant l'équipage. Commençons par examiner l'équipage.

Figurez-vous des acteurs prêts à entrer en scène, avant le lever du rideau, à cette différence près, que les acteurs ne feront que jouer des rôles, simuler des périls et singer des passions, tandis que les marins du *Magnifique* vont être les personnages réels du drame qui se prépare, et au milieu duquel leur propre vie sera véritablement en jeu.

L'homme qui dominait les autres, comme

si sa taille eût été grandie de toute l'importance de son rôle, c'était Bergerac.

Debout sur son banc de quart, près du timonier, entouré de son second et de ses maîtres d'équipage, prêts à transmettre ses commandements aux matelots ou à les exécuter eux-mêmes, s'il le fallait, le capitaine tenait d'une main sa lunette ouverte, et de l'autre son porte-voix.

Bergerac était superbe ainsi ; on reconnaissait le marin le plus renommé de la rade de Nantes par son intrépidité, et l'homme qui allait défendre à la fois son navire, sa femme et la vie de trente voyageurs.

Tous les matelots, rangés à leur poste, avaient les yeux fixés sur lui.

On devinait, à leur immobilité attentive, qu'ils s'élanceraient au moindre geste, sans observation, sans examen.

C'était la Force attendant les ordres de la Science, le Bras prêt à obéir à la Tête.

Aucune parole ne se faisait encore entendre, et le vent seul élevait sa voix rugissante au milieu du silence général.

L'arrivée successive des passagers interrompit ce silence avant les ordres du capitaine; et ce fut alors que, le bouffon se mêlant tout à coup au terrible, la dunette devint le théâtre d'une confusion et d'une cacophonie, qui ne peuvent se rendre que par le mot barbare, mais expressif, inscrit en tête de ce chapitre.

M. d'Argentières parut le premier sur la scène, et son entrée ne fut pas moins périlleuse pour lui-même que divertissante pour les autres.

Au moment où il montrait, hors de l'es-

calier, sa tête coiffée d'un foulard jaune posé sur une coiffe blanche, et son corps flottant dans un pet-en-l'air à ramages croisé sur un caleçon de flanelle ; un coup de tangage, en relevant brusquement l'arrière du navire, accéléra la marche tremblante du négociant, et lui fit faire une cabriole extrêmement pittoresque, qui le précipita jusqu'au bas de la dunette.

Arrivé là, il fut relevé par un matelot, et il parut d'abord tout surpris de se retrouver vivant ; puis il se cramponna au mât d'artimon avec l'obstination effarée d'un homme qui saisit sa dernière planche de salut.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, est-ce que nous n'avons pas sombré ?

— Pas encore, mais ça pourra venir ! répondit M. Ledru, avec une froideur qui donna le frisson à M. d'Argentières.

Au même instant, madame d'Argentières apparut

...Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil...

Elle courut à son mari, se laissa tomber dans ses bras avec un abandon qui fit gémir ce dernier sous le poids, et le couple intéressant poussa un cri impossible à rendre.

Ce cri couvrit le sifflet du maître d'équipage, qui s'en fâcha, et qui se permit d'exhaler son humeur dans un juron des plus énergiques.

— Malheureux! dit madame d'Argentières scandalisée, ne blasphémez pas du moins en ce moment!

Au bout de quelques minutes, le groupe tremblant et criant, formé par les deux époux, fut grossi de leur petite fille, de M. Champlein, de mademoiselle Hyacinthe, des deux Smyrniotes; et, la peur se mani-

festant d'une façon particulière dans chacun de ces individus, leur réunion offrit un spectacle très-étrange et très-varié.

Les Smyrniotes, combattus par leur terreur réelle et par le désir de justifier de la bravoure qu'ils avaient affichée jusqu'alors, regardaient alternativement les passagers et l'équipage, se demandant de quel côté ils se rangeraient. En attendant, ils faisaient des efforts surnaturels pour conserver leur équilibre, et contrefaisaient, à cette intention, l'attitude à la fois ferme et abandonnée des matelots. Mais les braves gens n'avaient pas le pied plus marin que le cœur, de sorte que l'un leur manquait aussi souvent que l'autre. Alors c'étaient des oscillations et des exclamations d'autant plus risibles, qu'elles étaient plus péniblement dissimulées : en un mot, les convulsions du mal de mer, cachées sous les agréments du sourire.

Quand un faux pas les forçait de changer de place, ils feignaient d'aller vers les manœuvres pour aider aux travaux ; et si un cri leur échappait, ils le métamorphosaient en un jurement, qu'ils avaient soin de faire ronfler le plus longtemps possible.

Moins expansifs que M. et madame d'Argentières, et moins dissimulés que les deux Smyrniotes, M. Champlein et mademoiselle Hyacinthe n'étaient pas moins curieux à observer. Ils étaient assis, l'un près de l'autre, sur un banc parallèle aux bastingages, et ils s'y soutenaient mutuellement contre les effroyables secousses du navire.

Ces secousses, du reste, les impressionnaient très-différemment ; leur effet était tout moral sur la modiste, et tout physique sur le célibataire.

Celui-ci (pour appeler les choses par leur nom technique) comptait purement et sim-

plement ses chemises; ce qui le faisait d'autant plus souffrir, qu'étant à jeun, ses efforts pour se soulager le cœur étaient aussi inutiles que convulsifs. On aurait pu compter, par ses gémissements douloureux, les coups de tangage ou de roulis que la mer donnait au *Magnifique*. L'infortuné mourait et renaissait de minute en minute.

Sa voisine, moins agonisante que lui, mais convaincue que sa dernière heure était arrivée, et que chaque vague pouvait la précipiter dans l'autre monde, se sentait saisie d'un accès de religion extraordinaire et d'une terreur chrétienne véritablement édifiante. Accablée du remords de ses nombreux péchés, elle tenait à s'en laver promptement la conscience par des aveux sincères et une fervente contrition; elle voulait se confesser à toute force ; et, n'ayant point de prêtre sous la main, elle s'adressait à M. Cham-

plein, comme Bayard mourant à son écuyer; avec cette différence, que les fautes de la jolie émigrée de la rue Vivienne étaient d'une autre nature que celles du chevalier sans peur et sans reproche, et que leur énumération ne pouvait être aussi indifférente au célibataire amoureux, que la confession de Bayard le fut à son serviteur.

M. Champlein avait beau fermer l'oreille aux intempestives et obstinées confidences de la modiste, il fallait bien qu'il en entendît quelque chose; et le peu qu'il entendait était aussi propre à le mortifier, qu'il eût été fait pour égayer tout autre.

Mademoiselle Hyacinthe avait jusqu'alors posé devant lui comme la vertu la plus sévère, la plus intacte réputation de la lingerie ancienne et moderne; et la résistance intéressée qu'elle lui opposait depuis un

mois lui avait semblé la preuve de cette rare et honorable intégrité.

Or, en ce moment critique, il acquérait la certitude la plus contraire et la plus désolante. Chaque aveu de la demoiselle lui enlevait une illusion, en grossissant d'un chiffre la liste interminable des péchés très-peu véniels qu'elle avait commis, et des complices qui l'avaient aidée à les commettre.

Aussi, quand elle lui demanda l'absolution du tout, il oublia sa souffrance pour l'envoyer au diable; de sorte que la pauvre pécheresse, croyant entendre l'anathème du jugement de Dieu, se laissa tomber à genoux, les cheveux au vent, les mains pendantes et les yeux en pleurs, — comme la Madeleine de Canova!....

Cependant le vent rugissait avec plus de rage; la mer se débattait avec une furie

croissante; les cordages et les poulies, les voiles et les manœuvres se heurtaient et craquaient de plus belle; le capitaine hélait à perdre haleine, à travers son porte-voix; les maîtres d'équipage s'épuisaient à crier et à siffler; les matelots juraient et sacraient à l'envi; M. et madame d'Argentières s'embrassaient avec une tendresse et des soupirs toujours nouveaux; et, au-dessus de ce concert parfait, s'élevait, comme un son de fifre dans une symphonie, une petite voix aigre et infatigable, criant sur une gamme ascendante : Pa...a...pa...a! m...a...a...m...an! et puis m...a...a...m...an! pa...a...p...a...a! jusqu'à extinction de forces.

Vous avez reconnu mademoiselle d'Argentières.

Mais au milieu de tout cela, que devenaient d'Harcourt et madame Bergerac?

Accourus sur la dunette comme les au-

tres, mais dans un état plus convenable et plus calme, ils s'étaient rapprochés par un instinct commun; et, sans s'adresser un seul mot, tous deux suivaient du regard les manœuvres et les efforts de l'équipage.

Seulement, toutes les fois que les mouvements du navire faisaient chanceler la jeune femme, Albert la soutenait de la main et la sentait doucement s'appuyer à lui.

Mais le bonheur que lui faisait éprouver ce passager abandon était troublé par une pensée pleine d'amertume et d'envie, celle de la supériorité, incontestable en ce moment, de Bergerac, de cet homme puissant qui les sauvait tous par sa science et son sang-froid, sans paraître s'occuper d'un seul d'entre eux.

Au bout d'une heure, quand le capitaine vit la tempête arrivée à son intensité la plus

terrible, et qu'il fut sûr désormais de la vaincre, il songea à considérer ce qui se passait autour de lui sur la dunette.

Le spectacle confus et désordonné qu'elle avait d'abord offert était devenu un peu plus calme, sans être moins pitoyable.

Il tombait une pluie fine et pénétrante, fouettée par le vent, et augmentée de la poussière humide et salée qui rejaillissait des vagues, sous le sillage impétueux du navire.

Ce fut avec une compassion mêlée de quelque humeur que Bergerac vit ses passagers exposés, sans abri, et presque sans vêtements, aux outrages de l'air, pendant qu'ils pouvaient si facilement s'en garantir en demeurant dans leurs chambres.

Il y avait une sorte d'ingratitude à compromettre ainsi, volontairement et naïve-

ment, leur santé, — au moment même où l'on se dévouait pour les défendre.

Le capitaine osa leur en faire l'observation, en les engageant à rentrer sous la dunette.

Il n'aurait pas été plus mal venu, s'il les eût invités à se jeter au fond de la mer.

Ces braves gens, — comme il arrive toujours à ceux qui se trouvent dans cette position, sans en apprécier les circonstances, — s'imaginaient qu'il était plus rassurant pour eux de voir la tempête ; et ils eussent cru, enfermés sous le pont du navire, que chaque vague les aurait submergés, comme des chats qu'on jette à l'eau dans le même sac.

Il fallut donc les laisser essuyer le vent et la pluie, quoiqu'ils fussent déjà trempés jusqu'aux os.

Madame Bergerac seule dut obéir à son mari, en descendant au petit salon; et d'Harcourt ne manqua pas de l'y rejoindre, aussitôt qu'il put le faire sans être remarqué.

XVI

La double Tempête.

Madame Bergerac était assise sur le divan, à la même place où l'artiste avait fait son portrait.

Quoiqu'elle eût compris tout ce qu'il y avait de raison et de véritable amitié dans

l'ordre que le capitaine lui avait donné de descendre, la solitude où elle se trouvait, et le jour encore douteux qui régnait autour d'elle, ajoutaient à ses craintes un sentiment de tristesse et de malaise indéfinissable, et elle sentait un vague besoin de s'épancher, lorsque Albert arriva doucement près d'elle.

A cet aspect inattendu, le premier mouvement de la jeune femme fut de la joie, le second fut de la peur.

Une voix intérieure lui rappela que d'Harcourt était plus terrible pour elle que la tempête, et elle se leva pour se diriger vers sa chambre, mais Albert l'arrêta, en lui disant d'une voix suppliante :

— Est-ce que vous ne voulez pas des consolations que je vous apporte, madame ?

Elle resta.

Le jeune homme s'assit près d'elle, et ils parlèrent d'abord de la tempête, des dangers qu'ils couraient, etc.; mais ce n'était pas pour cela que d'Harcourt était venu.

Enflammé depuis quelque temps par ses propres déclarations, comme ces menteurs qui finissent par croire ce qu'ils affirment, excité de plus par des obstacles auxquels il était peu accoutumé, et spécialement par l'inutilité des efforts qu'il avait faits depuis trois jours pour surprendre madame Bergerac sans son mari, il venait d'oublier tous les périls dont l'ouragan le menaçait comme les autres, pour n'y voir que l'occasion attendue par lui avec tant d'impatience; et il avait résolu d'en profiter à tout prix, de peur qu'elle ne se représentât plus, — décision aussi courageuse que logique assurément.

En moins de cinq minutes, il arriva donc, par une transition habile, à parler à la jeune femme du seul objet qui l'avait amené près d'elle... de son amour.

Madame Bergerac parut saisie, au premier mot, d'une nouvelle épouvante mêlée de remords. Mais Albert, qui connaissait parfaitement son côté faible, et qui savait que son imagination était le chemin de son cœur, lui jeta heureusement quelques-unes de ces paroles retentissantes dont il avait plus d'une fois éprouvé sur elle l'effet infaillible.

Madame Bergerac se laissa enivrer par cette espèce de philtre sentimental, qui endormait ses remords, sans attaquer ouvertement l'honneur délicat qui les avait fait naître. La poétique et glorieuse originalité de sa position lui en cacha les dangers réels;

et, continuant, dans sa tête exaltée, le roman dont elle rêvait chaque jour un nouveau chapitre, elle ne put se défendre d'un sentiment de vanité et d'admiration plus vif que jamais, en voyant ce jeune homme déjà si grand et si héroïque pour elle, venir s'asseoir tranquillement à ses côtés, dans la tempête, la contempler avec bonheur au milieu des éléments déchaînés, et lui parler d'amour, quand la mort planait au-dessus d'eux.

Il n'en fallait certes pas tant pour donner le délire à une tête plus forte que la sienne.

—Ah! madame! s'écria Thorigny, aussitôt qu'il la jugea assez charmée pour l'entendre, combien je bénis cette tempête qui me procure enfin le bonheur de vous voir et de vous parler sans témoins; et que je voudrais

acheter à ce prix et à cette condition tous les instants de ma vie!

— Ce serait les payer bien cher, monsieur! répondit la jeune femme, en jetant un regard alarmé sur les ondes bouillonnantes, qui s'élevaient jusqu'aux fenêtres de l'arcasse.

— Oui, si je voyais le péril, reprit d'Harcourt, mais je ne vois que vous seule! Peu m'importe que l'orage me dérobe le ciel et le jour, quand vos yeux brillent devant moi! Peu m'importe que les vents et les flots rugissent à mon oreille, quand je m'enivre du son de votre voix adorée! Peu m'importe que la nature entière se bouleverse et retombe dans le chaos, quand j'ai votre beauté à contempler à deux genoux! Peu m'importe enfin que la foudre m'écrase, ou que la mer m'engloutisse, pourvu que ce soit près de

vous, à vos pieds, pourvu que mon dernier regard rencontre le vôtre, pourvu que mon dernier soupir dise : Je vous aime !

Et, tandis qu'il parlait ainsi, ses yeux enflammés se fixaient sur ceux de madame Bergerac, ses lèvres cherchaient avidement les mains tremblantes de la jeune femme, et celle-ci, doublement agitée par la tempête qui grondait autour d'elle et par celle qui bouleversait son âme, ne savait à laquelle des deux s'abandonner pour mieux échapper à l'autre.

Tantôt l'effroi que lui inspiraient les secousses terribles du navire la portait à se laisser défaillir dans les bras de Thorigny, et tantôt elle ne voyait d'autre moyen de fermer son oreille et son âme aux paroles d'Albert que de se jeter dans l'abîme ouvert par moment sous les fenêtres.

Dans cette perplexité affreuse, son émotion n'avait plus de contrainte et se trahissait dans toute sa personne. Ses regards erraient autour d'elle sans oser se fixer nulle part. Ses mains, arrachées brusquement de celles du jeune homme, pressaient convulsivement sa propre poitrine, dans laquelle on aurait pu compter les battements précipités de son cœur.

La tempête extérieure vint au secours de la pauvre femme. Une secousse plus épouvantable que les précédentes ébranla *le Magnifique* avec une telle violence, que tout craqua dans la dunette comme si elle allait se dissoudre, et que d'Harcourt fut obligé de se retenir de toutes ses forces à l'angle d'un meuble pour ne pas rouler sur le parquet.

— Monsieur ! s'écria madame Bergerac

éperdue, et faisant d'inutiles efforts pour gagner l'escalier, monsieur, ramenez-moi sur le pont! Je ne veux pas mourir ici!...

— Demeurez, madame, demeurez! dit Albert; plus l'ouragan vient d'être furieux, plus tôt il va s'apaiser, sans doute... Laissez à mon amour le soin de calmer vos frayeurs, comme votre seule présence me fait oublier les miennes!... Vous voyez que, déjà, le vent commence à baisser.

Mais cela était si peu vrai, que lui-même avait peine à raffermir sa voix et à se maintenir en équilibre.

Madame Bergerac insistait toujours pour remonter; il la retint encore...

— Ne me quittez pas, de grâce, reprit-il, ne me quittez pas, ou je meurs, madame!

Vous savez de quoi mon amour est capable; ne le mettez pas à une nouvelle épreuve! Ne m'enlevez pas le seul espoir qui m'attache à l'existence; demeurez, si vous voulez que je vive, si vous avez quelque pitié de moi, si vous m'aimez un peu!...

Madame Bergerac s'était arrêtée, indécise et palpitante, n'osant ni faire un pas, quoiqu'elle fût sur la première marche de l'escalier, ni regarder Albert, quoiqu'elle lui eût abandonné sa main.

Tous deux sentaient combien ce moment était terrible et décisif.

Si la jeune femme montait, elle avait vaincu; si elle restait, d'Harcourt était vainqueur.

Pendant que l'une était en proie à cette

hésitation suprême, et l'autre à cette attente de la vie ou de la mort, un effroyable coup de tangage fit chanceler tout le navire; la porte qui fermait le haut de l'escalier fut secouée par une main violente,... et madame Bergerac tomba défaillante dans les bras d'Albert Thorigny...

XVII

La Femme et le Navire.

Le capitaine, qui était resté sur son banc de quart, et qui ne l'avait point quitté depuis une heure, n'avait pas remarqué la disparition d'Albert au moment où celui-ci s'était glissé sous la dunette ; mais à la longue il s'aperçut qu'il n'était plus parmi les pas-

sagers, et il devina sans peine qu'il avait suivi madame Bergerac.

Le premier mouvement du capitaine fut de descendre tout de suite au petit salon ; mais *le Magnifique,* dont il dirigeait alors les moindres mouvements, ne pouvait être abandonné plus mal à propos; et d'ailleurs il se souvint de maître Anspect : c'était le cas d'avoir recours à lui.

Le contre-maître, qui, malgré les travaux multipliés commandés par la circonstance, n'avait point quitté des yeux son capitaine, ne lui fit pas répéter deux fois le signe convenu entre eux.

Au premier mouvement du doigt de Bergerac, il fut installé au poste assigné d'avance.

Pour quiconque en eût deviné la signification terrible, rien n'eût été plus solennel

et plus saisissant à voir que ce geste mystérieux du capitaine et cette démarche non moins mystérieuse du matelot. L'impassibilité stoïque de celui-ci, au milieu du rôle dont il soupçonnait si peu la portée, n'eût pas été le trait le moins frappant d'un pareil tableau.

La surveillance de son honneur ainsi confiée au contre-maître, le capitaine rentra, de ce côté, dans une sécurité suffisante, et il ne songea plus qu'au salut de son navire.

Mais au bout d'un quart d'heure, au moment où Bergerac, saisissant lui-même la roue du gouvernail pour éviter une lame monstrueuse, commandait en même temps une manœuvre de laquelle dépendait le sort du *Magnifique*, il aperçut tout à coup devant lui maître Anspect, debout, immobile et toujours impassible...

L'aspect d'un fantôme ne produit pas plus de stupeur et de saisissement.

Bergerac sentit tout son sang se retirer vers son cœur ; une pâleur mortelle et une sueur glacée couvrirent à la fois son visage ; et bientôt l'une et l'autre cédèrent la place à la rougeur la plus enflammée, pendant qu'il écoutait les paroles que le contremaître lui murmurait avec son merveilleux sang-froid...

Pour analyser les mille émotions qui traversèrent, en moins d'une minute, l'âme du capitaine, il faudrait, dans l'ordre moral, la science et l'observation qui font découvrir à l'anatomiste, sur le sujet de ses études, tous les détours du sang et toutes les pulsations des artères.

— Le traître songeait donc à exploiter

l'effroi de la femme devant la tempête pour déshonorer le mari, pendant que ce dernier préservait son indigne vie du naufrage!

Animé d'une juste colère à cette pensée, Bergerac oublia un instant et la tempête, et son navire, et lui-même.

Il quitta la roue du gouvernail avec une brusquerie insensée, pour gagner l'entrée de la dunette; mais, au premier pas qu'il fit, un cri de tout son équipage l'avertit de sa coupable et dangereuse démence.

Le Magnifique, en s'évitant, avait présenté de travers toutes ses voiles à la bourrasque, et il aurait certainement chaviré, si maître Anspect, qui heureusement ne s'était pas éloigné encore, n'avait eu la présence d'esprit d'arrêter à propos la roue.

Cet avertissement terrible rappela à Ber-

gerac tous ses impérieux devoirs de commandant; et il retourna vivement à son poste.

Mais aussitôt l'idée de sa femme lui revint à l'esprit; et ce fut, pendant quelques instants, une lutte impossible à décrire entre le capitaine et le mari, entre l'intérêt de la femme et l'intérêt du navire.

Le malheureux, s'exagérant de plus en plus le péril de l'une et de l'autre, ne savait auquel porter secours, et il était tenté, dans son délire, de les engloutir tous deux à la fois, en faisant sombrer *le Magnifique.*

Enfin la femme l'emporta.

Bergerac remit le gouvernail aux mains du timonier, sous la garde de M. Ledru, et il retourna vers l'escalier de la dunette.

C'est à ce moment que nous avons quitté M. d'Harcourt et madame Bergerac; et vous jugez s'il était temps pour celle-ci que le capitaine arrivât...

La secousse imprimée à la porte, et dans laquelle la jeune femme n'avait vu peut-être qu'un contre-coup de celle du navire, était produite par l'effort du capitaine pour entrer.

Albert en eut d'abord un vague pressentiment, qui arrêta court ses transports, et lui glaça toute joie au cœur.

Outre qu'il avait conservé plus de sang-froid que madame Bergerac, il n'avait pas été sans remarquer la surveillance secrète exercée depuis trois jours par le capitaine; et, attribuant nécessairement cette surveil-

lance à quelque soupçon, il avait tout lieu de trembler d'être surpris.

Il ne tarda pas de voir que cette crainte n'était que trop bien fondée.

Un mot terrible, échappé à Bergerac, au moment où la porte s'ouvrait, le fit reconnaître à d'Harcourt avant qu'il l'eût aperçu; et, toutes les jalouses fureurs du capitaine lui étant subitement révélées par ce seul mot, il comprit que, s'il ne disparaissait pas, c'était fait de lui...

Alors, aimant mieux sans doute encourir une mort de son choix, il prit sans réflexion, et plus promptement que la parole, un de ces partis extrêmes que le désespoir inspire dans la position où il se trouvait.

Il courut à l'une des fenêtres du salon,

l'ouvrit au-dessus du gouffre mugissant, s'élança dehors... et disparut...

Madame Bergerac, qui avait rouvert les yeux, n'eut que le temps de pousser un cri, et elle tomba renversée sur le divan.

De sorte que le capitaine, qui entrait au moment où la fenêtre venait de se refermer d'elle-même, se crut encore le jouet d'un rêve, en trouvant dans le salon sa femme seule et sans connaissance!...

XVIII

Il est mort!

Bergerac s'empressa de rappeler sa femme à la vie par tous les moyens qui lui vinrent à l'idée.

En reprenant ses esprits et en apercevant le capitaine debout devant elle, madame

Bergerac éprouva l'impression d'un malade qui sort d'une léthargie ou d'un délire.

Le romanesque bandeau qu'elle avait sur les yeux tomba comme par enchantement. Endormie un instant dans l'erreur, elle se réveillait subitement dans la raison.

Tous les devoirs qu'elle avait failli oublier lui apparurent personnifiés en son mari d'une façon si terrible, qu'elle se précipita aux pieds de Bergerac; et, sans se demander s'il savait tout ou s'il ne savait rien, s'il la croyait coupable ou innocente, elle commença par lui avouer le trouble de son âme, et par en implorer le pardon.

— Mon ami! mon maître! s'écriait-elle avec effusion, en arrosant de larmes les mains du capitaine, grâce! grâce! j'ai failli vous offenser; mais ma tête seule a été éga-

rée un instant; mon cœur est irréprochable devant Dieu comme devant vous... Je n'ai pas cessé de vous aimer, Bergerac; je suis toujours votre femme digne et fidèle, votre bien, pur et sacré! vous êtes mon époux, mon maître et mon sauveur! Regardez-moi sans honte et sans colère, mon ami, de ce regard bon et indulgent qui s'est si souvent reposé sur moi, et dites-moi que vous me pardonnez; dites-le-moi!...

Pendant que madame Bergerac s'exprimait ainsi, son visage, plus éloquent que ses paroles, rayonnait en même temps de l'éclat de l'innocence et de l'auréole du vrai repentir.

Le capitaine la releva par un geste plein de clémence et de dignité; et gardant pour Albert toute la colère qu'il épargnait à sa femme, il jeta autour de lui un coup d'œil

sombre et farouche, et demanda d'une voix sourde :

— Où est-il ?...

Ces mots firent passer un frisson dans tout le corps de la jeune femme.

Elle promena à son tour par le salon un regard aussi effaré que celui de Bergerac avait été menaçant.

— Vous avez raison, dit-elle, en portant la main à son front;... où est-il ?...

Puis, fixant les yeux sur la fenêtre par où s'était élancé Albert, elle combattit en vain le souvenir affreux qui lui revenait à l'esprit, et s'écria d'une voix que la pitié et le remords rendaient déchirante :

— Il est mort ! il est mort !

— Mort? répéta le capitaine, reculant de surprise, et ne pouvant croire ses oreilles.

— Oui, continua madame Bergerac, en proie à une agitation qui ne confirmait que trop ses paroles; oui! je m'en souviens, grand Dieu! au moment où vous alliez entrer ici, l'insensé s'est précipité par cette fenêtre!...

Bergerac courut à la croisée, et reconnut en effet qu'elle avait été ouverte.

— Le malheureux! dit-il; il m'a prévenu.

— Mais, reprit vivement la jeune femme, est-ce qu'on ne pourrait pas le sauver encore? S'il n'était pas englouti tout à fait?... Si on lui jetait quelque manœuvre?... Si on lui envoyait un canot?...

Elle n'avait pas achevé cette phrase, que Bergerac était sur l'escalier.

Homme de cœur après tout, il oubliait ses ressentiments pour son devoir.

Le mari eût frappé son rival; le capitaine courait sauver son passager.

— Un canot à la mer! cria-t-il, en arrivant sur la dunette.

Et il mit le premier la main aux câbles qui retenaient le bateau du couronnement.

— Captaine! s'écria le second, volant à son aide avec trois hommes; est-ce que quelqu'un est tombé à l'eau?...

— M. d'Harcourt! répondit Bergerac, en affalant l'embarcation, et en faisant un mouvement pour s'y élancer.

Le lieutenant le retint fortement par le bras.

— M. d'Harcourt! dit-il avec stupéfaction, mais vous vous trompez, capitaine, le voici derrière vous!...

Bergerac se détourna, et vit en effet, à deux pas de lui, l'homme qu'il croyait mort...

Albert était si peu tombé à la mer, que le bout de ses bottes vernies était à peine mouillé, et que son pantalon n'avait reçu que quelques éclaboussures des vagues.

En s'élançant par la fenêtre, il avait peut-être couru le risque de périr, mais il n'en avait nullement eu l'intention; et il n'avait

fait qu'un acte de présence d'esprit et d'intrépide adresse.

Forcé de disparaître de la sorte, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire, remarquant d'ailleurs que les manœuvres, fixées au couronnement, pendaient en dehors, derrière les croisées, il s'était hissé, le long de ces manœuvres, jusque sur l'arrière de la dunette, où il avait ainsi repris place sur le pont sans que personne eût remarqué sa périlleuse ascension ; — les matelots étant, pour cela, trop préoccupés de leurs travaux, et les passagers trop préoccupés d'eux-mêmes.

Bergerac devina tout cela sans peine, et autant le projet désespéré de d'Harcourt avait mêlé d'intérêt à son indignation, autant cette singulière équipée lui inspira de profond dédain.

Obligé, au reste, de se contenir devant témoins, il se fit un plaisir de tenir son rival humilié sous son regard pendant plusieurs minutes.

— Monsieur, lui dit-il ensuite en le toisant avec un sourire amer, je ne vous croyais pas en aussi bon état, et je me félicite d'être dispensé de vous sauver.

Albert s'inclina légèrement, moins par reconnaissance que pour cacher son trouble.

Au même instant, madame Bergerac arriva tremblante sur la dunette, osant à peine regarder autour d'elle, de peur d'y trouver la confirmation de ses terreurs mortelles.

A la vue de Thorigny, elle manqua de retomber en défaillance, et elle ne put retenir ce dernier cri d'un sentiment qui expirait :

— Il est sauvé !

— Pardon, madame ! nous nous étions trompés, dit le capitaine avec une satisfaction ironique, M. d'Harcourt n'est nullement tombé à la mer.

Un coup d'œil rapide de la jeune femme confirma la parole de son mari.

Alors elle s'appuya doucement sur Bergerac, en détournant ses yeux d'Albert ; et celui-ci eut un véritable regret de n'être pas au fond de l'Océan !...

XIX

Un Pied d'Ancre.

Depuis quelques heures la tempête s'était calmée; le vent soufflait toujours avec violence, mais il n'arrivait plus par bourrasques; la mer était grosse encore, mais ses lames lentes et allongées s'apaisaient en grondant.

L'ordre reparaissait avec la sécurité sur le pont du navire; les matelots, oubliant déjà la fatigue et le péril, chantaient et fumaient en voyant revenir le beau temps, et les passagers consentaient peu à peu à rentrer sous la dunette, pour se sécher et se vêtir.

Cependant *le Magnifique*, détourné de sa route dès le commencement, avait si considérablement dérivé, qu'il était impossible de déterminer sa position sans avoir recours aux observations et aux calculs nautiques en usage dans ces circonstances.

Bergerac ordonna provisoirement de laisser courir vent arrière dans la direction présumée des côtes d'Afrique. Puis, ayant placé des vigies au bossoir et dans les hunes, il pria le second de faire son point, pendant qu'il ferait le sien lui-même; et il s'enferma, à cette intention, dans le salon

de la dunette. Mais il fit de vains efforts pour concentrer sa pensée et fixer son attention sur les chiffres dont il couvrait son papier. Le souvenir des événements et des impressions qui venaient de le bouleverser remplissait malgré lui son cœur et sa tête ; et au lieu de songer à son calcul, il songeait à sa vengeance, au lieu de chercher où était *le Magnifique,* il se demandait ce qu'il ferait de Henri d'Harcourt.

Quoiqu'il n'eût pas précisément surpris d'Harcourt aux pieds de sa femme, il pouvait parler et agir comme l'ayant surpris, les aveux de madame Bergerac lui donnant indirectement toute facilité pour juger et punir, et pour faire immédiatement l'un et l'autre.

Mais quelle satisfaction immédiate exiger d'un passager, à son propre bord ?

L'idée d'un duel était la plus simple, et cent fois elle lui revint à l'esprit; mais encore un coup, Bergerac avait tué un homme, et il ne pouvait s'exposer à en tuer un autre!

Cependant il allait adopter ce parti insensé, faute d'en trouver un plus sage, lorsqu'un cri, retentissant dans tout le navire, parvint jusqu'à son oreille :

— Terre! terre! répétaient à la fois vigies, matelots et passagers.

Au même instant, M. Ledru, entrant dans le salon, annonça au capitaine qu'ils étaient en vue de la côte de Barbarie.

Cette nouvelle opéra une révolution subite dans les idées de Bergerac, et amena sur ses lèvres un sourire où il y avait plus d'ironie encore que de satisfaction.

Le projet mystérieux qu'il avait conçu et caressé, les jours précédents, redevenait possible...

Il ne songea plus au duel.

— Laissez arriver à deux cents brasses de terre, dit-il vivement au second, et nous jetterons un pied d'ancre jusqu'à demain.

Au bout d'une heure, ce double commandement était exécuté, et *le Magnifique* se mirait dans une anse calme et déserte du golfe de ***.

XX

L'Idée du Mari.

La journée s'acheva sur *le Magnifique*, aussi tranquille qu'elle avait été agitée en commençant.

M. et madame d'Argentières seulement redoutèrent une attaque de pirates, et tremblèrent de se voir enlevés pour devenir,

l'un le gardien et l'autre la perle de quelque harem barbaresque.

La crainte de la grosse dame était d'autant mieux fondée, que les femmes, comme on sait, s'estiment au poids chez les mahométans.

Quant au capitaine, à madame Bergerac et à d'Harcourt, ils passèrent la soirée à s'observer et à s'attendre réciproquement, sans s'adresser une parole.

Le premier était impatient de voir venir la nuit; la seconde suivait son mari d'un œil inquiet, croyant à chaque instant voir sa colère éclater sur Albert; et ce dernier, ne pouvant s'expliquer le silence et le sang-froid de Bergerac, se demandait s'il ne savait rien, ou s'il préparait quelque secrète vengeance.

Dans la seconde hypothèse, Albert se tenait sur ses gardes; dans la première, il avait l'aplomb ou la naïveté de concevoir de nouvelles espérances et de méditer de nouvelles séductions.

Enfin, la nuit arriva.

Quand tout le monde dormit, et que les hommes du quart veillèrent seuls sur l'avant, le capitaine, demeuré dans le salon, écrivit une lettre qu'il plia et cacheta soigneusement, après y avoir mis cette inscription :

« A monsieur Albert Thorigny. »

Alors, il siffla légèrement, et un matelot, qui attendait ce signal sur l'escalier, vint près de lui.

C'était maître Anspect.

Bergerac avait une nouvelle mission à confier au contre-maître.

Après quelques ordres donnés à voix basse, le matelot se dirigea à droite de l'escalier, vers une porte qu'il ouvrit avec un crochet, — et il pénétra dans une petite chambre.

Un homme, accablé d'un sommeil léthargique qui ne lui avait pas laissé le temps d'ôter ses vêtements, était à demi couché sur un lit étroit, à la lueur d'une petite lampe de nuit.

Maître Anspect, soulevant cet homme d'un bras vigoureux, l'apporta dans le salon, sans qu'il cessât de dormir, et le dé posa un moment sur le divan, au-dessous d'une fenêtre.

Bientôt il ouvrit cette fenêtre, il étendit

le bras en dehors, et il amena une espèce de palan (1), dont il attacha fortement le bout au corps de l'homme endormi.

Ensuite il se glissa lui-même en dehors par la croisée, et bientôt, le corps, soulevé par le palan et poussé dehors par le capitaine, franchit la fenêtre... et disparut sans bruit...

L'instant d'après, maître Anspect remonta comme il était descendu, et il se dirigea de nouveau vers la petite chambre.

Il en rapporta successivement plusieurs objets, qu'il affala par la croisée comme il avait fait de l'homme; puis il pria le capitaine de voir s'il n'avait rien oublié.

Bergerac entra dans la chambre, et en fit la revue d'un coup d'œil rapide.

(1) Manœuvre pour hisser et affaler un fardeau.

Il n'y restait plus que le lit, une chaise et une table; mais sur cette table, devant la lampe de nuit, était ouvert un album à tranche dorée, relié en maroquin du Levant.

Le capitaine le considéra avec attention. Quelques lignes inachevées frappèrent ses yeux. Il les lut avec une émotion singulière, et il enleva la page; puis, comme si cela lui eût donné l'idée d'en voir davantage, il parcourut vivement tout l'album; il y trouva un portrait dont il s'empara, et il détacha vers le commencement une nouvelle page, qu'il mit avec la première dans son portefeuille.

Cela fait, Bergerac remit l'album au contre-maître, et y joignit la lettre qu'il avait écrite préalablement.

Maître Anspect plaça le tout dans son gi-

let, regagna la fenêtre, disparut de nouveau, et ne revint plus....

Après avoir prêté pendant quelques minutes une oreille attentive, le capitaine entendit le bruit de deux rames qui s'éloignaient... et il alla tranquillement se coucher.

XXI

Les deux Réveils.

Le lendemain matin, il se passa, à quelque distance l'une de l'autre, deux scènes bien différentes et bien dignes néanmoins de se servir de pendants.

Le récit de la première doit être pris de la veille.

Tous les passagers, ayant besoin de repos, étaient allés se coucher de bonne heure, et d'Harcourt, qui n'était pas le moins fatigué (pour cause), avait fait comme les autres.

Non pas qu'il eût l'intention ou l'espoir de dormir; au contraire, il avait à réfléchir sérieusement, et la solitude pouvait lui porter conseil.

En arrivant dans sa petite chambre, il s'assit devant la table sur laquelle était ouvert le journal de son voyage, et il y traça négligemment quelques lignes, comme pour se soulager par cette sorte de confidence.

Puis il appuya sa tête sur sa main, et il se mit à examiner sa position; mais, au bout de quelques instants, il sentit peser sur lui une langueur insurmontable, et il se jeta tout habillé sur son lit.

Alors, tout profond que fût son sommeil, il fut rempli de visions et de fantômes, comme le sommeil d'un malade.

Toutes ses aventures, depuis son retour à Nantes jusqu'à ce jour, et tous les événements qui avaient rendu pour lui ce jour si dramatique et si mémorable, repassèrent successivement devant son imagination.

Puis, les créations illusoires du rêve succédant aux sévères réalités des souvenirs, il lui sembla qu'il sortait triomphant de tous ces combats qu'il avait soutenus contre les scrupules de madame Bergerac et la jalousie du capitaine.

La femme qu'il avait poursuivie à travers les mers couronnait enfin son amour...

Il l'enlevait, comme Malek-Adhel avait enlevé Mathilde, et ils fuyaient ensemble sur

un coursier fougueux; elle était dans ses bras; il se sentait doucement pressé par elle, aux balancements du galop, et l'air qu'ils fendaient mêlait leurs chevelures.

Ensuite une barque les recevait et les berçait mollement, au bruit cadencé de deux rames et au murmure d'un sillage doux et rapide.

Enfin, d'Harcourt s'endormait auprès de Juliette sous le frais ombrage d'un berceau en fleurs. . . . .

Quand Albert sortit de ce sommeil enchanteur, il se trouva roulé dans son manteau et couché sur le sable de la côte d'Afrique!

Tous les objets qu'il avait embarqués avec lui à bord du navire de Bergerac étaient

épars à ses côtés, et une lettre à son adresse était posée près de sa main.

Il ouvrit cette lettre avec l'empressement fiévreux d'un condamné qui va connaître sa sentence, et il lut ces mots tracés par le capitaine :

« Monsieur,

« Je ne doute pas que vous n'ayez trompé « bien des maris et séduit bien des femmes ; « je me crois donc obligé, tout en vous ap- « prenant que vous vous êtes enfin attaqué à « plus fort que vous, de venger les confrères « qui ont été moins heureux ou moins ha- « biles que moi.

« J'aurais pu vous couper la gorge, et j'ai « eu la folie d'y songer un instant ; mais, « outre que j'ai tué un homme plus brave « que vous, ma contenance dans la tempête

« d'hier me dispense de vous prouver que « je ne suis pas un lâche; et votre adresse « dans la même circonstance m'a fait pré- « sumer que vous tenez fort à la vie. J'ai « donc mieux aimé agir en mari, en marin et « en Breton, imiter l'homme qui, surpre- « nant un voleur dans sa maison, se con- » tente de le prier de sortir. Ma maison à « moi, c'est mon navire; je vous débarque, « monsieur!

« Vous ne vous plaindrez pas que mes pro- « cédés soient violents; il m'a suffi d'ajouter « quelques gouttes d'opium à la tasse de thé « que vous prenez tous les soirs. Ce moyen » est rebattu, j'en conviens; mais il le serait « moins s'il n'était pas le meilleur. D'ailleurs, « il pourra vous être agréable; on dit que « l'opium procure de beaux rêves; je sou- « haite que vous voyiez cette nuit toutes les « houris du paradis de Mahomet.

« Vous vous réveillerez entre les 25e et « 37e degrés de latitude nord, et le 14e de « longitude ouest, entre les États de Tunis et « de Tripoli, dans un pays borné au nord « par la Méditerranée, et au sud par le « désert.

« Cependant, en y faisant quelque che- « min, à l'aide des provisions dont je vous « fais munir, vous vous trouverez dans la « société des anciens Garamantes, Bérébères, « Lotophages et autres peuplades barba- « resques, chez lesquelles vous pourrez « vous faire chasseur ou pirate, mais qui « vous offriront peu de belles femmes à « séduire.

« Bon voyage, monsieur, je repars pour « Smyrne.

« Capitaine Bergerac. »

Après avoir lu cette lettre, Albert se leva,

et il vit à l'horizon *le Magnifique*, qui venait de lever l'ancre et qui s'éloignait à toutes voiles.

Alors, repassant dans sa mémoire les diverses impressions de son sommeil factice, il en reconnut amèrement toutes les causes.

Quand il avait cru enlever madame Bergerac, c'était lui qui avait été enlevé! Quand il avait cru sentir la pression d'un bras amoureux, c'était celle du palan qui le descendait par la fenêtre de la dunette!

La barque qui avait paru le bercer avec son amante n'était autre que le canot qui le portait à terre! Et les berceaux en fleur, hélas! c'étaient le sable et les rochers du rivage!

Mais au lieu de tenter l'impossible, en cherchant à peindre les sensations d'un tel réveil, laissons d'Harcourt sur cette côte, où

nous le retrouverons... si nous pouvons, et retournons à bord du *Magnifique,* pour assister à un autre réveil non moins intéressant, celui de madame Bergerac.

Le soleil se levait au moment où le bruit et le mouvement qui accompagnaient l'appareillage du navire, arrachèrent la jeune femme à un sommeil aussi inquiet et aussi léger que celui d'Albert avait été profond et tranquille.

Madame Bergerac se trouva seule dans sa chambre, et, en jetant autour d'elle ce premier regard par lequel on retourne chaque matin à l'existence, elle aperçut des papiers sur son lit.

Elle saisit ces papiers, et les ouvrit avec une curiosité tremblante.

C'était d'abord son portrait surpris par d'Harcourt, puis deux pages arrachées d'un album, enfin une lettre du capitaine.

Elle lut d'abord les deux feuilles détachées; sur l'une il y avait ces mots :

« Nantes, 10 juin 18...

« Parié deux cents louis avec Charles « de B***, Édouard d'O*** et Henri M*** que « je leur fournirai un jour la preuve d'un « succès amoureux auprès de la jeune dame « que nous avons rencontrée hier sur le « quai de la Fosse. »

L'autre feuille portait ceci :

« A bord du *Magnifique*, en vue de la côte « d'Afrique, 12 juillet.

« Jour néfaste; tempête affreuse au de-

« hors ; échec terrible au dedans. Le mari
« est jaloux et a tout deviné. La dame, après
« avoir cru que je m'étais jeté à la mer, par
« désespoir, ou pour ne pas la compro-
« mettre, a eu le désenchantement de me
« retrouver en vie. Néanmoins, tout n'est
« pas perdu : je me souviendrai qu'un quart
« d'heure de plus... et elle était à moi peut-
« être !... »

Devant une pareille révélation, madame Bergerac n'eut que la force de cacher son visage dans ses deux mains, comme pour dérober au jour sa honte, sa douleur et son indignation.

— Un pari!... murmurait-elle d'une voix étouffée; un pari! mon Dieu!!... un pari!

Bien qu'elle ne sentît plus que de la haine pour d'Harcourt, et qu'elle n'eût certes rien

à regretter, la jeune femme pleura beaucoup... et longtemps.

Quelle illusion s'est jamais perdue sans larmes!...

Enfin, elle se leva, elle ouvrit la lettre de son mari, et elle se mit à genoux pour la lire. Cette lettre était conçue en ces termes :

« Juliette,

« Vous êtes délivrée de M. d'Harcourt. Je « lui ai laissé la vie. Des deux pages écrites de « sa main, que je vous remets, l'une vous fera « juger cet homme ; l'autre est pour moi la « preuve que vos aveux d'hier étaient sin- « cères, et qu'il était temps de vous sauver « et de vous pardonner. Je vous pardonne, « Juliette, et je vous aime encore.

« BERGERAC. »

Le capitaine étant entré au moment où la jeune femme achevait la lecture de cette lettre, elle se précipita à ses genoux, et elle les arrosa longtemps de ses larmes...

Une heure après, tout le monde apprit à bord que M. d'Harcourt, ne désirant pas continuer le voyage, s'était fait débarquer sur la côte, au point du jour.

— Il veut dessiner des vues d'Afrique, dit M. Champlein d'un air capable; cet homme m'a toujours fait l'effet d'un original.

— La tempête d'hier l'aura plutôt découragé, fit observer dédaigneusement un des Smyrniotes.

— Il faut avouer qu'il y a des gens bien pusillanimes! ajouta M. d'Argentières.

Mademoiselle Hyacinthe trouva que l'artiste s'exposait à se faire dévorer par les lions, et que ce serait bien dommage ; un si beau jeune homme !

Madame Bergerac ne dit rien ; le capitaine reprit tranquillement ses habitudes, et maître Anspect rendit ses soins à son chien fidèle.

XXII

L'Arrivée au Port.

Le Magnifique arriva heureusement à Smyrne, et y débarqua tous ses passagers sains et saufs.

Les deux Smyrniotes, en revoyant la terre natale, éprouvèrent une recrudescence de

patriotisme qui dura plus de huit jours, après quoi ils reconnurent avec regret que leur patrie avait beaucoup à faire encore pour être un peu passablement civilisée.

Toutefois, ils se consolèrent en considérant que les femmes y étaient toujours fort grasses et le tabac de première qualité.

Mademoiselle Hyacinthe fut tout étonnée de trouver la vie si chère sur les rives orientales, et elle n'aurait pu suffire aux frais d'établissement de son magasin de modes françaises, si M. Champlein n'était pas venu à son secours.

Le célibataire, payé sans doute pour oublier la confession arrachée à l'honnête modiste par la peur de la tempête, l'aida de sa bourse à fonder son entreprise, et,—après avoir été son associé,—finit par devenir son

mari, ne pouvant rentrer autrement dans ses fonds.

Quant à M. et madame d'Argentières, vous vous souvenez qu'ils étaient partis pour Smyrne dans l'espoir de recueillir la succession d'un parent qui s'y était établi autrefois, et qui devait être mort sans héritiers.

La première nouvelle qu'ils apprirent en arrivant, fut que le parent n'était pas mort, mais que cela ne tarderait guère. Ils se décidèrent à attendre, et employèrent le temps à gagner les bonnes grâces du vieillard; mais ce dernier, ayant deviné sans peine le motif intéressé de ses collatéraux, leur joua le tour de les déshériter... en faveur d'une négresse de sa maison.

M. et madame d'Argentières en furent quittes pour leurs frais de passage, et ils

s'en retournèrent comme ils étaient venus, avec leur petite fille. — Du reste, la grosse dame eut la consolation d'être faite à la plume, sur le navire qui la remporta, par un amateur très-distingué, et beaucoup plus galant que d'Harcourt.

Bergerac séjourna un mois à Smyrne avec sa femme; puis il la ramena en France, en lui faisant visiter successivement les îles de l'Archipel, la Grèce, la Sicile, les côtes d'Italie et d'Espagne : en un mot, un voyage admirable!

— Et Albert Thorigny? m'allez-vous dire.

Ma réponse sera la dernière partie de cette histoire.

ROUSSE.

FIN DU

VOYAGE SENTIMENTAL

D'UN LION.

XXIII

Le Jockey's Club.

Il y a quelques mois, une douzaine de lions soupaient ensemble au *Café Anglais.* Tous étaient membres influents du Jockey's Club, à l'exception d'un seul; et celui-ci faisait valoir ses droits pour être reçu dans l'élégante ménagerie.

Il raconta, au dessert, une histoire arrivée à quelqu'un de ses amis, et cette histoire, qui divertit fort les auditeurs, n'était autre que celle que nous venons de raconter nous-même.

Quand le narrateur fut arrivé au point où nous en sommes, les lions lui demandèrent avidement la fin de l'aventure.

— Car enfin, dirent-ils, votre ami s'était embarqué pour courir après une bonne fortune.

— Et vous allez voir la bonne fortune qu'il trouva, répondit l'historien, qui continua ainsi :

Quand d'Harcourt eut perdu de vue *le Magnifique,* il promena ses regards autour de lui pour reconnaître sa situation.

Devant lui s'étendait la mer. A sa droite,

des plages de sable se succédaient sans interruption; à sa gauche, une chaîne de rochers gigantesques bordait le rivage, et derrière lui régnaient des plaines coupées dans le lointain par quelques oasis, mais n'offrant aucune trace d'habitation.

Le paysage, du reste, était sublime par l'étendue, le grandiose et le silence.

Si d'Harcourt eût été en humeur d'apprécier les merveilles de la nature, il aurait pu dessiner, du point où il était placé, une superbe vue de la côte d'Afrique, comme disait M. Champlein.

Mais la moindre cabane, propre à lui donner asile, lui eût semblé plus intéressante à voir que cette magnifique solitude.

Il passa une heure à se demander ce qu'il ferait, de quel côté il porterait ses pas; et après ces longues réflexions, il se vit plus perplexe et plus embarrassé qu'auparavant.

Enfin, comprenant que le hasard seul pouvait venir à son secours, et qu'il ne serait nulle part plus mal qu'à la place où il se trouvait, il se chargea d'une partie de son bagage, et prit sa route à gauche, du côté des rochers.

Il gravit, non sans peine, le piton le plus élevé, et il se remit à regarder autour de lui.

Sa position était plus pittoresque encore que tout à l'heure, mais aussi plus désespérante. Rien à l'horizon, absolument rien qui indiquât le voisinage des hommes.

—Décidément, se dit Albert, je suis dans un désert; me voilà ermite!

Et, avec le dépit d'un enfant qui se fâche contre lui-même, il jeta loin de lui les provisions dont on l'avait muni par une attention ironique.

Cependant il ne pouvait désespérer tout à fait. Les peuplades sauvages dont lui avait

parlé Bergerac étaient éloignées sans doute ; mais il les atteindrait avec du courage et de la persévérance ; le capitaine, qui devait connaître le pays où il l'abandonnait, n'avait évidemment pas voulu sa mort.

Il se remit en marche et gagna la plaine, se dirigeant vers une petite hauteur, surmontée d'un palmier.

Il s'aperçut bientôt que rien n'est trompeur comme les distances dans le désert, et que le point dont il avait fait son but était beaucoup plus éloigné qu'il n'avait cru d'abord. Le maudit palmier semblait fuir devant lui.

Cette marche incertaine et cette attente perpétuellement trompée le fatiguèrent promptement.

Il se sentit accablé par la chaleur, et ne rencontra point d'abri. Il eut faim et soif,

et fut tenté de retourner chercher ce qu'il avait jeté avec tant de dédain.

Mais, attiré par un pressentiment vers la hauteur et le palmier, il préféra continuer sa course dans cette direction.

A mesure qu'il approchait, il crut distinguer une petite cabane. Bientôt il vit un objet blanc remuer à quelque distance du palmier; cela lui donna un nouveau courage, et il doubla le pas.

Tout à coup, l'objet qu'il avait remarqué disparut, au milieu d'un tourbillon de poussière; et il l'avait perdu de vue depuis plusieurs minutes, lorsqu'il fut tout étonné de le voir à dix pas de lui.

C'était une chèvre.

Elle accourut en bondissant jusqu'auprès du voyageur, et cette familiarité fit présumer à celui-ci qu'il touchait à quelque habitation.

En effet, une cabane se dessina de plus en plus clairement à ses yeux, au pied du palmier ; et au bout de quelques instants, il la reconnut tout à fait.

Alors une nouvelle incertitude s'empara de lui. Qu'allait-il trouver dans cette demeure solitaire ? Un ami, ou un ennemi ? la trahison, ou l'hospitalité ?

Pendant que d'Harcourt s'adressait ces questions, un homme sortit de la cabane.

A cette vue, la première impression du voyageur fut de la joie, mais cette joie se convertit bientôt en inquiétude.

L'homme, ou du moins l'être qui en avait la forme, était couvert d'horribles haillons qui cachaient à peine sa nudité. Une sorte de turban déguenillé lui entourait la tête; une barbe crasseuse et touffue, qui lui tombait sur la poitrine, encadrait sa hideuse et noire figure, dont elle ne laissait voir que les

yeux; et ces yeux jetaient çà et là des regards tour à tour farouches comme ceux d'un épileptique, et stupides comme ceux d'un idiot.

D'Harcourt ne put s'empêcher de frémir, en voyant ces regards accompagnés de gestes tout à la fois menaçants et ridicules. Ce qui le rassura, c'est que ces contorsions n'étaient pas causées par sa présence. — Le sauvage s'y livrait avant de l'avoir aperçu, pour le seul plaisir de s'y livrer.

Du reste, ses manières changèrent brusquement à l'aspect de l'Européen. Il recula d'abord de surprise, et laissa paraître quelques signes de terreur, qui achevèrent de calmer celle d'Albert.

D'Harcourt s'avança vers l'habitant du désert, en faisant tous les gestes capables d'indiquer sa position et la cause de sa visite inattendue. Et, comme il fallait, avant tout,

se faire un ami du personnage, il ajouta tous les salamalecs qui pouvaient tranquilliser ce dernier sur ses intentions.

Alors l'Africain, rassuré à son tour (car au premier abord il eût été difficile de déterminer lequel des deux avait le plus peur de l'autre), recommença ses contorsions sous la forme de saluts, portant alternativement ses mains à son front, à son ventre et à ses genoux, secouant sa tête comme s'il eût voulu l'arracher de ses épaules, et se tordant les jambes et les bras à la manière des jongleurs indiens.

Puis il s'approcha du voyageur, l'embrassa par la ceinture, lui baisa le menton, lui tira la barbe, et alors seulement sortit de sa convulsive pantomime pour articuler quelques paroles.

D'Harcourt fut tout étonné de reconnaître ce patois italien que les voyageurs attri-

buent à certaines peuplades barbaresques, et qu'ils nomment *le petit franc*. Ainsi l'Africain et l'Européen pouvaient s'entendre.

Mais comment le premier savait-il, dans son désert, un langage enseigné par la civilisation à la barbarie? Ceci s'expliquera par le nom seul du personnage.

C'était un marabout.

Le marabout est à la fois, comme on sait, dans ce pays, un moine, un ermite, un savant, un astrologue, un prêtre, etc.

Celui-ci, après avoir été cela tour à tour, et en plusieurs lieux, était pour le moment un ermite. C'est-à-dire que, voyant son influence diminuer dans sa tribu, il avait annoncé un beau jour qu'il allait faire le pèlerinage de la Mecque, pour consulter le prophète et se retremper dans la science d'Allah. Mais comme la Mecque est un peu loin, il s'était contenté de disparaître aussi long-

temps qu'il fallait pour faire ce voyage. Voilà pourquoi il habitait le désert en ce moment. Il était censé à la Mecque.

La chèvre, qui avait couru au-devant de l'étranger, était la seule compagne de cet exil volontaire, et le marabout s'exerçait à faire tout seul des contorsions afin de ne pas en perdre l'habitude.

Quand il eut fait comprendre ou laissé deviner tout cela au voyageur, celui-ci raconta qu'il avait été oublié sur la côte par un navire qui le transportait à Smyrne, et qu'il n'avait pas d'autre ressource que d'aller à Tunis ou à Tripoli se rembarquer pour la France.

Le marabout lui répondit qu'il aurait bien du chemin à faire, et l'invita, avec de nouvelles démonstrations, à partager son dîner, en attendant les renseignements qu'il lui fournirait sur sa route.

D'Harcourt accepta avec l'empressement d'un homme à qui son estomac fait la loi; et, tout en se demandant quel repas un marabout arabe pouvait lui offrir au milieu du désert, il se rappela l'excellente poularde qu'il avait mangée la veille à bord du *Magnifique*.

Le Bédouin est le plus frugal des hommes, et le marabout est le plus frugal des Bédouins.

Celui qui venait de recevoir d'Harcourt se contentait de si peu, qu'on aurait pu dire qu'il se contentait de rien.

Le fond de son dîner se composait d'une galette faite avec quelques graines de vieille orge, écrasée entre deux pierres, et à moitié cuite sous la cendre. Cinq ou six dattes desséchées formaient l'entremets, et un peu d'eau, puisée à la source voisine, devait faciliter la digestion du tout.

Quand le marabouteut étalé les différentes parties de son festin sur une natte, étendue devant sa cabane, il invoqua le prophète; puis, montant sur un petit tertre et se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il prononça quelques paroles de son patois italien.

D'Harcourt comprit que, suivant un usage consacré, il invitait sa nation entière à partager son dîner.

La plaisante solennité de cette cérémonie lui fit remarquer plus cruellement la médiocrité du repas, et elle ne contribua pas peu à le lui rendre plus exécrable. Néanmoins, l'appétit l'aidant à faire contre mauvaise pâture bon cœur, et la prévoyance l'avertissant qu'il ne trouverait pas mieux ailleurs, si toutefois il trouvait aussi bien, il vint à bout d'avaler la moitié de la galette, en l'assaisonnant de quelques dattes et en l'arrosant

de beaucoup d'eau; après quoi, sentant le besoin de se remettre promptement en route, il demanda à son hôte les instructions qu'il lui avait promises.

Le marabout s'empressa de les lui donner; il lui montra à l'horizon un point de la plaine où le sol semblait s'arrondir, plus verdoyant et plus boisé qu'ailleurs.

Une tribu de Bédouins nomades devait être campée en cet endroit. Ils partiraient avant un mois dans la direction du royaume de Tripoli, et le voyageur pourrait marcher sous leur garde jusqu'à quelques lieues de cette ville.

D'Harcourt, instruit à ne plus se fier à ses yeux pour juger les distances, s'informa de celle qui le séparait de la tribu.

— Peu de chose, répondit le marabout, avec le plus grand flegme, sept ou huit heures de marche, en marchant bien.

Huit heures de marche, hélas! D'Harcourt n'en avait jamais fait le quart dans sa vie. Mais, au désert comme au désert; il fallut trouver le courage d'entreprendre ce qu'il avait cru jusqu'alors impossible, sans autre reconfort qu'une galette de farine d'orge dans l'estomac.

Il est vrai que le marabout lui en offrit une seconde en échange des pièces d'argent qu'il reçut de lui.

Le voyageur joignit ce précieux cadeau à son bagage, et prit congé de son généreux hôte, non sans essuyer de nouveau l'embrassade fraternelle et le baiser sur le menton.

D'Harcourt employa la journée entière à faire les sept heures de marche dont lui avait parlé le marabout.

A la vérité, il se détourna plusieurs fois de son droit chemin pour éviter l'ardeur du

soleil, et fut obligé, d'heure en heure, de s'asseoir à l'ombre pour renouveler ses forces épuisées.

Le soleil se couchait quand il atteignit la tribu.

Avant de s'introduire chez ces nouveaux hôtes, il s'arrêta quelques instants à contempler leurs habitations.

Les tentes des Bédouins s'étendaient, en forme de fer à cheval, sur un sol uni et légèrement incliné.

Des hommes, couverts de bernous blancs et coiffés de turbans rouges, allaient et venaient parmi des troupeaux de moutons : plusieurs se tenaient à cheval, la lance à la main, autour des chameaux qui paissaient çà et là dans la campagne.

Quelques femmes, enveloppées jusqu'aux yeux dans leurs voiles, revenaient des sour-

ces voisines, portant des cruches pleines sur leur tête.

Le pas des chevaux et le bêlement des brebis étaient les seuls bruits qui se fissent entendre.

A l'aspect pacifique et champêtre de ce camp, d'Harcourt ne put s'empêcher d'oublier un instant sa fatigue et ses cruelles préoccupations, pour se rappeler la vie des patriarches de l'ancien monde et des anciens rois pasteurs. Mais cette poétique image ne tarda pas de s'enfuir devant la triste réalité de sa position.

Alors les tentes de poil de chameau lui parurent de pitoyables demeures, les Bédouins de farouches et stupides compagnons, et il s'imagina voir déjà des menaces pour lui dans leurs attitudes et dans leurs gestes les plus indifférents.

Comment les aborderait-il? Quel moyen de se faire connaître et comprendre d'eux, de leur inspirer de la confiance et de l'intérêt? Le marabout l'avait engagé à débuter par des présents auprès de quelque important personnage de la tribu. Quoique ce conseil fût inspiré à l'ermite par le désir d'en recueillir, le premier, les fruits, d'Harcourt dut se résoudre à le suivre, faute d'imaginer mieux.

Il remarqua, au centre du camp, une tente plus grande que les autres et entourée d'un nombre plus considérable de brebis et de chameaux. L'entrée en était occupée par une foule de Bédouins qui semblaient être les notables de la tribu.

Pensant que cette tente était la demeure d'un scheik, le voyageur s'en approcha, en tournant les autres, et il en fut tout près au bout de quelques minutes.

Alors, un spectacle singulier fixa de nouveau son attention.

Les hommes qu'il avait vus de loin groupés ensemble, étaient rangés en cercle, en face de la tente. Tous paraissaient jeunes et portaient des bernous assez propres, dans lesquels ils se tenaient drapés, avec l'immobilité des statues. Seulement, de minute en minute, un d'eux se détachait du cercle et s'avançait vers l'entrée de la tente.

Là se trouvait un personnage dont il était difficile de déterminer le sexe et l'âge, tant il était voilé, enveloppé et entortillé de toutes sortes d'étoffes!...

Néanmoins le voyageur, d'après ce qu'il connaissait des coutumes des Arabes, présuma que c'était une femme qu'on demandait en mariage, en voyant les salamalecs que chaque Bédouin lui prodiguait à son tour.

Une dizaine s'étaient déjà présentés, et avaient exposé leurs offres et leurs titres, sans obtenir une réponse satisfaisante. La belle voilée semblait fort difficile.

Au moment où d'Harcourt se dirigeait vers la silencieuse assemblée, un grand vieillard, dont le caïque entr'ouvert laissait flotter la longue barbe blanche, l'aperçut et vint au-devant de lui.

La dignité de sa démarche et la noblesse de ses manières frappèrent vivement le voyageur, qui s'avança vers lui avec confiance et sentit ses craintes tout à fait calmées.

Le vieillard lui fit plusieurs questions qu'il ne put entendre, et d'Harcourt lui répondit par les mêmes gestes qu'il avait adressés d'abord au marabout du désert, pour désigner sa position et ses projets.

Le vieux Bédouin eut l'air de le comprendre, et, lui faisant signe de le suivre, il le

mena au milieu du cercle, devant la tente.

A l'apparition si subite d'un étranger, toute l'assemblée sortit de son immobilité impassible et silencieuse.

Plusieurs exclamations se firent entendre, des murmures divers circulèrent de bouche en bouche, et tous les regards furent détournés pendant quelques instants de l'objet qui les avait fixés, pour considérer le nouveau-venu des pieds à la tête.

D'Harcourt remarqua que la femme voilée, profitant de la distraction générale pour écarter un coin de son voile, lui avait jeté un coup d'œil rapide, accompagné d'un tressaillement significatif.

La première idée des Bédouins pour s'entendre avec l'hôte qui leur arrivait, fut de mander le marabou de la tribu. Celui-ci parut aussitôt, et le voyageur put s'expli-

quer à lui au moyen du même patois italien que lui avait parlé l'ermite.

Suivant toujours son projet d'offrir un présent à quelque noble personnage, d'Harcourt demanda quel était celui qui semblait entouré à la fois de tant de mystère et de tant de respect.

Le marabou répondit que c'était la veuve d'un scheik tué dans une guerre récente; et, partant de là pour déployer en même temps son talent de poëte et son esprit de courtisan, il se mit à faire un pompeux éloge de la veuve, ou plutôt à la célébrer dans un chant véritablement oriental.

Le printemps n'avait revêtu que vingt-cinq fois le désert de sa robe verte et fleurie depuis que Djidda avait vu le jour; et son mari, frappé avant l'âge, avait été rappelé par Allah sans qu'elle lui eût donné un gage de son amour; mais le brave scheik, mort

en combattant pour l'honneur de sa tribu, ne trouverait point, au paradis du prophète, une houri capable de lui faire oublier Djidda. Son teint était plus doré que le sable des mers au soleil; ses sourcils faisaient pâlir l'arc-en-ciel, et ses lèvres la rose; la laine blanche, qui a reçu dix fois la rosée, était moins éclatante que ses dents. Les étoiles se cachaient de honte quand ses yeux relevaient leurs paupières, et Bulbul se taisait de jalousie sous les saules de la fontaine, lorsqu'elle allait, le soir en chantant, baigner ses pieds nus dans l'eau courante.

Ce ravissant portrait frappa l'imagination du voyageur.

Il regretta de ne pouvoir soulever le voile de la belle Djidda pour vérifier la ressemblance; et, empressé de lui présenter son offrande, il choisit dans son bagage tout ce

qu'il y put trouver de propre à lui être agréable.

Il y joignit plusieurs pièces d'or, avec un anneau qu'il détacha de sa main, et il déposa le tout aux pieds de la veuve en s'inclinant profondément devant elle.

Alors celle-ci, sans se découvrir, prit l'anneau, le passa à son doigt, et prononça quelques mots arabes.

D'Harcourt s'inclina de nouveau, croyant que ces mots étaient un remercîment; mais il s'aperçut bientôt qu'ils avaient une tout autre importance.

La démarche qu'il venait de faire auprès de Djidda constituait, suivant l'usage de la tribu, une demande en mariage; et, soit que la veuve l'interprétât sincèrement ainsi, soit qu'une passion subite pour le jeune étranger lui inspirât l'idée de l'enfermer dans son engagement involontaire, elle venait de dé-

clarer qu'elle l'acceptait pour mari, en prenant Allah et le prophète à témoin de leur serment commun.

Cette nouvelle excita une véritable révolution parmi les assistants.

Les uns s'indignèrent et poussèrent l'audace de leur improbation jusqu'à traiter l'étranger de *chien de chrétien*. Les autres, moins scrupuleux, séduits, du reste, par la nouveauté du fait, et par la bonne mine du voyageur, applaudirent joyeusement au choix de la jeune veuve, et entourèrent le glorieux élu, en le comblant, dans leur langue, de félicitations et d'offres d'hospitalité.

C'était à qui aurait l'honneur et le plaisir de le recevoir le premier sous sa tente.

D'Harcourt, qui avait redouté des dispositions toutes contraires, fut d'abord enchanté de tant de marques de bienveillance; mais, dès qu'il en eut compris le motif, sa joie et

sa reconnaissance se changèrent en une inquiétude sérieuse, et oubliant promptement toutes les merveilles que les poétiques images du marabou promettaient à l'époux de Djidda, il se hâta de protester contre le terrible bonheur dont on le félicitait.

Malheureusement les Bédouins n'entendant pas plus son langage qu'il n'entendait le leur, leurs paroles et les siennes furent également perdues, et ne formèrent que le propos discordant le plus plaisant du monde.

— Allah ! Allah ! chantaient les Arabes, l'Européen et la Bédouine seront unis comme deux dattes sur la même branche, et comme deux branches sur le même tronc.

— Mais vous ne savez ce que vous faites, s'écriait le voyageur, et la veuve de votre scheik a rêvé que je la demandais en mariage !

— Allah ! Allah ! l'étranger ne sera plus

étranger ! Il quittera ses habits pour prendre le bernous et le caïque; il mangera la galette et le pilau ; il sera notre compagnon et notre frère; il passera comme nous les jours sous le soleil et les nuits sous les étoiles, avec son bon cheval entre les jambes, sa lance au flanc et son fusil sur le dos.

— Mais, je ne connais point votre vie, ni ne veux la connaître, honnêtes Bédouins ! Je ne veux que m'en aller avec vous jusqu'à Tripoli pour regagner la France !

— Allah ! Allah ! le chrétien et la fille du prophète auront le même Dieu pour prier, comme la même coupe pour boire, et la même natte pour dormir. Le chrétien ira broyer les ennemis sur le champ de bataille, comme les grains du moka dans le mortier de pierre, et la fille du prophète lui fera, à son retour, une ceinture de ses deux bras

et une couronne des fruits de sa beauté ; et leurs enfants rempliront leur tente, comme les petits du lion peuplent sa caverne.

— Mais, mes amis, je suis un profane, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites; j'en mourrai avant un mois !... Allez dire à votre veuve que je ne veux pas l'épouser, et redemandez-lui sa main !...

Les Bédouins répétaient de plus belle :

— Allah ! Allah ! Dieu est grand, et Mahomet est son prophète; l'Européen sera un des plus beaux fils du désert... et la veuve reverdira sous ses caresses, comme le palmier sous les lunes du printemps.

D'Harcourt, éperdu, ne sachant plus où donner de la tête, chercha des yeux la jeune femme et le marabou.

L'une était rentrée sous sa tente ; l'autre avait disparu.

Il fallut donc se résigner pour le moment, et

accepter jusqu'au lendemain l'étrange hospitalité des Arabes.

Le lendemain, à l'exception d'un petit nombre de mécontents, toute la tribu fut en fête.

D'Harcourt, après avoir passé la nuit à se tourner et à se retourner sur la natte qui lui servait de lit, venait de s'endormir enfin, à force de fatigue, lorsque ses hôtes le réveillèrent, pour le mener à la cérémonie des fiançailles.

Il renouvela ses protestations, sans plus de succès que la veille; il fallut marcher à ce supplice d'un nouveau genre, au milieu de ces joyeux bourreaux.

Le seul espoir qui restât à d'Harcourt, c'était de retrouver le marabou et de lui expliquer le malentendu dont il était victime.

Cet espoir fut inutile.

Il trouva bien le marabou devant la tente

de la veuve; mais celui-ci, soit qu'il fût devenu complice du stratagème de Djidda, soit qu'il crût de bonne foi le voyageur engagé, ne vit dans sa réclamation qu'un parjure, et lui déclara que, le parjure étant pour les Bédouins le plus grand des crimes, il serait empalé immédiatement, s'il retardait l'exécution de sa parole.

D'Harcourt eut beau se récrier que sa démarche n'avait été qu'une simple politesse, qu'il n'avait pas plus songé à épouser la veuve qu'à s'aller pendre, le marabou n'entendit rien, et ne lui laissa qu'une minute pour choisir entre le pal et la Bédouine.

— Oh! Bergerac! Bergerac! murmura le voyageur avec une rage concentrée.

Et il opta pour la Bédouine.

— Si elle ressemble au portrait qu'on en a fait hier, se dit-il en se résignant, cela vaudra encore mieux que d'être empalé...

Il comptait savoir bientôt à quoi s'en tenir sur la valeur de cette consolation, en appréciant par ses propres yeux la beauté de Djidda.

Il se trompait encore.

Quand la jeune femme parut, elle n'était pas moins enveloppée et entortillée que la veille, et le marabou apprit au fiancé impatient qu'il ne lèverait les voiles de son épouse que quand la cérémonie du mariage serait entièrement terminée.

Alors on apporta au voyageur, de la part de Djidda, un caïque et un bernous, que les Bédouins lui drapèrent sur la tête et sur le dos.

Une natte de palmier fut étendue à terre, et les deux fiancés s'y placèrent l'un près de l'autre, en présence de tous les nobles de la tribu.

Puis, comme ils ne pouvaient s'adresser

les protestations d'usage, ne parlant pas encore la même langue, la Bédouine y suppléa, en poussant de longs soupirs, et en serrant convulsivement la main de son bien-aimé, tandis que celui-ci exhalait son dépit en malédictions qu'elle prenait pour des paroles d'amour.

Pendant ce temps-là, les assistants célébraient les fiancés par des chants semblables à ceux de la veille, et dont le marabou traduisait les passages les plus saillants à d'Harcourt — pour qu'il ne manquât rien à ses tortures.

« La vigne fleurira, répétaient-ils en chœur, « et se couvrira de grappes parfumées ; on « attachera la fleur du palmier à la branche « du palmier qui l'avoisine, et des fruits pré- « cieux pendront aux rameaux. »

Quand ces chants furent terminés, Djidda

se pencha vers le voyageur, et lui adressa quelques mots arabes, comme une expression de tendresse qu'elle ne pouvait plus contenir.

Le marabou se hâta de les expliquer.

— Bel étranger, avait dit la veuve, tu es venu d'un pays lointain pour me trouver; moi, j'irais au bout du monde pour te suivre.

Pour l'amant malheureux de madame Bergerac, la plus poignante ironie n'eût pas été aussi cruelle que la première partie de cette phrase, et la seconde était, certes, le plus fâcheux augure que pût entendre l'époux de la Bédouine.

Après toutes ces cérémonies, Djidda rentra dans sa tente, comme elle avait fait la veille, et d'Harcourt retourna partager les réjouissances de ses hôtes.

Ces réjouissances durèrent trois jours entiers, au bout desquels arriva enfin, pour l'époux, le moment de relever le voile de son épouse.

Dès le matin du troisième jour, les femmes nobles de la tribu vinrent chercher Djidda sous sa tente, dans laquelle le fiancé fut conduit à sa place.

Elles allèrent baigner la veuve dans l'eau de la fontaine la plus limpide; puis elles la ramenèrent sous la tente de l'une d'entre elles.

Là, enfermées ensemble, elles passèrent la journée à orner l'épouse de ses habits les plus riches et de ses parures les plus recherchées. Ses cheveux furent peignés, parfumés et tressés avec soin; tout son corps fut enduit des essences précieuses fournies par les arbres et les plantes du désert; on lui

chanta les perfections de son époux : sa jeunesse, plus verte que les premiers bourgeons du platane, et sa beauté plus éclatante que le soleil levant derrière les montagnes.

Quand le soir fut venu, elles la firent monter à cheval et la menèrent, toute parée et toujours voilée des pieds à la tête, devant la tente où le fiancé était resté enfermé, de son côté, avec les hommes.

D'Harcourt en sortit aussitôt pour aller au-devant de Djidda.

On lui demanda, selon l'usage, combien il avait acheté son épouse, et il dut répondre, suivant les instructions du marabou : « Qu'une femme laborieuse et sage ne coûte « jamais rien. »

Contre-vérité amère, qui amena une triste grimace sur la figure du voyageur.

Ensuite, les hommes qui représentaient ses parents offrirent à la veuve un breu-

vage composé de lait et de miel; elle le but, tandis que ses compagnes chantaient l'épithalame.

Bientôt elle fut descendue de cheval; on lui présenta un pieu qu'elle enfonça en terre, en disant : « De même que ce pieu ne « sortira point du lieu où je l'ai mis, à « moins qu'on ne l'arrache, de même, je ne « quitterai jamais mon mari, à moins qu'il « ne me chasse de sa tente. »

Une nouvelle grimace du voyageur accueillit ce nouveau pronostic.

Enfin, on montra à la fiancée un troupeau, qu'elle fit paître jusqu'au moment où la tente fut prête à la recevoir.

Alors, elle entra dans cette tente avec ses compagnes; on s'y réjouit encore pendant quelque temps; après quoi, l'heure étant venue, on alluma la lampe de verre, qui de-

vait éclairer la nuit nuptiale, et on laissa les deux époux ensemble...

. . . .

Deux heures après, pendant que tout dormait dans la tribu, on eût pu voir passer un homme essoufflé, haletant, hors de lui, courant comme s'il échappait à un ennemi terrible, et suivi par une espèce de fantôme, à demi vêtu de blanc.

Cet homme était Henri d'Harcourt, se dérobant à son bonheur, et poursuivi par son amoureuse épouse.

Il parvint à la dépister, en prenant un détour subit, et en se réfugiant dans une tente écartée qui se trouva ouverte devant lui.

Un Bédouin y veillait, seul, assis sur sa natte.

Par un hasard dont l'étranger se félicita d'abord, cet homme était celui qui s'était le

plus fortement opposé à son mariage avec la veuve du scheik.

En voyant entrer le chrétien, il se leva d'un bond sur sa natte, s'élança sur lui, et le saisit par son bernous, lui plongeant dans les yeux un regard farouche et sombre.

Surpris et terrifié d'une pareille réception, d'Harcourt palpitait sous l'œil et la main de l'Arabe, ne comprenant rien à sa colère et ne sachant quel en serait l'effet, lorsque celui-ci saisit une lance, posée à l'entrée de la tente, et la tourna contre lui avec des gestes menaçants.

Le jeune homme devina, par cette pantomime expressive, que le Bédouin avait juré de le tuer, pour expier le sacrilége de son mariage; et, afin qu'il n'en doutât plus, l'Arabe, levant sa lance, s'apprêta à la lui passer au travers du corps, en invoquant le prophète.

La position du voyageur était affreuse. Il allait mourir pour un mariage qu'on lui avait fait conclure par force, et il ne pouvait dire à son meurtrier qu'il se dérobait, par la fuite, à la consommation de ce mariage.

Il se débattit longtemps sous la lance de l'Arabe, sans venir à bout de lui faire rien entendre; enfin, au moment où l'arme allait pénétrer dans sa poitrine, la terreur donna à ses gestes une telle éloquence, que le Bédouin s'arrêta, et parut commencer à comprendre quelque chose.

Le voyageur acheva de lui expliquer son projet de fuite, en lui mettant dans la main plusieurs pièces d'or, et en imitant les mouvements d'un homme qui monte à cheval et part au galop.

L'Africain hésita quelques minutes, considérant tour à tour les pièces d'or et celui qui les lui offrait.

Enfin, il se décida.

Il prit une corde, garrotta fortement d'Harcourt, l'attacha à l'un des pieux qui fixaient la tente, et sortit.

Bientôt il reparut avec deux chevaux, il fit monter l'étranger sur l'un, il s'élança sur l'autre, et tous deux s'éloignèrent du camp au grand galop.

La rapidité que le Bédouin imprimait aux deux montures était telle, que d'Harcourt, tout bon cavalier qu'il fût, en avait le vertige et respirait à peine.

Cette course dura toute la nuit.

Quand les premières lueurs de l'aube commencèrent à blanchir l'horizon et à éclairer la campagne, l'Arabe s'arrêta, montra du doigt à son compagnon hors d'haleine une colline qui se détachait dans un lointain vaporeux, lui fit mettre pied à terre,

et, reprenant ses deux chevaux par la bride, disparut avec la vivacité de l'éclair...

Quelques heures après, d'Harcourt entrait dans un village de Maures campagnards, où il se fit bien venir en offrant son or aux hommes, et en se gardant avec soin de le mettre aux pieds des femmes.

Mais quelle était donc la cause de cette fuite si précipitée du voyageur loin de la tente conjugale ? La voici.

Quand d'Harcourt s'était vu seul avec Djidda, il avait commencé par la considérer un instant, sans lever son voile, cherchant à deviner quelques-unes des perfections si pompeusement célébrées par le marabou, et tremblant de se désenchanter trop tôt.

Mais les seules choses qu'il pût apprécier, c'étaient deux yeux encore assez beaux, qui le regardaient avec passion par-dessus le

voile que la Bédouine tenait entre ses dents, et deux tresses de cheveux d'une couleur douteuse, ornées des pièces d'or qu'il avait données à la veuve le jour de son arrivée.

Cela ne pouvant lui faire rien préjuger pour ou contre le reste, d'Harcourt se décida à soulever le voile.

Il y eut à peine porté la main, que la Bédouine,qui attendait avec impatience le moment de faire valoir sa beauté et de déployer ses grâces, laissa glisser la pièce d'étoffe qui l'enveloppait par-dessus ses autres vêtements, et apparut dans sa tunique bleue et son caleçon blanc, avec sa calotte rouge sur la tête et ses sandales aux pieds.

Or, d'Harcourt recula de peur et faillit tomber à la renverse.

Outre des yeux et des cheveux du roux le plus ardent, en harmonie avec un teint tout à fait analogue, Djidda possédait une taille

dont il avait été impossible de se figurer les charmes sous les voiles qui l'avaient cachée jusqu'à ce moment.

Ces charmes avaient de telles dimensions, que la circonférence de la Bédouine égalait à peu près sa hauteur.

Jamais d'Harcourt n'eût imaginé un embonpoint aussi oriental. Madame d'Argentières eût paru svelte auprès de cela !...

Il va sans dire que les traits et tout le reste étaient à l'avenant de la taille; et les attraits que la nature avait donnés à l'Arabe étaient encore relevés par l'art et la coquetterie.

Ainsi, des anneaux de verre bleu, de cuivre et d'étain entouraient les bras et les jambes. Les extrémités des mains et des pieds étaient peintes en rouge. Un noir d'ébène bordait les lèvres, pour mieux faire ressortir la blancheur des dents; ce qui pré-

tait à la bouche une ressemblance frappante avec celle d'un singe. Au-dessus des sourcils, étaient dessinés trois cercles bleus et jaunes, enfermés dans un plus grand. Ceci rappelait avantageusement la comparaison que le marabou avait faite de ces sourcils avec l'arc-en-ciel.

Quant au fond de cette mosaïque, il était enduit d'un certain parfum gluant, dont l'odeur était si montante, que le nez du voyageur ne fut pas moins impressionné que ses yeux.

Pour comble de désappointement, son mauvais démon fit passer tout à coup devant cette masse coloriée et odorante, le fantôme aérien, radieux et embaumé de madame Bergerac; de sorte que, au moment où la Bédouine lui jeta dans les bras toutes les beautés qu'on vient de décrire, il se sentit pris d'un véritable vertige, et ne trouva rien

de mieux à faire que de se précipiter hors de la tente....

Telle fut la bonne fortune que d'Harcourt trouva chez les Bédouins, et ainsi se termina son voyage sentimental.

Il eut encore chez les Maures des aventures plus ou moins récréatives; mais il serait trop long de vous en faire le récit.

Après quelques semaines de misère dans les États et la ville de Tripoli, d'Harcourt s'embarqua et revint enfin en France.

Quoiqu'il y eût dans son affaire avec Bergerac ample matière à un duel à mort, ou à un procès de cour d'assises, il trouva plus spirituel, en arrivant à Nantes, de montrer à ses ennemis qu'il savait profiter d'une leçon.

Il se rendit donc au joli hôtel que Bergerac habitait sur la Fosse, et il se fit annoncer sans cérémonie dans le salon du capitaine.

Là, cinq personnes se trouvaient paisiblement réunies.

La figure ouverte et la noble taille de Bergerac semblaient rajeunies par le bonheur.

Sa femme était assise auprès de lui, plus belle et plus charmante que jamais.

Au fond d'un berceau de soie blanche, un joli enfant dormait en souriant aux anges.

La belle-mère, à qui le capitaine avait fait présent d'une maison à trois lieues de Nantes, contemplait, avec une envie mal dissimulée, ce tableau d'un bonheur auquel elle était étrangère.

Enfin, M. Ledru, ex-lieutenant du *Magnifique,* et commandant de ce beau navire depuis la retraite de Bergerac, sympathisait du meilleur cœur du monde à la joie de celui qu'il appelait toujours son captaine.

Quand tout le monde eut poussé une

grande exclamation à la vue d'Albert Thorigny, on lui demanda depuis combien de temps il était à Nantes?

— Depuis hier, répondit-il, et je repars demain. Je ne suis venu que pour avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs, et pour m'acquitter d'une gageure de deux cents louis, que j'ai eu le malheur de perdre sans appel.

— Maintenant, messieurs, ajouta le narrateur du *Café Anglais,* trouvez-vous le héros de cette aventure digne de faire partie du Jockey's Club?

— Il n'eût pas mérité cet honneur après une mystification pareille, répondit le président du souper des lions; mais il le mérite

assurément pour avoir eu l'esprit de la raconter lui-même.

Le narrateur, en effet, n'était autre qu'Albert Thorigny, qui, revenu des bonnes fortunes maritimes, occupe aujourd'hui le premier rang dans la fashion parisienne.

FIN DE BRUNE ET BLONDE.

TABLE

DU TOME SECOND.

